

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

SAS 67 Rouge grenade

Villiers (de)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROUGE GRENADE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



ROUGE GRENADE

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© SAS / Vauvenargues, 1998.

© Éditions Gérard de Villiers, 2007.

978-2-36053-200-1

ISBN 978-2-3605-3373-2

CHAPITRE PREMIER

Santiago Gimenez glissait silencieusement sur le sol cimenté du couloir desservant les huit cellules secrètes creusées dans le sous-sol de la prison de Richmond Hill. Ses copains du G 2¹ l'avaient surnommé « King-Kong » à cause de sa taille et de sa carrure impressionnantes. Les cheveux ras, toujours impeccablement rasé, il cultivait son incarnation de la force brutale. Sa chemise fleurie à manches courtes semblait prête à éclater sous la pression de ses muscles. Le pantalon de toile moulait des cuisses monstrueuses, mais grâce à ses baskets, il se déplaçait avec légèreté dans le boyau violemment éclairé. Tous les cinq mètres, une forte ampoule nue jetait une lumière crue, la porte desservant cette « Division Spéciale » était en permanence fermée à clef et seuls, Santiago Gimenez et ses hommes y avaient accès. Elle était gardée par un soldat grenadin armé d'une Kalachnikov, uniquement là pour empêcher les gardiens de la prison « normale » de s'intéresser à cette division à la réputation sinistre. Les prisonniers de la Division Spéciale n'étaient pas enregistrés, arrivaient et repartaient de nuit, anonymes, enroulés dans des couvertures au fond des véhicules du G 2 grenadin. L'un d'entre eux était resté emprisonné deux ans, avant d'être exécuté. Aucun membre de sa famille n'avait la moindre idée de ce qu'il était devenu.

King-Kong Gimenez s'arrêta devant la porte de la cellule numéro 7, et colla son œil contre le judas.

Ironie du sort, ces cellules avaient été construites sur l'ordre d'Éric Gairy, le dictateur renversé par la révolution procubaine du 13 mars 1979. Afin d'y enfermer les membres du mouvement « New Jewel »², organisateurs du coup d'État. En dépit des signes avant-coureurs inquiétants, Éric Gairy, légèrement dérangé, avait préféré se ruer aux Nations Unies afin d'y faire une communication sur les soucoupes volantes, sa marotte, laissant ses adversaires s'emparer du pouvoir... Depuis, ceux de ses partisans qui n'avaient pu s'enfuir à Trinidad ou aux USA croupissaient dans les cellules de Richmond Hill, avec une vue magnifique sur la rade de Saint-George's, comme le faisaient remarquer cyniquement leurs gardiens. En effet la prison, bâtie au bord d'une falaise de plusieurs centaines de mètres, dominait le port et la petite capitale. Les détenus de la Division Spéciale, eux, ne profitaient pas de la vue. Leurs cachots avaient été taillés dans le roc,

sans aucune ouverture vers l'extérieur. Trois mètres sur deux mètres cinquante, un seau hygiénique et une paillasse.

À travers l'œilleton, King-Kong observait attentivement le prisonnier. Un Blanc, vêtu d'un short jadis beige, taché et déchiré, la barbe poivre et sel envahissant ses joues creuses, les cheveux collés par la crasse comme ceux d'un Rasta, en longues tresses marron. Son corps pendait du plafond, les pieds ne touchant pas le sol. Son menton reposait sur sa poitrine et ses bras étaient ligotés derrière son dos. Une corde nouée à celle qui liait ses poignets était suspendue à un crochet du plafond, ce qui lui tirait les bras, désarticulant les clavicules et causant une douleur ininterrompue qui le maintenait dans une torpeur comateuse. Après trois semaines de tortures, de privations, Malcolm Siddeley n'avait plus qu'une toute petite lueur de volonté. Suffisante pour résister à ses bourreaux. Il n'était plus tout jeune : Soixante-deux ans, mais il avait été à la bonne école, celle de la Gestapo... Dans ses moments de lucidité, il se disait que si les Allemands n'avaient pu le faire céder, une bande de nègres cruels n'y arriveraient pas...

Santiago Gimenez fit tourner la clef dans la serrure. Malcolm Siddeley réussit à ne pas ouvrir les yeux. À cette heure, une visite ne pouvait signifier qu'une souffrance supplémentaire. On ne le nourrissait qu'une seule fois par jour, vers midi. Quelques bananes, un peu de riz ou de patates douces, de l'eau sale.

Santiago Gimenez referma derrière lui. Avec sa peau très sombre, ses traits négroïdes aux lèvres énormes se confondant avec la teinte de son visage, King-Kong pouvait passer pour un Grenadin. La plupart de ceux qui le croisaient au volant de son 4 × 4 Toyota ignoraient qu'il était en réalité cubain et appartenait depuis quinze ans à la police politique de La Havane. Il avait débuté au Bureau 15, organe du DGI³, chargé de l'élimination physique des adversaires politiques de la révolution cubaine enfuis à l'étranger. Ensuite, il était devenu responsable d'une des équipes du G 2, le service de contre-espionnage cubain.

Dès que le New Jewel avait pris le pouvoir, le premier souci de Cuba avait été d'organiser une police politique efficace à Grenade.

Le général soviétique Stanislas Petrosian, qui supervisait à La Havane, du quatorzième étage d'un immeuble au coin de la rue M et de la II^e rue, toutes les opérations du service de contre-espionnage cubain, le G 2, avait pris les choses en main. Il fallait créer un G 2 grenadin sur le modèle cubain. Pour ce faire, il avait expédié à Grenade un homme sûr du G 2 cubain, le colonel Pedro Chamaco,

arrivé à l'ambassade cubaine de Saint-George's, sous la couverture d'attaché militaire adjoint.

Celui-ci avait choisi Santiago Gimenez, dit « King-Kong », comme chef de mission. Grâce à la couleur de sa peau, il pouvait passer pour un grenadin. Son équipe s'était installée à une centaine de mètres du quartier général de la police officielle, au flanc de Saint-George's Hill dans les anciens bureaux de la gestapo locale du dictateur enfui, le « Mongoose Gang ». Ainsi, ils avaient les coudées plus franches.

L'équipe de King-Kong Gimenez comportait une trentaine d'hommes, moitié cubains, moitié grenadins, ces derniers choisis parmi les membres des Comités de Défense de la Révolution grenadine. Le petit bâtiment sur pilotis de ciment de Church Street, à côté de l'église presbytérienne, avait vite acquis une réputation sinistre.

Santiago Gimenez tourna lentement autour du prisonnier, examinant les marques des coups de fouet, des brûlures de cigarette, des coups de bâton marbrant le corps à demi nu et maigre. Il s'arrêta enfin et donna un petit coup de son énorme poing sur les guenilles couvrant le bas-ventre du prisonnier.

– *Gringo ! Wake up !*⁴

Malcolm Siddeley ne put retenir un frémissement et ouvrit les yeux. Le moindre contact sur son corps meurtri était douloureux. King-Kong exhiba, dans un sourire ravi, des dents à faire envie à un anthropophage.

– *Esta bien, gringo ! Ce soir tu vas parler. Mañana por la mañana, tu es libre. Tu retournes dans ta belle villa...*

Malcolm Siddeley, citoyen britannique, habitait depuis cinq ans une maison au sud de l'île, dominant Prickly Bay dans Lance aux Épines, la zone résidentielle de Grenade, comme des dizaines d'Anglais et d'Américains. Ceux-ci avaient presque tous fui depuis la révolution procubaine de 1979 cet endroit idyllique où la plupart des maisons entourées de végétation luxuriante, de massifs de fleurs tropicales, isolées sur des collines paisibles, dominaient des criques et des petits ports naturels. L'idéal pour une retraite dorée et ensoleillée.

Le Britannique avait choisi ce coin paradisiaque pour y finir ses jours entre son voilier et quelques pulpeuses créatures allant du blond

scandinave au marron foncé. L'île étant petite, ses conquêtes répercutaient ses performances sexuelles, ce qui assurait un flot régulier de nouvelles arrivantes sous sa moustiquaire...

– *Gusano* !5

Malcolm Siddeley avait refermé les yeux. Le Cubain le fixait, ses prunelles sombres pleines de fureur.

Depuis une semaine, les télégrammes s'amassaient au minuscule ministère des Affaires Étrangères à Saint-George's. Des amis de Malcolm Siddeley, inquiets de sa disparition, avaient alerté l'ambassade de Grande-Bretagne. Les autorités grenadines savaient que le consul britannique de Trinidad, dont dépendait Grenade où aucun ambassadeur ne résidait, sauf celui de Cuba et celui du Venezuela, allait débarquer incessamment. Il faudrait faire réapparaître Malcolm Siddeley, d'une façon ou d'une autre. Si les Anglais découvraient le pot aux roses, cela risquait de créer une crise majeure. Aussi, le colonel Pedro Chamaco avait-il ordonné à King-Kong Gimenez de faire parler le Britannique coûte que coûte.

Le Cubain contempla sa victime, agacé. Il n'aurait jamais cru qu'un frêle retraité résisterait de cette façon. Bien sûr, il avait hurlé, s'était évanoui, avait vomi, fait sous lui, mais jamais le mot que Santiago Gimenez guettait n'était sorti de sa bouche.

Le nom de l'informateur qu'il « traitait ».

L'arrestation de Malcolm Siddeley était une des premières victoires remportées par le système d'espionnage politique de la population mis en place à Grenade d'après le modèle cubain. Les plus fanatiques des militants du New Jewel avaient été regroupés dans chaque village, dans chaque quartier en Comités de Défense de la Révolution. Leurs membres étaient les yeux et les oreilles du G 2 grenadin. Leur but : surveiller et dénoncer tout ce qui pouvait paraître une activité contre-révolutionnaire. Par définition, tout étranger représentait un espion en puissance. C'est ainsi qu'un jeune Noir de quatorze ans, qui passait ses journées à traquer des lézards dans le cimetière de Saint-George's, avait remarqué quelques visites trop fréquentes de Malcolm Siddeley à un certain endroit... L'information avait suivi son chemin jusqu'à Santiago Gimenez. Ses hommes avaient surpris le Britannique récupérant un message annonçant la livraison prochaine d'un document explosif : un protocole ultra-secret entre Cuba et Grenade.

Ce qui au départ n'était qu'une dénonciation de quartier était devenu une affaire d'État. Seuls, les quatorze membres du Conseil de la Révolution et les membres du gouvernement avaient pu être en

possession de ce protocole. Tous étaient en théorie au-dessus de tout soupçon.

Beaucoup de gens ne dormaient plus du même sommeil à Saint-George's ou à La Havane depuis que Malcolm Siddeley était enfermé dans la cellule numéro 7 de la Division Spéciale à la prison de Richmond Hill.

Le colonel du KGB, Stanislas Petrosian, véritable patron du G 2 cubain, avait exigé d'être tenu jour par jour au courant. Il fallait trouver coûte que coûte l'« épine. »⁶

Santiago Gimenez savait que les échecs étaient sanctionnés par l'envoi du responsable dans des missions style « Carlotta⁷ » au fond de l'Afrique. Aussi annonçait-il tous les jours au colonel Chamaco des progrès constants dans son enquête. Seulement, il faudrait bien conclure par l'arrestation du coupable.

– *Gusano !* répéta-t-il.

Reculant un peu, il banda ses muscles énormes et, de toutes ses forces, envoya son poing dans l'estomac du prisonnier. Il eut l'impression de heurter sa colonne vertébrale, tant l'autre avait maigri. Malcolm Siddeley eut un sursaut, sa bouche s'ouvrit sur un cri rauque, il vomit un peu de bile, puis tout son corps s'affaissa. Il avait perdu connaissance.

– Saloperie de gringo ! bredouilla le Cubain entre ses dents. Tu vas voir !

Il se baissa et ramassa un objet ressemblant à une arme de science-fiction. Un manche de plastique blanc d'un mètre de long, avec à l'une de ses extrémités une boîte noire supportant une poignée jaune. À l'autre bout, le tube se terminait par un cylindre bleu d'où émergeaient deux électrodes en laiton. La « picana ».

King-Kong Gimenez plaça les électrodes sur le sein droit du prisonnier et poussa un bouton noir sur la poignée, déclenchant un ronflement. Des étincelles jaillirent des électrodes. Malcolm Siddeley ouvrit grand les yeux, hurla et son corps s'agita dans tous les sens, les muscles tétanisés par les secousses électriques.

Même lorsque le Cubain eut retiré les électrodes, les spasmes continuèrent, incontrôlables. Malcolm Siddeley émettait de brefs couinements de douleur.

– Gringo, menaçait Gimenez, le front en sueur, décide-toi ! On ne va pas jouer à la picana toute la nuit. Qui doit te remettre les documents ?

Le Britannique cessa de gémir et demeura silencieux. Il faisait une chaleur étouffante dans la minuscule cellule. Bien que la saison sèche soit en retard, il faisait quand même trente degrés au soleil et la climatisation était inconnue à Richmond Hill. Malcolm Siddeley semblait évanoui, mais Gimenez, le connaissant, ne s'y fiait pas. Il récupérerait seulement. Passant derrière lui, il appliquait brusquement les électrodes derrière son oreille gauche.

Malcolm Siddeley poussa un cri inhumain. Les muscles de ses mâchoires se mirent à trembler convulsivement, forçant ses dents à s'entrechoquer d'une façon horrible. Il cria, ayant l'impression que son cerveau était en train de bouillir. Il se tordait au bout de la corde comme un pantin désarticulé. King-Kong ôta enfin l'électrode avec un grognement déçu.

– Tu aimes la picana, hein ?, fit-il. Eh bien, tu vas en avoir ! Tu vas parler ou tu vas crever...

De nouveau, il passa devant le prisonnier. D'une seule main, il arracha les lambeaux du short couvrant le bas-ventre. Avec soin, il plaça les électrodes sous les testicules.

– *No, please, not that !* supplia Malcolm Siddeley.

Le Cubain appuya sur le bouton noir. Le prisonnier poussa un cri atroce, ses jambes se détendirent, battirent l'air pour se replier en position de fœtus. Malgré ces mouvements désordonnés, le Cubain parvenait à maintenir les électrodes en place. Malcolm Siddeley n'avait plus figure humaine, hurlant sans discontinuer, les yeux hors de la tête. Un de ses coups de pied atteignit King-Kong en pleine poitrine, le déséquilibrant et lui faisant lâcher prise. Le Britannique continua plusieurs secondes à gigoter, puis se calma, de la bave filtrant de ses lèvres. Furieux, King-Kong lui donna un coup bref avec la picana en plein plexus solaire, déclenchant un spasme bref, puis posa son appareil et s'essuya le front. S'il avait pu déchiqueter le prisonnier de ses énormes mains, il l'aurait fait. Jamais il n'était tombé sur une victime aussi récalcitrante. Hélas, il n'en avait pas le droit. Le G 2 était un organisme très discipliné, et le colonel Chamaco ne plaisantait pas avec les manquements à la discipline.

– Tu me dis le nom ? répéta Gimenez. Ensuite, je te décroche et tu dors. Demain, tu es chez toi...

Malcolm Siddeley n'eut pas la force de répondre. Il entendait à peine son bourreau, ses oreilles bourdonnaient et des élancements affreux parcouraient encore tous ses muscles. Il réunissait ce qui lui restait de volonté pour tenir.

Ils seraient forcés de le relâcher tôt ou tard. Le monde extérieur devait se préoccuper de son sort. Il ne comptait plus les jours de cellule, mais savait que cela avait été long, très long. Un bruit le fit sursauter. Le claquement de la porte de son cachot. Il laissa son regard filtrer à travers ses paupières mi-closes et sentit une immense joie l'envahir. L'énorme silhouette de King-Kong n'était plus là. Le bourreau avait renoncé. Du coup, il eut l'impression de reposer dans un confortable hamac au lieu d'être suspendu comme un quartier de viande à un croc de boucher.



Le déclic de la serrure fit ouvrir les yeux à Malcolm Siddeley. L'angoisse lui serra brutalement l'estomac : King-Kong était de retour, suivi d'un soldat.

– Pose ça là, fit la voix du Cubain.

L'ordre de King-Kong augmenta l'angoisse de Malcolm Siddeley. Le soldat, Kalachnikov en bandoulière, posa sur le sol un grand baquet d'eau, puis ressortit avec un coup d'œil furtif et terrifié au prisonnier pendu au milieu de la cellule. Les Grenadins n'étaient ni cruels, ni agressifs, ni courageux. Au début de l'ère révolutionnaire, lorsque le couvre-feu avait été institué à partir de huit heures, dès cinq heures, il n'y avait plus personne dans les rues de Saint-George's !

La porte de la cellule claqua derrière le soldat avec un bruit sinistre. King-Kong jeta à sa victime un coup d'œil plein de méchanceté.

– Tu vas danser comme au Carnaval de Trinidad ! annonça-t-il. Je m'arrêterai quand tu auras parlé...

Il prit le baquet et en jeta le contenu sur le Britannique. D'abord, l'eau tiède fit à Malcolm Siddeley une impression bienfaisante : on ne l'avait pas laissé se laver depuis qu'il était là. Puis, il comprit ce que son bourreau avait en tête. L'eau transformait tout son corps en conducteur. La douleur allait être intenable.

– *For God's sake !* gémit-il. *Stop !*⁸

Santiago Gimenez s'arrêta, la picana à quelques centimètres de l'extrémité du pénis du Britannique, recroquevillé dans les poils blonds. À nouveau le sourire fit apparaître ses dents de carnivore.

– *OK. The name ?*

Malcolm Siddeley ferma les yeux, luttant de toute sa volonté pour ne pas céder, bloquant sa respiration, se préparant à ce qui allait arriver.

Soigneusement, le Cubain approcha les électrodes et toucha le pénis, maintenant les boules de métal contre la chair fragile. La secousse électrique, assez puissante pour tuer un petit animal, se propagea dans tout le corps de Malcolm Siddeley jusqu'au bout de ses ongles. Ses yeux jaillirent hors de sa tête, il gémit, cria, ses jambes battant l'air, par brusques secousses, son corps se tordant en une agonie de douleur. King-Kong avait du mal à maintenir les électrodes en place, mais cette fois, il était décidé à faire parler le prisonnier.

S'agitant au bout de sa corde, le Britannique lui rappelait les barracudas qu'il ramenait de la pêche à la traîne, qui se débattaient ainsi sur le pont, à grands coups de queue, avant de mourir, la gueule ouverte sur leurs crocs aigus.

Malcolm Siddeley hurlait et gémissait, lâchant des mots sans suite, jurant, priant, suppliant.

– The *name* ! répéta le Cubain. The name and I stop.⁹

Malcolm Siddeley vomit brusquement, eut un spasme terrifiant et ouvrit la bouche. King-Kong se dit soudain qu'il avait gagné. Mais la bouche resta ouverte et soudain, les jambes retombèrent inertes. Le menton du Britannique retomba sur sa poitrine... Précipitamment, Santiago Gimenez retira les électrodes et posa l'appareil, pensant avec fureur à Angela, la ravissante petite métisse qui l'attendait chez lui. Ces séances-là lui donnaient une envie impérieuse de se défouler avec une belle femelle bien docile. Il allait allumer une cigarette, afin d'oublier l'odeur du vomi, en attendant que le prisonnier reprenne connaissance, lorsqu'il nota chez sa victime une immobilité suspecte.

Inquiet, le Cubain s'approcha et colla son oreille contre la poitrine couverte de sueur. Rien, pas le moindre battement. Il se retourna, ramassa les électrodes et les recolla sur le sexe. Cette fois, le corps n'eut aucun mouvement. Comme s'il les avait appuyées sur le mur.

– *Hijo de puta* !

De colère, il jeta l'appareil à terre, puis envoya un grand coup de poing dans la poitrine du mort. Le Britannique avait emporté dans l'au-delà son précieux secret.

-
1. Service du contre-espionnage cubain.
 2. Joint Endeavour for Welfare, Education and Liberation. (Mouvement pour le Bien-être social, l'Éducation et la Libération.)
 3. Departamento General de Inteligencia. (Services secrets cubains).
 4. Réveille-toi !
 5. Ver de terre (insulte utilisée à Cuba contre les adversaires politiques.)
 6. Le traître en argot révolutionnaire cubain.
 7. L'aide cubaine à l'Angola.
 8. Pour l'amour de Dieu ! Arrêtez !
 9. Le nom, et je m'arrête.

CHAPITRE II

D'un geste rageur, Santiago Gimenez arracha la machette qui pendait à sa ceinture et trancha la corde qui soutenait le corps de Malcolm Siddeley. Il jeta dessus la vieille couverture de la paillasse, l'enroula dedans et le chargea sur son épaule. Il fallait maintenant appliquer la procédure prévue dans ces cas par le G 2. Il ouvrit la porte de la cellule, la claqua et reprit le couloir. Le soldat se précipita pour lui ouvrir. Au passage, Santiago Gimenez lui adressa un clin d'œil :

– On le transfère.

Le soldat ne répondit pas et tourna la tête, terrifié. D'un pas lourd, Santiago Gimenez monta les marches menant à l'air libre, émergeant dans la cour intérieure de la prison, côté est. Sa Toyota était garée là. Il jeta le corps à l'arrière et monta dans le véhicule. Un coup de phares fit ouvrir la grille gardée par un autre soldat, le béret noir enfoncé jusqu'aux oreilles. Personne, pourtant, ne s'aventurait dans Snagg Road, le petit chemin de terre menant à la prison, protégé par un panneau « Restricted Area. »

Le Cubain passa devant l'hôpital voisin.

La route défoncée zigzaguant jusqu'au bas de la ville était déserte, mais il était impossible d'aller très vite à cause des virages en épingle à cheveux. Le Cubain déboucha enfin sur le Carénage, le petit port de Saint-George's. Totalement désert aussi. La Toyota suivit le quai, puis tourna dans Young Street qui montait en pente raide vers la colline Saint-George's. Elle était en sens unique mais King-Kong n'en avait cure. Il tourna ensuite dans Church Street et passa en trombe devant les deux sentinelles gardant son PC, puis gara la Toyota sous le building au toit vert. L'espace entre les pilotis de ciment servait de parking aux véhicules du G 2.

Santiago Gimenez grimpa les marches menant au poste de garde commandant la petite armurerie et les bureaux. Deux Cubains dormaient sur des couchettes et deux Grenadins jouaient aux dominos, leurs Kalachnikovs appuyées contre la table.

L'endroit n'avait guère changé depuis le coup d'État. King-Kong

aboya :

– Debout, *muchachos* ! Il y a du travail.

Le Cubain était d'une humeur de chien. Il envoya un coup de pied dans un des châlits. Ses hommes le contemplaient, ébahis, en se frottant les yeux. L'un des Grenadins avala une lampée de rhum à même une bouteille. Ils travaillaient rarement la nuit.

– Allez préparer le bateau, ordonna King-Kong.



La petite vedette grise s'éloigna doucement de Wharf Road, traversa le port, passant sous la poupe d'un cargo hollandais, cap sud pour contourner la pointe de Fort George. Grenade possédait trois vedettes identiques, offertes par la Libye, pour la surveillance côtière. L'une d'elles avait été attribuée à l'équipe de Santiago Gimenez. À l'avant, un mât permettait de monter une mitrailleuse lourde, mais personne n'avait jamais essayé. Il y avait gros à parier que le pont avant partirait avec la première rafale.

Dans le cockpit, King-Kong Gimenez, les bras croisés, ruminait sa fureur. Une heure vingt, déjà. À part Gimenez, il y avait trois hommes, dont le capitaine. Après avoir filé deux miles plein ouest, ils mirent cap au nord le long de la côte, dans la baie de Saint-George's, vers la pointe Saint-Éloi.

Ils filèrent ainsi pendant une demi-heure, puis Gimenez tapa sur l'épaule du capitaine.

– Ralentis !

Le Cubain sortit sur le pont, prit une gaffe d'une main et une torche électrique de l'autre. Penché sur le bastingage, il guetta la mer. Quelques centaines de mètres plus loin, le faisceau de la torche éclaira une bouée blanche. Santiago Gimenez laissa la gaffe traîner par-dessus bord et accrocha la bouée au passage.

– Stop ! cria-t-il.

La vedette courut un peu sur son erre. La mer était incroyablement calme. Deux des hommes du Cubain se précipitèrent, halèrent le filin relié à la bouée et sortirent de l'eau un grand caisson rectangulaire en fil de fer, long de deux mètres environ. Un casier à homards. Ils le déposèrent sur le pont. À l'intérieur, on distinguait une douzaine de crustacés verdâtres qui remuaient doucement leurs longues antennes.

King-Kong, éclairé par un de ses hommes, défit quelques nœuds de fil de fer. Ce casier avait une particularité. En plus des trappes rondes permettant de laisser entrer les homards, il comportait un grand couvercle s'ouvrant sur toute sa longueur. Le Cubain le fit basculer. Puis il alla à l'arrière chercher le cadavre de Malcolm Siddeley. Rapidement, King-Kong Gimenez trancha les liens à la machette. Il prit le corps, le posa à l'intérieur du casier qu'il referma. Il n'y avait plus qu'à laisser faire les crustacés. Les marques de sévices disparaîtraient, dévorées par les homards. Dans une semaine, le corps serait prêt à être « découvert ».

Deux minutes plus tard, le casier repartit au fond. La vedette fit demi-tour. Les pêcheurs avertis ne venaient jamais dans cette zone-là. Saint-George's était une petite ville où tout se savait.

King-Kong Gimenez sortit du cockpit pour aller à l'avant de la vedette. La nuit était très claire avec un ciel plein d'étoiles. Pourtant, l'angoisse lui tenaillait le ventre. Le lendemain matin, il allait être obligé d'aller au rapport chez le colonel Chamaco à l'ambassade cubaine juchée sur les crêtes de Morne-Jaloux. Entrevue pénible en perspective ! King-Kong allait être blâmé pour son excès de zèle et risquait de se retrouver au fond de l'Angola ou en Éthiopie, loin de cette île paradisiaque. Malcolm Siddeley mort, on ne pouvait plus arracher l'« épine »... Le Cubain regarda les lumières de Saint-George's qui grossissaient. Heureusement, il allait retrouver Angela pour oublier, un moment son sombre avenir.



Santiago Gimenez faisait rugir le moteur de la Toyota dans les virages en épingles à cheveux escaladant les pentes couvertes de jungle du Mont-Weldale. Un coin parfaitement isolé sur les hauteurs dominant Saint-George's. La maison où il s'était installé se trouvait dans un chemin en impasse. Il s'arrêta devant un mur aveugle en ciment et franchit une petite ouverture. À la lueur d'une ampoule jaunâtre, deux de ses hommes jouaient assis à même le sol avec des cartes crasseuses, à côté d'un énorme fût plein de boîtes de bière vides. Leurs armes étaient appuyées contre le mur à côté d'eux. Un troisième, assis sur le mur, surveillait l'obscurité. La maison de King-Kong était ainsi gardée jour et nuit. Ce dernier en poussa la porte, traversa un living et pénétra dans la chambre rafraîchie par un grand ventilateur.

Angela dormait, allongée sur le ventre, entièrement nue. Son corps couleur chocolat était admirable. Fin, musclé, avec une croupe

cambrée et ronde sans exagération. À part ce détail on aurait pu la prendre, de dos, pour un jeune garçon avec ses cheveux en brosse bouclés !

La finesse et la perfection de ses traits rachetaient cette particularité. Le cerveau de King-Kong se vida instantanément de tous ses problèmes. Angela était la plus belle fille de Grenade. Une prise de guerre... Elle était la maîtresse d'une des « Mongoose ». Le Cubain lui avait évité la prison en la mettant dans son lit. Angela avait accepté ce changement de maître avec une docilité d'esclave. L'hérédité. D'une bêtise confinant au prodige, sûre de son charme, elle promenait avec indifférence sur le monde extérieur le regard de ses grands yeux de biche étirés.

Santiago Gimenez ôta ses baskets et la poussa légèrement du pied comme on fait avec un chien. Angela grogna mais ne se réveilla pas, se contentant de se rouler sur le côté. Sa bouche apparut, charnue, entrouverte sur des dents éblouissantes, ce qui déclencha aussitôt un fantasme bien précis chez le Cubain. Il arracha sa chemise et son pantalon, révélant un sexe monstrueux, allongé contre sa cuisse comme un serpent noir. Il s'agenouilla sur le lit, son organe entre ses doigts et l'approcha de la bouche de la dormeuse. Elle eut un mouvement dans son sommeil et l'évita. King-Kong sentait le sang battre dans ses tempes. Il se pencha, prit entre ses gros doigts la pointe du sein droit et serra.

Cette fois, Angela se réveilla avec un cri de douleur, bondissant sur son séant, furibonde.

– Qu'est-ce qui te prend ? glapit-elle. Tu peux pas me laisser dormir ?

King-Kong avança un peu, toujours à genoux, tenant entre ses doigts son sexe gonflé, énorme et dur comme un morceau de bois.

– *Suck me off*¹.

Angela regarda le gros membre d'un air dégoûté. Elle aimait bien l'avoir dans le ventre, mais pas dans la bouche. Avec un soupir agacé, elle avança la main, et commença à masser doucement la hampe noire qui se mit à augmenter encore de volume. Furieux et entêté, King-Kong écarta les doigts trop habiles. Si excité qu'il se sentait capable de jouir en quelques secondes.

– Je t'ai dit de me sucer, répéta-t-il.

– Il est tard, fit Angela avec une mauvaise volonté évidente, je suis

fatiguée. Quelle heure est-il ?

Une lueur de rage passa dans les prunelles sombres du Cubain.

– Qu'est-ce que cela peut te foutre ? explosa-t-il. Je travaillais ! Fais ce que je te dis ! Et jusqu'au bout...

Angela recula sur le lit, farouche, le front plissé de rage.

– J'ai mal à la gorge ! J'ai pas arrêté de tousser toute la journée.

D'un geste brutal, King-Kong lui saisit la nuque et abaissa le visage d'Angela vers l'objet du litige, jusqu'à ce que sa bouche effleure l'extrémité de son sexe. Ce qui lui envoya dans la colonne vertébrale une délicieuse secousse lui rappelant l'homme qu'il avait torturé, et augmenta son désir.

– Tu vas être une gentille petite pute, gronda-t-il. Sinon, je te déchire le cul.

Ce langage énergique n'était pas des paroles en l'air. Une fois, il avait sodomisé Angela qui était restée ensuite couchée pendant une semaine ! Même ses gardes du corps avaient été incommodés par ses hurlements de douleur. À croire que King-Kong avait emporté du travail à faire chez lui. Aussi, terrifiée à cette évocation, la mulâtresse ouvrit légèrement la bouche et enfourna l'extrémité du membre entre ses lèvres roses, y promenant une langue paresseuse. King-Kong ferma les yeux, savourant enfin la sensation exquise tant désirée et se laissa aller en arrière. Puis, tout s'arrêta. Angela semblait s'être endormie comme une petite fille qui tète son pouce, recroquevillée à côté de lui.

– Qu'est-ce que tu attends ? glapit King-Kong, hors de lui.

Angela grogna, engloutit quelques millimètres de plus, puis sournoisement se mit à masturber l'impressionnante colonne noire.

– *Fuck me* !2 demanda-t-elle gentiment.

Elle enfourcha le Cubain, cherchant à guider le sexe en elle. D'un revers de main, King-Kong la projeta sur le côté et se redressa, les yeux injectés de sang. Décidément, cette nuit, tout allait mal.

– Je t'ai dit de me sucer, dit-il d'une voix tendue.

Il prit près du lit une boîte de bière, arracha le couvercle d'un coup de dent et la vida d'un trait, rotant brusquement ensuite. Ce devait être la quinzième depuis le début de la soirée. Plus quelques petites lampées de rhum. Repliée sur le côté, Angela le fixait avec haine, butée.

– J'ai mal à la gorge, répéta-t-elle.

– Putana !

D'un bond, King-Kong fut debout, déployant ses deux mètres. Angela se tassa sur elle-même, pensant qu'il allait la frapper. Mais le Cubain traversa la pièce et ramassa sa machette posée le long du mur. Il revint en poser la pointe sur le ventre d'Angela.

– Vas-y ou je te mets les tripes à l'air.

Devant cette invitation pressante, la mulâtresse rampa jusqu'à lui et consentit enfin à engloutir la moitié du membre dans sa bouche. Aussitôt, de la main gauche, King-Kong appuya sur les cheveux bouclés ras.

– *Con la lingua !*³

L'extrémité du membre heurta la glotte d'Angela qui poussa un gémissement étranglé et, cette fois, le recracha carrément, laissant King-Kong tout seul avec son érection.

– Je t'ai dit que j'avais mal à la gorge ! glapit-elle. Je ne peux pas.

Une lueur sauvage passa dans le regard du Cubain. Cette petite conne le défiait. Les mains sur les hanches, Angela l'affrontait du regard, sûre de son charme.

Il avait très envie de la sodomiser avec toute la brutalité dont il était capable. Mais les multiples bières ingurgitées pendant son « travail » avaient altéré sa clarté d'esprit. La fellation réclamée était devenue une idée fixe. Il se redressa, déployant sa haute taille et s'approcha d'Angela, le sexe retombé le long de sa cuisse.

– Non seulement tu vas me sucer, dit-il, mais tu vas me sucer à genoux pour t'apprendre à faire la conne...

Il courba la nuque de la mulâtresse et poussa la bouche contre son ventre. Angela avança alors brusquement la tête et il sentit ses dents se refermer sur son sexe ! D'une bourrade, il la repoussa, ivre de rage, et ramassa la machette.

– Tu me sucés, fit-il, ou tu ne suceras plus personne.

Stupidement entêtée, Angela recula jusqu'au mur, comme un animal pris au piège. Avec une once d'intelligence, elle aurait accédé au désir somme toute légitime de son Seigneur et Maître. Hélas, comme disent les Sud-Africains des Cafres, elle était solide entre les deux oreilles et ne sentit pas le danger. Elle savait que trois hommes veillaient dehors. L'un d'eux était déjà venu la sauter, tandis que les deux autres

faisaient le guet. Celui-là la protégerait.

Tout à coup, elle se lança à travers la pièce comme une biche pourchassée, fonçant vers la porte.

Le réflexe du Cubain fut instantané. Il fit un pas en avant et le bras armé de la machette balaya l'air. Il y eut un cri bref et le corps sans tête d'Angela fit encore quelques pas, avant de s'écrouler en travers de la porte, secoué de spasmes.

La tête de la mulâtresse roula dans un coin, laissant un ruisseau de sang derrière elle et s'immobilisa contre les baskets. La machette avait tranché le long cou gracile en biais comme une corde. Le bras de King-Kong Gimenez retomba. Il ne réalisait pas encore. Un silence total tomba sur la pièce. Il y eut des pas précipités à l'extérieur et le visage d'un des joueurs de cartes, un Grenadin, apparut au-dessus du corps décapité.

– *You all right, boss ?*

Son regard s'abaissa et il aperçut le cadavre sans tête. Les artères crachaient encore un flot de sang, avec un petit gargouillis bien atroce. Le Grenadin devint gris et muet en même temps. Il avait vu beaucoup de choses avec King-Kong mais jamais rien comme ça.

– Elle a essayé de s'enfuir, murmura le Cubain, reprenant machinalement la phrase habituelle.

Cette fois, cela sonnait faux.

Le garde recula vivement. Dans l'état où il se trouvait, le géant noir, entièrement nu, machette au poing, lui inspirait une crainte quasiment superstitieuse.

King-Kong lança sa machette dans un coin. Furieux contre le monde entier et contre lui-même. Il allait être la première victime de son geste insensé. D'abord, dans l'immédiat, il n'aurait pas sa fellation, et ensuite, il aurait du mal à retrouver une femelle de la beauté d'Angela... Accablé, il se laissa tomber sur le lit, empoigna une bouteille de rhum et se mit à boire à la bouteille.

Il buvait, méditait un peu, puis rebovait. En moins d'une heure, il eut achevé la bouteille. N'importe qui d'autre serait tombé raide. Lui, le cerveau brouillé, sentait sa rage augmenter encore. Il jeta un regard noir de haine à la tête d'Angela, appuyée aux baskets, les yeux ouverts. Elle semblait le narguer...

Tout à coup, une idée démente traversa sa torpeur alcoolique. Il se leva, ramassa la tête, la tenant par une oreille, la secoua comme une

ménagère égoutte une salade, arrosant le plancher de quelques gouttes de sang et s'assit sur le lit. Des deux mains, il écarta les mâchoires, ouvrant la bouche de la morte toute grande. Puis il parvint, de la main gauche, à trouver une prise dans les cheveux ultra-courts et éleva le visage mort d'Angela en face de lui.

– Tu vas quand même me sucer, bredouilla-t-il.

Sans lâcher la tête, il commença sur lui-même un mouvement de va-et-vient. Dès que son membre eut acquis une certaine consistance, il l'enfonça dans la bouche morte. Prenant alors la tête d'Angela à deux mains, il la fit aller et venir, hagard, effrayant, concentré sur son idée fixe. Jusqu'à ce qu'il ressente les premiers picotements annonciateurs du plaisir.

Une légère accélération le fit exploser avec un grognement de soulagement. Il eut l'impression folle que la bouche le serrait, tandis qu'il se déversait en elle.



Le garde, qui observait la scène du coin de la fenêtre, se retourna vers ses deux copains, gris de peur.

– Le boss, c'est sûr, il est devenu fou.

Il leur détailla ce qu'il voyait. Les deux autres hochèrent la tête, ahuris et terrifiés.

Quand un homme en arrive à de pareilles extrémités, c'est inquiétant pour tout le monde... Ils s'accroupirent dans le noir, n'ayant plus envie de jouer aux cartes, guettant le moindre bruit venant de la chambre.

Un peu plus tard, le pas lourd de King-Kong fit craquer le plancher du living. Il repoussa d'un coup de pied la porte en treillis métallique antimoustiques et apparut dans la lueur de l'ampoule jaunâtre. Titubant, le regard vitreux. Face à ses hommes il brandit la tête de la morte et cria de toutes ses forces :

– *Viva la chupadora negra !*⁴

Il jeta la tête dans la cour, fit demi-tour et s'effondra sur le plancher, ivre mort.

-
1. Fais-moi jouir dans ta bouche.
 2. Baise-moi.
 3. Avec la langue !
 4. Vive la suceuse noire !

CHAPITRE III

Malko contemplait les pélicans perchés sur les vagues de la mer des Caraïbes venant se briser contre les rochers noirs de Saline Bay, à l'est de Trinidad. Les bouches de l'Orénoque toutes proches teignaient l'eau en marron sale. De temps à autre, un des oiseaux s'envolait lourdement, tournoyait au-dessus de l'écume, plongeait et se reposait sur une crête, un poisson dans le bec. Vision apaisante. Nécessaire pour oublier l'horreur des photos que venait de lui montrer James Harrisson, second secrétaire de l'ambassade de Grande-Bretagne à Trinidad, également représentant du MI 6¹.

– Tenez, mon cher.

James Harrisson lui tendait un daiquiri. Où le rhum balançait largement le lime-juice². Malko le but avec plaisir. Le Britannique l'observait, les photos à la main. Malko les évoqua mentalement de nouveau.

Il fallait un sérieux effort d'imagination pour reconnaître un homme dans l'amalgame de chairs et d'os rongés par l'eau salée et les crustacés. Seuls des lambeaux de peau adhéraient encore aux os du crâne et les lèvres, totalement dévorées, dévoilaient les dents en un sourire atroce et macabre. De petits coquillages avaient élu domicile dans la cage thoracique, un pied manquait...

Le Britannique prit Malko par le bras.

– Allons bavarder.

Ils descendirent de la véranda. Une vingtaine d'invités piquenaient dans ce bungalow de week-end perché sur une petite falaise dominant une plage bordée de rochers noirs. Malko et le Britannique marchèrent jusqu'à une rambarde de bois les séparant de la pente abrupte. En contrebas, deux jeunes filles étendues sur le sable bronzait des seins juvéniles et pointus. Cela rappela à Malko le *Meridien* Guadeloupe. Il était arrivé d'Europe, via Paris, Air France assurant la meilleure desserte Europe-Caraïbes, avec trente-deux vols par semaine, parfois six dans la même journée. Presque tout le trafic s'effectuant dans le même sens. Les avions revenaient souvent à vide, casse-tête pour la compagnie. Son 747 était plein de filles, comme

celles de la plage du bas, profitant des vingt-cinq centimes au kilomètre des Vols Vacances : moins chers que la seconde classe en train. Le panaché Affaires-Vacances donnait à la cabine un petit air de fête.

Il s'était arraché difficilement du *Meridien* après vingt-quatre heures d'attente dues à la difficulté des correspondances pour Grenade. En sortant de sa chambre, un pas à gauche, c'était la plage, un pas à droite, le golf. Il ne manquait qu'Alexandra... Après le 747 d'Air France ça avait été l'enfer pour Grenade. Les petits avions mal climatisés aux horaires fantaisistes de la LIAT qui s'arrêtaient scrupuleusement sur chaque îlot des Caraïbes. Autant de temps pour venir d'Europe que pour parcourir 350 kilomètres... Enfin, après le froid autrichien, c'était agréable de retrouver le soleil et la chaleur.

Il ne savait encore rien de sa mission. Sauf qu'elle allait se dérouler avec la collaboration des Services britanniques et que ce n'était pas une partie de plaisir... Les photos qu'il venait de voir le renforçaient dans cette conviction. Cette fois, il s'agissait d'une mission dans un pays hostile, avec un risque élevé. Il revenait au véritable métier. Celui qu'il avait pratiqué des années pour la Central Intelligence Agency, en train de renaître de ses cendres sous l'impulsion de son nouveau directeur William Casey.

Après chaque mission, Malko se disait qu'il allait raccrocher, se consacrer à une vie mondaine et oisive, redevenir à temps complet le prince Malko Linge, Chevalier de Malte, de l'Ordre du Saint-Sépulcre, Margrave de Basse-Lusace, Chevalier de droit de l'Aigle Noir, pour ne citer que quelques-uns de ses titres. Un des ultimes représentants de la vieille noblesse européenne, dont les yeux d'or terrassaient les vertus les plus farouches. Les quelques rentes qu'il avait pu se constituer lui auraient permis de vivre et enfin partager la vie d'Alexandra, sa fantasque fiancée, qui s'éloignait de plus en plus de lui, en partie à cause de ses missions. Pourtant, chaque fois qu'ils se retrouvaient, c'était toujours la même fête des sens et du cœur. La seule femme qui sache encore l'émouvoir sur tous les plans. Il ne la voyait jamais débarquer à son château de Liezen sans un petit pincement au cœur, ne sachant ce qu'elle lui réservait. Parfois, un érotisme raffiné distillé avec soin ; d'autres fois elle se mettait à boire, puis ensuite se faisait aimer sans un mot et tombait raide. S'en allant le lendemain sur la pointe des pieds, comme si elle avait honte. Il leur arrivait encore de partir ensemble. Dès qu'elle dormait contre lui, ce n'était plus la même personne. Un soir elle avait éclaté en sanglots, après avoir fait l'amour et murmuré : « Comme nous aurions pu être heureux ! »

Puis, elle s'était refermée et Malko avait repris sa vie errante. À

chaque hiver l'angoisse le reprenait. Le château de Liezen était une charge trop lourde pour lui. Le froid déclenchait des catastrophes qu'il fallait réparer à coups de dollars. Elko Krisantem, le fidèle majordome, garde du corps, faisait ce qu'il pouvait, mais ne savait quand même pas fabriquer des tuiles ou des radiateurs de chauffage central... Alors, entre deux missions, Malko savourait sa vie de hobereau mondain, recevait d'autres châtelains qui admiraient en silence les efforts qu'il faisait pour maintenir son rang... Tout en connaissant vaguement sa véritable occupation, aucun ne pouvait se douter que chaque pierre de la vieille demeure était imprégnée de sang.

Un jour, ce serait le sang de Malko et tout s'en irait en fumée. Il préférerait ne jamais penser à cette éventualité et se croire immortel.

James Harrison s'accouda à la balustrade de bois, à côté de lui, regardant la plage.

– Jolies filles, remarqua-t-il.

Il ressemblait à n'importe quel diplomate, les cheveux gris, élégant, un peu de couperose, sec, l'œil bleu et le cou un peu plissé. Il avait été présenté à Malko par un haut fonctionnaire de la CIA, Joe Korchak, venu de la station de Miami pour l'opération Grenade. Un spécialiste des affaires cubaines. Malko avait retrouvé Korchak au *Hilton* de Port of Spain, arrivé de Miami sur Air France jusqu'à la Martinique et ensuite, via la capricieuse LIAT. Il se trouvait sur la véranda, mêlé aux autres invités. Malko n'avait quitté le *Hilton* de Port of Spain, où il n'avait eu aucun contact, que pour rejoindre cette maison isolée.

– Elles vont être obligées de rentrer, dit-il. Il va pleuvoir.

Le ciel chargé de gros nuages menaçait.

– Malcolm Siddeley était un homme remarquable, dit le Britannique d'une voix égale. Veuf, dévoué à son pays, un peu solitaire. Il aurait pu ne jamais travailler, car sa famille était extrêmement riche. À dix-neuf ans, il s'est engagé dans la Navy. Puis il a lutté contre les Allemands. Parachutages, Gestapo, tortures, condamnation à mort, évasion. Ensuite, après la guerre, le Renseignement. Pakistan, l'Asie, puis les Caraïbes. Il a eu le coup de foudre pour cette région. Pris sa retraite il y a cinq ans.

– Que faisait-il à Grenade ? demanda Malko.

– De la voile. Il adorait cela. *Jolly good fellow, indeed.*³

En bas, une des filles se leva et partit se baigner. Elle avait de

petites fesses rondes soulignées par le maillot blanc et un dos merveilleusement bronzé.

– Ce n'est pas en faisant de la voile qu'il s'est retrouvé dans cet état, remarqua Malko.

– *Right*, approuva le Britannique. Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut savoir que Grenade n'est pas indépendante depuis longtemps. À propos, savez-vous beaucoup de choses sur Grenade ?

L'œil bleu le fixait, sans la moindre trace d'humour.

– Je sais que c'est une île, fit sobrement Malko. Faisant partie des Windward Islands, des petites Antilles. Au sud, entre la Martinique et le Venezuela.

– C'est déjà beaucoup, admit Harrisson avec un sourire. Grenade appartenait au Commonwealth jusqu' en 1974. Sans histoire. Nous n'y attachions pas beaucoup d'importance : quelques Noirs gentils et de la canne à sucre, du cacao. Une belle végétation. Pas mal de gens de chez nous et d'Américains s'y étaient installés. Cela aurait pu rester un paradis. Hélas, le premier Président, après l'Indépendance, a été un fou.

– Un fou ?

– Enfin, disons un original, corrigea le Britannique. Éric Gairy. Sa seule vraie passion c'était les soucoupes volantes. Il a même fait des communications aux Nations Unies sur le sujet. Quant à Grenade, il la rançonnait comme un pirate, éhontément.

– Un autre Duvalier, remarqua Malko.

– Exact. En plus petit et moins méchant. Cela a quand même tourné à la dictature... Alors, Éric Gairy s'est fait destituer il y a trois ans. Le coup d'État classique, pendant qu'il était en voyage. Sans effusion de sang. Le seul mort a été un soldat malchanceux qui a pris la culasse de son propre fusil dans la figure...

– Vous aviez prévu le coup d'État ?

– Hélas, oui. Grâce à Malcolm Siddeley. Cela n'a servi à rien. À cause d'une imbécillité administrative... Tous les territoires du Commonwealth dépendaient jadis du MI 54, comme le territoire britannique lui-même. Cela a continué par la suite, alors que, logiquement, ils auraient dû passer sous la juridiction du MI 6, comme tous les pays étrangers.

– Pourtant, si je comprends bien, Malcolm Siddeley avait repris du service ? suggéra Malko.

– Il s'ennuyait, expliqua Harrison, comme pour excuser le mort. Aussi, il a offert quelques « papiers » au MI 5. C'était facile pour lui. À Grenade, nous n'avions même pas d'ambassade, personne. Il les a tenus au courant de l'évolution politique avec beaucoup de soin. De la montée du mécontentement contre Éric Gairy. Puis de la formation d'un parti d'opposition, le New Jewel. Il connaissait certains de ses dirigeants. En 1978, il envoyait presque un papier par mois. Puis il a découvert que les Cubains avaient infiltré le New Jewel et que des armes commençaient à arriver en petite quantité...

– Personne ne s'est alarmé à Londres ? demanda Malko.

En bas, les deux filles étaient sorties de l'eau et comparaient le bronzage de leurs poitrines. Les pélicans continuaient à flotter sur les vagues. Heureux. Un air de calypso arrivait de la véranda, porté par le vent. Harrison soupira.

– Personne n'a lu ses papiers, dit-il. N'oubliez pas qu'ils arrivaient toujours au MI 5 ! Or les gens du MI 5 se moquaient totalement de ce qui pouvait se passer dans une île au fond des Caraïbes avec une poignée de nègres. Ils avaient bien assez à faire avec l'espionnage soviétique à Londres. Jamais le MI 6 n'a été informé ! Cela aurait pu continuer encore longtemps si, au cours d'un voyage à Londres, Malcolm Siddeley n'avait présenté au MI 5 de modestes notes de frais pour le paiement d'informateurs... Du coup, les comptables du MI 5 ont levé les bras au ciel... Le responsable a eu une idée de génie : nous refiler leur agent inutile et la note. Heureusement quelqu'un de chez nous avait un fond de budget non utilisé et nous avons désintéressé les vautours du MI 5. C'est ainsi que nous avons connu Malcolm Siddeley. Trop tard pour empêcher le coup d'État. Le premier « papier » que nous avons eu mentionnait l'arrivée d'un « baril » d'armes en provenance de La Havane.

« Une semaine plus tard, les gens du New Jewel, avec Maurice Bishop à leur tête, s'emparaient du pouvoir...

« Quinze jours après un cargo cubain, le *Gonzales Line*, débarquait des Kalachnikovs pour l'Armée révolutionnaire grenadine. Nous suivions tout par les messages de Malcolm Siddeley. Sans pouvoir réagir. Depuis, ce même cargo fait régulièrement la navette entre Cuba et Grenade. En un an, il n'y eut plus de presse libre, l'opposition se retrouva en prison et les Cubains partout.

« *Le Foreign Office* recevait des messages désespérés des autres îles des Caraïbes demandant pourquoi on ne réagissait pas.

– Pourquoi ? demanda Malko.

– Parce qu’il aurait fallu deux cents hommes et une décision politique, avoua piteusement le Britannique. Nous n’avions ni l’un ni l’autre. Quant aux Américains, c’était pire.

– Et alors, qu’est-il arrivé ?

Les pélicans s’envolaient les uns après les autres dans le soleil. Un petit avion passa au-dessus d’eux, allant à Tobago. La véranda était de plus en plus bruyante : le punch et le daiquiri. Les éclats de rire et les discussions parvenaient à couvrir le bruit des vagues. James Harrisson secoua la tête.

– Pas grand-chose, avoua-t-il. Pendant deux ans et demi, nous avons suivi le pourrissement de la situation. L’envahissement cubain et du bloc de l’Est. La population complètement amorphe, y compris l’Église. Seuls les Vénézuéliens continuaient à hurler au loup. Sans qu’on les entende. Et puis un jour, les Grenadins ont annoncé que les Cubains leur payaient un aéroport tout neuf. 3 300 mètres de piste, à la pointe sud de l’île. D’abord on a cru qu’ils cherchaient une escale sur la route de l’Angola pour leurs transports de troupes. La Barbade venait de leur interdire tout trafic militaire... Puis la Guyana a pris la relève de la Barbade. De toute façon, il fallait trois ans pour construire un aéroport. Il y avait autre chose... Nous avons eu une réunion au MI 6 et on a décidé de mettre le paquet pour le savoir.

– Le paquet, c’était Malcolm Siddeley ?

– Exact. On l’a même convoqué à Londres. La CIA n’avait personne et les Vénézuéliens se voyaient comme une mouche dans un verre de lait. Trois mois plus tard, il nous a apporté une bombe : il avait réussi à reprendre le contact avec l’un des quatorze membres du Conseil de la Révolution. Un des moins marxistes qui commençait à s’effrayer de l’emprise cubaine sur l’île.

– C’était super-dangereux, remarqua Malko.

– Bien sûr. Mais il avait monté un système de « boîte aux lettres morte » pour maintenir le contact avec son informateur. Il relevait son courrier toutes les semaines, comme un facteur consciencieux. Cela a marché comme sur des roulettes pendant des mois. On savait tout : les difficultés économiques, les progrès, ses alliances avec les pays de l’Est européen, la mainmise croissante des Cubains. Même les nominations des fonctionnaires. Un boulot fantastique. Seulement, tout cela ne nous donnait pas l’essentiel...

– Comment s’en débarrasser ?

– *Right*, confirma le Britannique. C'était trop tard pour un coup de force. Cela nous rongerait pourtant de voir la dictature cubaine s'installer paisiblement dans l'île comme un bon petit cancer. Et puis un jour, Malcolm Siddeley m'a rendu visite ici. Avec une nouvelle fabuleuse... Il y a trois mois maintenant. Son ami du Conseil de la Révolution lui avait révélé que Bishop venait de signer un pacte ultra-secret avec La Havane acceptant que Cuba installe des missiles à moyenne portée sur les rochers du sud de l'île, face au Venezuela. Incapables d'atteindre la Floride, mais parfaites pour pulvériser Caracas et les champs de pétrole de Maracaibo. Tout devait se faire dans le plus grand secret, de façon à prendre les Vénézuéliens par surprise.

– Ce protocole a-t-il été effectivement signé ? demanda Malko.

– Oui. Ils ont commencé à le mettre en pratique. Sous couvert de dragage du nouvel aéroport, ils bétonnent les emplacements. Cela va prendre un certain temps...

« L'informateur de Malcolm Siddeley avait pu faire une photocopie du document... Nous avons trouvé la parade. Il suffisait de publier ce protocole, ce qui aurait traumatisé à mort toutes les îles autour et le Venezuela, lui donnant alors une raison d'intervenir, au besoin, militairement.

« Donc Bishop aurait été obligé de nier son existence et de mettre la pédale douce. S'il avait continué en dépit de ses dénégations, il se serait trouvé alors dans une situation impossible, mis au ban des Caraïbes... C'était fabuleux, soupira-t-il...

– Qu'est-il arrivé ? interrogea Malko.

Le Britannique posa sur lui ses yeux bleus.

– Nous n'en savons rien. Quelque chose a foiré. Malcolm ramassait sa boîte aux lettres tous les lundis. Il nous faisait parvenir le courrier le mercredi, par un moyen sûr. Un mercredi nous n'avons rien vu venir. Nous avons pensé à un contretemps. Le mercredi suivant rien non plus. Pas de nouvelles de lui. Il nous a fallu une dizaine de jours pour faire un « montage » et aller voir. Malcolm Siddeley avait disparu ! Sa petite amie a donné l'alerte. Il avait disparu le lundi. Avant ou après avoir relevé son « courrier »... Depuis, personne ne l'a revu.

« Avec un second montage, nous avons pu nous inquiéter officiellement et demander aux autorités grenadines de rechercher Malcolm Siddeley. Cela a pris encore un mois. Nous avons mis en alerte nos stations des Caraïbes et de Cuba. Sans rien apprendre. En

apparence rien ne s'était passé, aucun membre du Conseil de la Révolution n'avait été arrêté mais cela ne veut rien dire.

– Vous connaissez l'identité de celui qui trahit ?

– Oui. Il s'agit d'un des plus jeunes, trente-trois ans, Ronald Bedford. Un avocat. Les non-marxistes sont en minorité et entraînés par le poids de la Révolution.

– Vous savez qui a arrêté Malcolm Siddeley ?

– Nous pensons que c'est une antenne du G 2 cubain qui opère à Grenade. Nous ignorons si Malcolm Siddeley a parlé. Il y a une semaine, les autorités grenadines nous ont avertis qu'on avait retrouvé son corps flottant dans Prickly Bay, probablement victime d'une noyade... Vous avez vu l'état dans lequel il a été récupéré. Nos spécialistes sont incapables de dire la cause de sa mort. À ceci près qu'il ne s'est pas noyé. Il était déjà mort quand on l'a plongé dans l'eau. Probablement torturé. Mais il ne portait pas de traces de balles.

– Il y a tellement de façons de tuer quelqu'un, constata Malko.

Le Britannique laissa transpirer quelque émotion.

– Ces *bastards* ont dû lui faire subir des choses épouvantables. Que Dieu les punisse ! Je pense qu'il n'a pas parlé. Il avait tenu tête à la Gestapo...

– Il avait presque quarante ans de moins, remarqua Malko. Mais c'est possible. La seule vraie question est de savoir si les autres savent qui a trahi. Vous n'avez aucune idée de la façon dont ils ont repéré Malcolm Siddeley ?

– Non, nous ignorons s'il a commis une imprudence ou si c'est son contact qui l'a faite... Son amie n'a pas pu nous renseigner. Pourtant c'est une personne très au courant de ces problèmes. Son père travaillait pour le MI 5. Elle aidait Malcolm dans sa mission et lui servait de courrier. Elle était extrêmement attachée à lui...

Malko regardait les vagues se briser de plus en plus fort sur les rochers noirs. La marée montait. Derrière Malko et le Britannique quelqu'un cria : « À table ! » Il faisait une température délicieuse. Brusquement Malko rêva de la présence d'Alexandra, de son corps souple et ferme contre lui. Une envie bestiale de faire l'amour. Puis son cerveau revint à ce que lui avait dit son interlocuteur, essayant d'en faire la synthèse.

– En somme, dit-il, il y a trois possibilités. Ou bien les Cubains savent qui est le traître et s'en sont déjà occupés discrètement après

avoir fait parler Malcolm Siddeley. Ou ils le savent, mais n'ont pas bougé. Ou bien ils ne le savent pas. Dans ce cas, ils espèrent que quelqu'un va revenir relever la boîte aux lettres morte. Réanimer le circuit. Ils se gardent bien de faire des vagues et le « traître » croit peut-être à un simple contretemps.

– Vous analysez remarquablement bien la situation, approuva le Britannique. Bien sûr, ceci a plus qu'un intérêt théorique. Si le pire n'est pas arrivé, il y a encore à Grenade un homme prêt à nous livrer le protocole secret avec les Cubains.

Malko se permit un sourire froid.

– Il y a aussi des gens qui s'attendent à ce qu'on vienne le chercher.

– Certainement. Seulement, nous n'avons pas le choix. Vous savez bien que dans notre métier, il faut continuer les histoires jusqu'au bout. Quitte à prendre des risques importants...

– Si je comprends bien, fit Malko, vous cherchez un héros pour aller se jeter dans la gueule du loup.

Le regard bleu se posa sur lui, sans ciller.

– Exactement, Monsieur Linge. Mais je n'ai nommé personne. Ce n'est pas une mission que l'on impose. Les risques sont trop élevés. Même pour des millions de dollars, beaucoup de nos meilleurs agents n'iraient pas...

– À table ! hurla de nouveau une voix avinée.

Les deux hommes se décollèrent de la balustrade. Malko se rapprocha de l'Anglais.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que j'accepterai cette mission-suicide ?

James Harrison eut un sourire très britannique et prit Malko par le bras.

– L'éthique, mon cher Linge. L'éthique. Je vais vous citer Clausewitz : « L'espionnage est un métier de seigneurs. » Il n'y a guère que les seigneurs à pratiquer encore l'acte gratuit. Un jour Winston Churchill a promis à notre peuple de la sueur et des larmes. Je ne peux vous promettre, si vous allez à Grenade, que beaucoup de risques et très peu d'argent.

-
1. Équivalent de la CIA en Grande-Bretagne.
 2. Jus de petits citrons appelés limes.
 3. Un garçon merveilleux, vraiment.
 4. Équivalent de la DST.
 5. Ministère des Affaires Étrangères.

CHAPITRE IV

Le poulet au pili-pili ressemblait à du caoutchouc et le riz collant comme de la glaise ne passait qu'à grands coups de Contrex. En face de Malko, un ingénieur britannique courtoisait avec des grâces d'éléphant sa voisine couverte de coups de soleil. On apporta enfin un breuvage marron baptisé abusivement café et il put quitter la table. James Harrisson le rejoignit et alluma un cigare cubain. Ils s'accoudèrent tous deux à la balustrade en bois.

– Bien entendu, attaqua le Britannique, au cas où vous ne donnez pas suite, je vous retiendrai une place sur le prochain vol pour Londres. Vous n'avez à ne donner aucune raison.

Malko plongeait ses yeux dorés dans les siens.

– Sir James, dit-il, si vous ne m'aviez pas montré ces photos, j'aurais peut-être refusé. Maintenant, cela me paraît difficile.

– Pourquoi ?

– Je crois comme vous que Malcolm Siddeley a été abominablement torturé et qu'il en est mort. Nous avons le devoir de continuer ce qu'il a entrepris. Même si c'est un devoir dangereux.

James Harrisson ôta le cigare de sa bouche avec un sourire en coin.

– Vous mériteriez d'être anglais ! J'avais entendu parler de vous, je pensais pouvoir anticiper votre réponse...

– Sans indiscrétion, demanda Malko, pourquoi cette mission n'est-elle pas assignée à un Britannique ?

Le représentant de MI 6 leva les yeux au ciel.

– Question administrative comme je vous l'ai dit Cette île est sous la coupe du MI 5. Ils ne veulent pas risquer le quart d'un de leurs hommes pour une affaire qui ne les intéresse pas. Chez nous, ils ne sont guère chauds : la zone Caraïbe est loin de leurs préoccupations.

– Et les Vénézuéliens ?

– Eux voudraient bien, mais ils n'ont pas de chefs de mission assez qualifiés. Quand je me suis adressé à Langley – ils sont en pleine réorganisation – ils m'ont orienté sur vous. En précisant toutefois que

les frais de mission seraient partagés 50-50.

– Si je comprends bien, dit Malko, j'étais le seul homme sur terre pour cette mission. C'est flatteur.

– Très, fit le Britannique sans sourire.

– J'aimerais que vous m'en disiez un peu plus sur cette mission. Le réseau de soutien, les communications, la boîte aux lettres morte.

– Mr Korchak va participer à cette conversation, dit James Harrison. Il est aussi partie prenante...

Le chef de station de la CIA à Trinidad les observait de la véranda. Un homme massif, très brun, au teint bistre, avec un visage tombant. Le Britannique lui adressa un signe discret et il les rejoignit.

– Venez, j'ai tout dans ma voiture.

Malko et Korchak le suivirent jusqu'à une Rover bleue garée le long du tennis. Ils s'installèrent sur les sièges de cuir, dans une chaleur étouffante. Harrison mit la climatisation en marche et tira d'une serviette de cuir une photo qu'il tendit à Malko.

– D'abord, voici la boîte aux lettres morte.

C'était un impressionnant monument funéraire, au milieu d'un cimetière ! Soutenu par quatre colonnes, entouré de tombes infiniment plus modestes. Le Britannique posa l'index sur la colonne de devant à gauche de la photo.

– Cette colonne porte une fente à son pied assez grande pour accueillir une feuille de papier pliée en quatre. Le cimetière se trouve sur Cemetery Hill. Quant au monument, vous ne pouvez pas le rater. Il se trouve juste avant un virage en épingle à cheveux à l'embranchement de Old Fort Road. Le cimetière borde la route, sans aucune clôture, et dès la nuit tombée c'est un endroit totalement désert.

– Je suppose que cette boîte aux lettres morte est grillée ?

– De notre côté, oui. Mais nous ignorons si notre informateur est au courant. Il peut vouloir l'utiliser de nouveau. Même si les Cubains trouvent un message, ils le laisseront pour voir si on vient le chercher. Ils peuvent aussi déposer eux-mêmes un faux message... Toujours dans le même but.

Un ange passa, drapé dans un suaire et s'enfuit, horrifié de tant de noirceur. Malko se demandait dans quel guépier il s'était fourré.

– Je préfère éviter cette boîte aux lettres morte, dit-il. Tenter un contact direct avec Ronald Bedford.

– Je vous approuve tout à fait, fit James Harrison. J'ai ici son adresse. Je ne peux rien vous donner de plus. Il faudra que vous preniez des précautions inouïes pour le contacter. Si Malcolm Siddeley n'a pas parlé, les Cubains ignorent probablement encore son nom. Il ne faudrait pas les y mener...

– J'essaierai d'être prudent, dit Malko. Et ma logistique locale ?

– Limitée, fit sobrement le Britannique. La petite amie de Malcolm, Wendy Howard. Surveillée à coup sûr. Théoriquement, il vaudrait mieux l'éviter. Seulement, elle connaissait l'environnement de Malcolm Siddeley et cela peut vous être utile. Nous n'avons pas eu de contact avec elle depuis un mois ; elle peut, entre-temps, avoir recueilli certaines informations qui vous éviteraient des faux pas. La prise de contact avec elle va demander beaucoup de prudence.

Malko enregistrerait, sans plaisir. Tout ce qu'on lui offrait, c'était des objectifs super-piégés.

– Personne d'autre ?

– Si, affirma Harrison. Les Vénézuéliens. Les communications passeront par eux. Ils ont à Grenade une petite ambassade très active. Le deuxième secrétaire, Gonzalo Campanero, appartient aux Services vénézuéliens et a passé quatre ans à Cuba. Sa photo est dans cette enveloppe. Si vous avez besoin d'une arme, il vous la procurera.

D'habitude, le relevage d'une boîte aux lettres morte n'était pas une opération aussi périlleuse.

– Et mon identité ? demanda-t-il.

Korchak intervint à son tour :

– Nous vous avons préparé quelque chose de bien. Pas le « flash alias »¹, mais une « back stop identity »².

Délicate attention. L'Américain tira d'une grosse enveloppe un passeport britannique, avec des cartes de crédit, une carte de sécurité sociale, un carnet de chèques, deux cartes de membre de club. Le grand jeu.

– Voilà, expliqua-t-il. J'ai gardé vos véritables initiales. Vous êtes Mark Lorimar. Businessman dans le parfum. En vacances dans les Caraïbes. Vous trouverez dans cette enveloppe tous vos tickets d'avion

passés, vos notes d'hôtels, les réservations. Vous êtes venu à Grenade parce que tout le monde vous a répété que c'était la plus belle île du coin. Vos papiers résisteront même à un *screening*³ des Cubains et des Soviétiques.

– Avez-vous une idée de l'adversaire local ?

– Plus ou moins, admit le Britannique. Nous savons que le G2 cubain a monté une antenne sous les ordres d'un certain Santiago Gimenez, dit King-Kong. Ils ont pris en main tous les problèmes politiques.

– Pas de photo de ce Gimenez ?

– Non. Des informations de notre station de La Havane. (Il soupira.) La région a sécrété pas mal de tueurs psychopathes. Celui-ci est un des pires, 1,97 m, 150 kilos de muscles. Son quartier général se trouve tout près de celui de la police, mais il n'a pas d'existence légale à Grenade. Pas encore...

L'ange repassa, réjouit de tant de cynisme. Le Britannique tendit une liasse de photos à Malko.

– Vos étudierez tout cela. Ce sont les points les plus intéressants de Grenade. Cela vous aidera. Vous serez obligé de faire un peu de tourisme, afin de tisser votre couverture. Vous ne risquez pas de rencontrer la foule : les agents de voyage américains font courir le bruit qu'on rencontre des soldats cubains armés jusqu'aux dents sur toutes les plages, ce qui est évidemment faux. Les choses se passent plus discrètement.

Malko écoutait attentivement.

– En admettant, dit-il, que je ne finisse pas comme ce malheureux Malcolm Siddeley et que je parvienne à obtenir ce protocole, cela ne sera pas facile de le sortir de Grenade.

– Les Vénézuéliens doivent assurer votre infiltration, affirma le Britannique. Nous aurons aussi un « contingency plan »⁴ que nous mettrons au point avec Mr Korchak. Nous n'en sommes pas encore là. Il va falloir procéder avec une prudence extrême. Ne faites rien pendant quelques jours, sinon bronzer. Ils surveillent tous les nouveaux touristes qui arrivent. Ensuite, s'ils ne trouvent rien, la surveillance se relâche.

– La seconde étape sera nettement plus délicate remarqua Malko. Que ce soit la boîte aux lettres morte ou le contact avec cette Wendy. En plus, ma couverture me semble un peu légère. Ils risquent de se méfier d'un homme seul. D'habitude, dans les endroits de rêve, on

vient à deux.

James Harrison hocha la tête, approbateur.

– Encore une fois, parfaitement raisonné. Nous vous avons prévu un supplément de couverture. D'ailleurs, le voici.

Malko suivit la direction de son regard. Une BMW noire décapotable cahotait sur le chemin de terre menant au bungalow. À cause des reflets dans le pare-brise, il ne pouvait voir qui se trouvait à l'intérieur. La voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit sur deux jambes bronzées et bien galbées précédant une ravissante brune aux cheveux courts, aux traits si fins qu'ils en paraissaient ciselés, dégageant une froideur inattendue. Avec un léger balancement mettant en valeur ses hanches minces, elle se dirigea vers le perron. Des seins lourds jouaient sous la toile blanche de son corsage.

– Qui est-ce ? demanda Malko stupéfait.

– Un cadeau des Vénézuéliens, annonça James Harrison. Luisa Herrera. Elle vous accompagne dans votre mission.

– Vous l'avez droguée ou elle est suicidaire ?

– Ni l'un ni l'autre. Elle est dans la mouvance des Services vénézuéliens et aime l'aventure. C'est une anticomuniste convaincue. Ses parents ont été tués en Colombie par des rebelles du M 19⁵. Depuis, elle ne rate pas une occasion de se venger. Je crois que vous avez fait le tour du problème. Je vais vous présenter. Mr Korchak, vous n'avez rien à ajouter ?

– Si, dit l'Américain, Concernant Miss Herrera. Je sais que c'est une excellente professionnelle ; cependant, dans cette histoire nous aurions préféré que vous partiez seul. Les Vénézuéliens nous l'ont imposée. C'est elle qui s'occupera des contacts avec leur ambassade à Grenade. Pour toute la logistique et les communications.

– Pourquoi ? demanda Malko.

– Ils sont partie prenante dans l'opération. Ils veulent être sûrs qu'on ne les doublera pas. Si vous réussissez à récupérer ce fichu protocole, ils en veulent une copie. Avec Luisa Herrera collée à vous, personne ne sera tenté de leur raconter des histoires.

Un ange passa. Révolté par cette méfiance sordide entre alliés, il s'envola à tire d'ailes en direction de Caracas.

– Autrement dit, elle me marque ?

– Elle pourra *quand même* vous être utile, corrigea Korchak. Les

Vénézuéliens fournissent la logistique. En plus, elle est ravissante. Quand je pense qu'on vous paie pour partir en vacances avec une fille comme ça.

– Il ne faut pas se fier aux apparences, dit Malko.

Ils émergèrent de la voiture. Malko transféra dans la sienne le matériel remis par le Britannique, puis rejoignit James Harrison. Ce dernier annonça :

– Voici Miss Luisa Herrera.

Poignée de main chaude et ferme, regard noir, sourire éclatant, bouche rouge, le ventre un peu bombé, les jambes minces, de grands peignes d'or pour fixer les cheveux aile de corbeau. James Harrison sourit :

– Après toutes les horreurs dont nous avons parlé, je vous devais une compensation...

– Elle est de taille, dit galamment Malko. J'espère que Miss Herrera ne va pas s'ennuyer avec moi.

– Sûrement pas.

La voix était douce, bien posée, un peu rauque. Ils se sondèrent du regard quelques instants sous l'oeil amusé du Britannique. Malko était perplexe. Difficile de demander à Luisa Herrera ce qui était compris dans le contrat et ce qui ne l'était pas... S'il s'écoutait, il la mettrait dans son lit, dès ce soir.

– Vous allez repartir d'ici ensemble, annonça James Harrison, sur la Martinique. Je vous ai retenu deux chambres au *Meridien*. Nous vous offrons une semaine de vacances de rêve : ski nautique, tennis, wind-surf, golf et, si vous aimez, la cuisine française en prime. Quand vous serez bronzés et bien dans la peau de vos personnages de touristes, direction : Grenade. Où vous serez livrés à vous-mêmes. Nous nous reverrons brièvement avant votre départ de Trinidad. Habituez-vous à vivre ensemble. Vous êtes censé avoir rencontré Miss Herrera à Caracas, lors d'un voyage d'affaires. Elle n'a pas travaillé sur Cuba, il n'y a pas de risque que le G 2 la connaisse.

Grâce au rhum, la véranda était de plus en plus bruyante. Malko se dit que la première partie de sa mission n'était pas désagréable... Cette jeune Vénézuélienne n'avait pas froid aux yeux pour se lancer dans une pareille aventure où elle risquait sa peau et pire...

Elle observait Malko, un daiquiri à la main, avec un vague sourire.

– J'espère que vous aimez le soleil, fit-elle. Il fait très chaud à

Grenade.

– Vous connaissez ?

– Non.

James Harrison eut un sourire très paternel.

– Je vous laisse faire connaissance.

Il s'éloigna. Malko scruta les prunelles noires de la Vénézuélienne, un peu embarrassé.

– C'est une situation insolite, remarqua-t-il. En dehors du risque que je vous fais courir, nous allons vivre dans une certaine intimité pas mal de temps...

Luisa Herrera fit tourner les glaçons dans son verre.

– Le danger, c'est mon problème. Quant au reste, je suppose que vous êtes un gentleman. Nous sommes adultes. Grenade ne manque pas de filles... ni d'hommes, ajouta-t-elle perfidement.

Sur ce fait elle se perdit dans la foule. Malko la suivit des yeux, se demandant si elle parlait sérieusement.

Il se mêla à son tour aux invités. Pensif. Avec un flegme très britannique, James Harrison l'envoyait bel et bien dans la gueule du loup.



Le Hawker de la LIAT descendit brutalement, frôlant les collines tapissées de jungle. Grenade semblait aussi verdoyante que la Jamaïque. Après les minuscules Grenadines, éparpillées dans la mer des Caraïbes, l'île semblait énorme. Elle ne mesurait pourtant que soixante kilomètres de long... À part Malko et Luisa Herrera moulée dans un pantalon de Lastex noir, il n'y avait dans l'avion qu'un couple de hippies et de grosses matrones noires montées à Sainte-Lucie, l'escale précédente...

La piste apparut, très courte, encaissée entre deux hauteurs, se terminant sur la mer. Pearls Airport, ne comprenait qu'une baraque en bois et une manche à air. Les roues touchèrent le sol. Malko et la Vénézuélienne échangèrent un regard tendu. Un panneau apparut : « New Grenada Welcome You ».

Les cinq jours passés au *Meridien* Martinique avaient été un rêve. Ils s'étaient partagés entre les sports nautiques l'après-midi et le petit

casino le soir. Malko était presque devenu un champion de la planche à voile et avait financé en parti son séjour grâce à ses gains au blackjack, il avait pris deux ou trois fois la vedette de l'hôtel pour aller dîner en ville dans des délicieux petits restaurants créoles. Seul point noir, la chasteté forcé de Malko... Luisa réagissait avec Malko exactement comme si c'était une copine, se promenant nue dans la chambre, dormant dans le lit jumeau, sans la moindre provocation. Il en était vexé. À part ça, c'était une compagne charmante, gaie, facile à vivre. Il se demandait combien de temps cette neutralité allait durer. Bien bronzés, ils avaient enfin pris le chemin de Grenade, après un ultime briefing avec James Harrison et Joe Korchak.

Il faisait une chaleur poisseuse et l'avion fut vite vide. Des posters révolutionnaires couvraient les murs de la pièce où deux Noirs épluchaient les passeports avec une lenteur de bénédictins. Des slogans invitaient la population à se réunir derrière ses chefs, à dénoncer les impérialistes et à travailler plus. Le contrôle des passeports s'acheva sans problème. Malko remarqua des civils qui traînaient un peu partout, examinant les passagers, les yeux protégés par des lunettes noires. Les « tontons macoutes » locaux...

Tout le monde vidait ses valises. Le douanier demanda à Malko :

- Profession ?
- Businessman.
- Quoi ?
- Les parfums.
- Vous avez des amis à Grenade ?
- Non.
- Première fois que vous venez ?
- Oui.

Tout en parlant, il épluchait le passeport, s'attardant aux visas. De ce côté-là, il pouvait s'aligner. Luisa Herrera, le chemisier collé aux seins par la sueur, ne disait mot, couvée d'un regard concupiscent par un mulâtre avec un petit collier de barbe. Il s'approcha, écoutant l'interrogatoire de Malko.

- À quel hôtel allez-vous ?
- *Spice Island.*

Choisi d'après une brochure touristique. James Harrisson avait affirmé que tous les hôtels étaient vides et que les rares touristes allaient d'habitude au *Spice Island*... Le métis barbu s'éloigna. À côté de Malko, on avait forcé les hippies à vider entièrement leurs sacs à dos et à en étaler le contenu devant eux. Ils riaient comme des fous, sous le regard sévère des douaniers noirs. Déjà, il régnait dans ce minuscule aéroport une ambiance lourde, typique des pays communistes. Ce n'était pas la terreur, mais une sorte de pesanteur tatillonne, de crainte diffuse. Pour les communistes, il n'y avait pas de touristes ordinaires. Enfin, Malko et Luisa purent refermer leurs bagages.

Les alentours ressemblaient à un avant-poste du Far West avec des baraques en bois, un petit camp militaire gardé par un soldat endormi sur sa Kalachnikov, un béret noir enfoncé, jusqu'aux oreilles.

Des chauffeurs de taxi se précipitèrent. Un panneau indiquait trois tarifs différents : un pour les étrangers, le plus cher, un pour les résidents et un pour les Noirs non résidents... Un Rasta aux cheveux tressés fumait une cigarette de marijuana à l'ombre. Ailleurs.

Au moment où Malko venait de se mettre d'accord pour quarante-cinq dollars, le métis au collier de barbe surgit et demanda avec un sourire à la fois assuré et servile :

– *You go to Spice Island Inn ?*

– Yes, dit Malko.

– Je peux venir ! Je vais là-bas aussi.

Difficile de dire non... Il monta à côté du chauffeur, se retourna et annonça :

– *My name, Jimmy.*

Vingt mètres après le démarrage, le premier cahot projeta Malko et Luisa au plafond de la voiture... Ce n'était pas le dernier. On se serait cru sur la pire des pistes africaines. Des nids-de-poule à casser tous les ressorts. Le chauffeur conduisait avec une sage lenteur. Malgré cela, c'était épuisant. La route montait et descendait sans une seule ligne droite, au milieu d'un paysage superbe et verdoyant coupé de bananeraies. Soudain, à l'entrée d'un village apparut un drapeau japonais !

Malko crut rêver. Grenade n'était quand même pas une colonie de l'Empire nippon. A moins qu'il n'y ait une visite officielle. Il se pencha vers le chauffeur :

– Qu'est-ce que c'est ?

C'est Jimmy qui répondit d'une voix saccadée :

– L'emblème de la Révolution... Le Point Rouge...

Au milieu d'un cercle blanc, cela faisait un drapeau japonais... La route était interminable. Enfin, après une heure et quart de secousses, une petite baie apparut, avec des paquebots, des maisons étagées dans la verdure. Saint-George's, capitale de Grenade... Sur une des crêtes dominant la baie, Malko aperçut un long bâtiment au toit vert avec un mirador. La prison, d'après son plan. Là où avait dû être enfermé Malcolm Siddeley, celui qu'il venait remplacer...

Un peu plus loin, un minibus était renversé au milieu de la route étroite, les quatre fers en l'air.

Ils doublèrent un camion de sacs de ciment, laissant une traînée blanche derrière lui. Encore dix minutes en suivant la côte. Un écriteau annonçait : « University of Saint-George's ». Des vaches, sûrement avides de culture, paissaient devant. Partout le long de la route, des posters exaltaient la Révolution. À l'entrée de Grand Anse un gigantesque calicot proclamait : « Yesterday, Nicaragua. Today, El Salvador. Tomorrow, Guatemala. »

Jimmy descendit et remercia.

Le *Spice Island* ressemblait à un vieux motel de Floride. Une réception en plein air. Deux ou trois boutiques, des bungalows éparpillés le long de la plage. Une nuée de marchands guettait les rares touristes... La climatisation du bungalow ne marchait pas. Un Noir endormi porta leurs valises. Dès qu'ils furent seuls, Luisa laissa échapper un soupir :

– Je meurs de chaleur.

Elle se débarrassa de son chemisier, fit glisser son pantalon. Malko eut le temps d'apercevoir deux fesses brunes et cambrées avant qu'elle ne disparaisse sous la douche. Elle en ressortit dix minutes plus tard, souriante, drapée dans une serviette.

– Vous devriez en faire autant, suggéra-t-elle.

Lorsqu'il en émergea à son tour, elle dormait déjà, allongée sur le lit, vêtue d'un slip de bain fuchsia.



Malko était réveillé depuis six heures du matin. Le jour et la tension

nerveuse. Luisa Herrera dormait encore, en chien de fusil, lui offrant sa croupe. Ils avaient dîné à l'hôtel dans une salle à manger donnant sur la plage, à peu près totalement vide, et avaient gagné chacun leur lit jumeau. Comme d'habitude.

Il se leva, passa un maillot et sortit doucement.

Le soleil était éblouissant, la plage de Grand Anse déserte, sauf des grappes de marchands... Malko fit quelques pas, clignant des yeux sous la réverbération. Pendant quelques jours, il aurait à jouer son rôle de touriste, ce qui promettait pas mal d'inaction et cela le rongait d'avance...

Au moment où il allait revenir au bungalow, il aperçut un Noir marchant sur la plage. C'était le métis au collier de barbe venu en taxi avec eux. Il s'allongea sur le sable, juste en face du bungalow. Malko l'observa longuement, l'estomac serré. La plage devait mesurer cinq bons kilomètres. C'était un hasard curieux que Jimmy vienne justement s'installer là. Sa présence dans la salle de douane laissait supposer qu'il était plus qu'un simple citoyen. Plutôt un mouchard. Les problèmes commençaient déjà.

-
1. Fausse identité, sans background.
 2. Fausse identité résistant à un examen sérieux.
 3. Criblage.
 4. Plan de secours.
 5. Mouvement marxiste spécialisé dans la guérilla cubaine et le kidnapping.

CHAPITRE V

Malko revint vers le bungalow et s'installa dehors, songeur. La présence de Jimmy pouvait signifier qu'ils avaient été repérés dès leur arrivée. Comment ? Il l'ignorait. Dans ce cas, la fiction touristique était inutile. Cependant, étant donné le peu de touristes à Grenade, ce pouvait être aussi une surveillance de routine, qui cesserait assez vite... Le Noir semblait bien installé, à trente mètres de lui, serein au milieu des bruyants marchands de corail noir harcelant les rares étrangers se hasardant sur la plage. Celle-ci se prolongeait en direction de Saint-George's qu'on apercevait dans le lointain sur plusieurs kilomètres, bordée par d'autres hôtels et l'université. Malko se dit qu'il fallait utiliser cette surveillance à son profit. Son « dossier d'objectif »¹ était mince. Des photos qu'il avait dû laisser à Trinidad et un seul nom : Wendy Howard. Il était hors de question pour lui de s'attaquer à l'objectif principal – Ronald Bedford, membre du Conseil de la Révolution – avant une enquête d'environnement. La jeune Anglaise avait pu apprendre pas mal de choses, étant sur place. Entre autres s'il avait été arrêté. La boîte aux lettres morte étant neutralisée jusqu'à nouvel ordre, il revenait au même point : Wendy Howard.

Il fit glisser la porte du bungalow. Luisa Herrera était réveillée. Elle s'étira, faisant pointer ses seins nus et bronzés, aussi détendue que si elle était venue passer de vraies vacances. Malko la mit au courant de la présence de Jimmy.

– Pouvez-vous le « fixer » ? demanda-t-il. Je vais aller louer une voiture et repérer deux ou trois choses...

La Vénézuélienne lui jeta d'abord un regard méfiant, puis eut un sourire carnassier et provocant.

– Sûrement.

Elle sauta du lit, changea son slip fuschia contre un une-pièce blanc avec une bande de léopard en travers, se donna un coup de peigne, chaussa des lunettes noires, prit un sac de plage et envoya un baiser à Malko...

– Bye bye. See you later.²

Il la regarda gagner la plage, ondulant légèrement des hanches, point de mire immédiat de tous les marchands. Jimmy avait levé la

tête et l'observait. Malko s'éclipsa par l'arrière du bungalow et gagna la réception en plein air.

– Je voudrais louer une voiture.

Une Noire accorte et rigolarde secoua la tête.

– Il faut y aller. C'est là-bas, de l'autre côté du central téléphonique. À la Belle Créole.

Malko partit à pied sous le soleil. Un petit kilomètre. Miracle : il y avait des Mini-Mokes³. Il en prit une blanche, bardée de cadenas. L'honnêteté ne devait pas être la qualité dominante des Grenadins. Il paya d'avance et partit au volant.

Devant le bureau de la Cubana de Aviacion, au lieu de prendre la direction de Saint-George's, il tourna à droite, filant vers le sud, la zone résidentielle de Lance aux Épines. Un peu plus loin, une inscription plantée devant une baraque annonçait *Sugar Mill Discotheque* sous un poster proclamant : « L'éducation est la vraie Révolution » !

Aucun panneau indicateur nulle part ; la petite route défoncée serpentant vers le sud se divisait en multiples bras, zigzaguant au flanc des petites collines moutonnant à perte de vue. Des dizaines de villas cossues, fermées pour la plupart, disparaissant sous les hibiscus, se nichaient à chaque virage. Malko longea une petite anse calme où reposaient quelques voiliers et stoppa à un embranchement, marqué d'un gros container peint en rouge portant une inscription noire, vestige du colonialisme : *Keep Grenacia Clean*. Se remémorant le plan, il prit à gauche.

Lance aux Épines était un véritable dédale.

Malko, ayant gardé en mémoire les photos et le plan donnés par James Harrison, cherchait à repérer la villa de Wendy Howard. Il venait de passer devant l'hôtel *Calabash*, s'étalant le long d'une baie bordée de cocotiers et montait vers une colline poussiéreuse. Normalement la maison devait se trouver sur la droite, en haut de la côte. Avec un grand flamboyant devant. Il eut quand même un petit choc agréable lorsqu'il l'aperçut, perchée au sommet d'un gazon en pente avec une grande véranda, toute blanche, très style colonial.

Il était certain que personne ne l'avait suivi depuis le *Spice Island*, mais chaque Noir traînant dans le coin pouvait être un espion... Il ralentit, n'osant pas s'arrêter. Au même moment, une petite Moke semblable à la sienne surgit du chemin menant à la villa. Ils se croisèrent et il eut le temps d'apercevoir une jeune femme blonde, en

short, bronzée, un bandeau autour du front. Vraisemblablement Wendy Howard.

Il résista à l'envie de faire demi-tour. Trop dangereux. Il continua sans même se retourner vers la pointe de Lance aux Épines. Il se perdit un kilomètre plus loin, arriva dans un cul-de-sac, revint sur ses pas, se perdit de nouveau : tous les chemins se ressemblaient. Presque toutes les maisons de cette zone étaient à vendre, habitées uniquement par des jardiniers qui continuaient à les entretenir. On ne voyait pas un piéton. Sur une crête voisine, il aperçut des bâtiments militaires : l'armée cubaine campait là. Un panneau « Restricted Area » barrait la route non goudronnée y conduisant.

Il retrouva enfin la route principale qui lui permit de retourner à l'hôtel, passant devant un restaurant à l'enseigne du *Red Crab* qui semblait assez gai. Des jeunes étaient attablés à la terrasse, surtout des étrangers. Vraisemblablement des élèves de l'université. La faculté de médecine accueillait environ six cents élèves, la plupart américains, désirant faire une première année plus facile que chez eux, mais reconnue aux USA.



Luisa Herrera n'était pas installée sur la plage depuis cinq minutes que Jimmy se leva et vint vers elle d'un pas nonchalant. Derrière ses lunettes noires elle dévisagea le Grenadin à son aise. Il avait un corps splendide, avec des jambes longues et musclées, un torse de statue. Il portait un slip de bain en Lastex volontairement collant qui moulait ses avantages naturels avec une précision anatomique. Il s'accroupit à côté d'elle.

– *Good morning. You have a cigarette ?*

Elle la lui donna ; il lui prit la main qui tenait le briquet, la maintenant un peu plus que nécessaire, tandis que son regard la parcourait tranquillement.

– Votre mari n'est pas là ?

– Ce n'est pas mon mari et il est parti se promener. Pourquoi ?

– Vous venez marcher sur la plage ?

Sans attendre la réponse, il la tira par la main. Elle se laissa faire. Le Grenadin allait au-devant des désirs de Malko.

Au passage, il prit dans ses affaires un petit transistor et l'alluma, branché sur une radio qui ne jouait pratiquement que du reggae et du

calypso. Il dansait en marchant, se déhanchant presque comme une femme, prenant parfois Luisa par la main, pour lui faire esquisser un pas de danse dans le sable. Ils parcoururent ainsi près d'un kilomètre. Il s'arrêta brusquement, posa son poste.

– On se baigne ?

Il entraîna Luisa dans l'eau. La Vénézuélienne en aima d'abord la tiédeur, puis poussa un petit cri :

– Je n'ai plus pied !

Jimmy, beaucoup plus grand qu'elle, l'attira aussitôt et elle sentit ses mains se poser sur ses hanches, la maintenant entre deux eaux. Il riait, chantant une chanson créole et ondulant sur place comme s'il était sur une piste. Peu à peu, il rapprochait le corps de Luisa du sien, jusqu'à ce qu'ils se frôlent. Les muscles qui jouaient sous sa peau avaient la dureté de l'acier. D'abord, elle en fut choquée, puis troublée. Jimmy semblait si détendu, si heureux de vivre. Comme par inadvertance, son pubis entra en contact avec son partenaire. Avec surprise, elle réalisa que la mer n'avait pas empêché la bosse du slip de se développer considérablement. Jimmy regardait au loin, les mains sur ses hanches. Elle sentit son érection grandir sous le maillot, jusqu'à être une barre longue et raide qui appuyait contre son ventre.

Elle ferma les yeux. Elle aurait voulu s'éloigner, mais les mains la tenaient solidement. La plage était déserte. Maintenant, Jimmy ondulait sur place, se frottant doucement contre elle. Luisa se rendit compte qu'il lui communiquait son désir. Il éclata soudain d'un grand rire joyeux. Une main lâcha sa hanche et du même geste, écarta le slip de Lastex, libérant une virilité encore plus impressionnante vue dans l'eau. Luisa n'eut pas le temps de protester. Déjà la main du Noir repoussait habilement son maillot.

Elle aurait probablement hurlé et se serait débattue s'il l'avait brutalisée, mais les doigts qui se mirent à masser son sexe étaient pleins de douceur et de délicatesse. Ils glissèrent doucement, souplement, atteignirent la chair la plus fragile.

Luisa Herrera réalisa soudain qu'elle se laissait faire. C'était fou ! Ses jambes s'ouvrirent et elle noua ses bras à la nuque de Jimmy. Celui-ci prit alors la main de Luisa et la posa sur sa longue et mince colonne de chair. Ils n'avaient plus besoin de parler. Ses doigts se refermèrent dessus malgré elle. La main de Jimmy s'était complètement emparé d'elle maintenant, éloignant le maillot blanc. Il la souleva d'un bras passé autour de sa taille, la collant contre lui. Il la fixait en souriant, presque cruellement. Luisa Herrera frémit en

sentant le membre tendu entrer en contact avec son sexe ouvert. Elle voulut résister, mais les mains de Jimmy pesèrent sur ses hanches, l'empalant irrésistiblement sur son membre, comme on plonge une épée jusqu'à la garde. Là encore, Jimmy eut l'intelligence de procéder avec douceur. Elle ferma les yeux, imaginant ce qui se passait dans son ventre et aussitôt une houle de plaisir secoua ses reins. Elle se crispa comme une gaine autour du sexe et laissa échapper un soupir qui ressemblait à une plainte. Ils restèrent immobiles un moment ; sans que son érection diminue. Puis il recommença à la faire coulisser sur lui, la pénétrant enfin d'un coup violent qui lui fit presque mal. Elle jouit alors de nouveau, sans pouvoir se retenir.

– Arrêtez, souffla-t-elle, vous allez trop loin.

Ses jambes flottaient dans l'eau, ouvertes. Le maillot une-pièce blanc, écarté à l'aîne, ne la gênait même plus. Il se retira un peu d'elle, lui permettant de reprendre son souffle. Luisa avait la tête qui tournait, elle ne pensait plus qu'à ce pieu noir enfoncé en elle. L'eau chuintait autour d'eux. Il y aurait eu mille personnes sur la plage, elle ne s'en serait pas aperçue.

Comme il était presque sorti d'elle, il l'empala de nouveau à fond cette fois, plus brutalement. Trois fois de suite. Jusqu'à ce qu'elle explose à nouveau.

Jimmy trembla soudain de tout son corps, ses lèvres se retroussèrent sur ses dents blanches, elle eut l'impression que son sexe grossissait encore et elle le sentit se vider en elle, à longues saccades qui lui arrachèrent quelques miettes de plaisir supplémentaires... Ils restèrent ainsi enlacés un long moment. Elle revenait peu à peu à elle, ne comprenant pas vraiment comment elle avait cédé ainsi à cet inconnu. Jimmy caressait tout son corps à travers le maillot. Elle réalisa qu'ils ne s'étaient même pas embrassés, et qu'elle n'avait pas envie qu'il s'en aille de son ventre.



Malko se gara dans le petit parking du *Spice Island* et fila au bungalow.

Pas de Luisa.

Il inspecta la plage. Personne non plus. Jimmy avait disparu aussi. Malko dut parcourir plus d'un kilomètre sous le soleil brûlant avant d'apercevoir Luisa et Jimmy. Il avait le soleil dans le dos et ils ne

pouvaient pas le reconnaître. Intrigué, il regarda les deux silhouettes enlacées dans l'eau, pratiquement immobiles. Leurs deux têtes affleuraient la surface de l'eau calme. Il réalisa soudain une anomalie : Jimmy devait bien mesurer vingt centimètres de plus que Luisa.

À cette distance du bord, lui devait avoir pied. Mais elle ? Comment se trouvaient-ils à la même hauteur ?

Il regarda plus attentivement, et vit que Luisa avait les bras noués autour de son cou. Elle prenait vraiment sa tâche très au sérieux. Agacé, Malko fit demi-tour, repartant vers le bungalow. Ce qu'il imaginait, après sa longue abstinence, lui mettait les reins en feu. Il se convainquit qu'on ne pouvait pas faire l'amour avec un maillot une-pièce sans le retirer et cela le calma un peu.



Ils venaient enfin de sortir de l'eau. Luisa inspecta son maillot. Aucune trace de ce qui venait de se passer. Jimmy récupéra son transistor et remit ses reggae. Ils repartirent en marchant dans l'eau. Au bout de quelques mètres, le Noir demanda d'une voix un peu inquiète :

– C'était bon ?

Luisa tourna vers lui un visage extasié et amusé.

– Vous faites cela avec toutes les touristes ?

– Non, mais à l'aéroport, j'ai vu que vous aviez des belles fesses et que vous aimiez ça...

– Je n'étais pas seule...

Il éclata de rire.

– Les femmes qui viennent à Grenade sont rarement seules. Mais elles préfèrent Jimmy.

Au moins, il était sûr de lui. Après un moment de silence, il ajouta soudain :

– Si vous êtes contente, vous voulez me donner vingt dollars US ?

Luisa fut si interloquée qu'elle s'arrêta. Jimmy garda son sérieux.

– Vous vous faites payer ? murmura-t-elle.

Il inclina la tête.

– Bien sûr ! Vous, les femmes, vous faites bien payer les hommes... Moi, les femmes aiment baiser avec moi. Je suis resté un an à la Barbade, je gagnais bien ma vie. Toutes les Anglaises viennent se faire sauter par des Noirs... Elles paient. Seulement, il a fallu que je revienne ici, à cause des visas...

Luisa était stupéfaite.

– Ici, vous vous faites payer par toutes les filles...

Jimmy hocha tristement la tête.

– C'est difficile. Celles de l'université n'ont pas d'argent et les hippies non plus...

Luisa s'était remise à marcher.

– Et c'est tout ce que vous faites ?

– Je fais partie d'un Comité de Défense de la Révolution aussi, annonça-t-il avec fierté. Nous devons nous préparer à repousser une attaque de mercenaires payés par l'ex-président Gairy. Il faut être vigilant... C'est pour cela que je suis souvent à l'aéroport. Et puis, j'ai un fusil chez moi et je fais de l'entraînement...

Luisa notait mentalement. Les soupçons de Malko se vérifiaient. Ce gigolo était aussi un peu mouchard. Celui-ci demanda :

– Votre ami ne va rien dire de nous voir arriver ensemble ?

Luisa sauta sur l'occasion.

– Non, si vous lui trouvez une jolie Grenadine... fit-elle avec un rire complice.

Il lui jeta un regard en coin.

– Ah bon. Oh, ce n'est pas difficile, il faut aller au bal du Yacht-Club, le vendredi soir. Ou se promener un peu. Les filles ici, elles aiment bien. Je vais voir si j'ai une copine.

Ils approchaient de l'hôtel. Un peu inquiet quand même, Jimmy demanda :

– Alors, vous me donnez mes vingt dollars ?



Luisa fit irruption dans le bungalow, trempée, les yeux brillants et tendit la main à Malko.

– Vous avez des dollars ? Donnez-m'en vingt...

– Mais pourquoi...

– Je vous expliquerai.

Malko s'exécuta. Elle ressortit pour revenir aussitôt et se laisser tomber sur le lit voisin, prise d'un véritable fou rire.

– Qu'est-il arrivé ? demanda Malko hypocritement. Vous vous êtes fait avoir par les marchands de corail noir...

Luisa éclata de rire.

– Je me suis fait avoir, dit-elle, mais pas de cette façon.

– Ah bon ? fit Malko faussement surpris.

Luisa soupira.

– J'en ai les jambes coupées. Je vais vous raconter.

Il l'écouta, avec des sentiments mitigés. Finalement, elle remarqua :

– Si *vous*, vous aviez rencontré sur la plage une fille splendide avec qui vous ayez fait l'amour comme ça, à l'improviste, vous auriez trouvé cela naturel. Alors, pourquoi pas moi ? En plus, c'était dans le cadre de notre mission...

Il était partagé entre l'agacement et une excitation qu'il n'osait pas s'avouer.

– J'ai faim, dit-il. Nous allons déjeuner. J'ai retrouvé Wendy Howard.

– Je vais prendre une douche.

Il regarda le maillot blanc disparaître. Troublé. Le MI 6 lui avait donné une partenaire vraiment insolite.

Luisa réapparut, les yeux plutôt cernés, mais la bouche refaite, moulée dans son pantalon de Lastex noir. Ils roulèrent vers Lance aux Épines. Malko voulait aller au *Red Crab* mais il prit le mauvais embranchement. Il allait faire un demi-tour quand ils tombèrent sur un hôtel. Le parking était désert.

– Allons voir, proposa Malko.

L'intérieur était superbe : de l'acajou, des faïences de couleurs, une véranda dominant une petite baie et des bungalows en espalier. Mais les ventilateurs ne marchaient pas et seuls deux garçons traînaient dans le hall. Une employée mangeait un bol de soupe dans la salle à manger. Un écriteau indiquait *Secret Harbor Hotel*. Malko demanda

s'ils pouvaient déjeuner. Le garçon semblait surpris. Il s'excusa.

– Nous n'avons que quatre clients, expliqua-t-il. Les touristes ne viennent plus. C'est trop loin.

On leur donna une table avec vue sur la baie. On se serait cru à Acapulco... Les fleurs embaumaient. Ils en étaient au second daiquiri lorsqu'ils entendirent un bruit de pas sur le carrelage. Puis des voix parlant espagnol. Malko se retourna juste à temps pour voir un Noir à la stature colossale s'installer à un des tabourets du bar, encadré de deux acolytes de taille normale. Le barman s'affairait tout à coup.

Malko eut l'impression qu'on lui serrait le coeur dans une pince. D'après la description, l'homme qui lui tournait le dos devait être King-Kong Gimenez, le Cubain qui avait torturé à mort Malcolm Siddeley.

Que faisait-il là, à quelques mètres de Malko ? Luisa, intriguée, ne quittait plus des yeux le dos monstrueux.

Deux autres Noirs rejoignirent les trois premiers et ils se mirent tous à parler espagnol. De la pêche, de la saison des pluies, de la baisse du cours de la noix de muscade. Les voix résonnaient dans le local désert. Ils ne prêtaient aucune attention à Malko et sa compagne. On apporta à ceux-ci un minuscule bout de poisson grillé avec un énorme daiquiri. Il n'y avait rien d'autre... Ils mangèrent en silence, s'attendant à chaque seconde à une catastrophe. L'atmosphère de cet hôtel désert, mais très bien entretenu, était oppressante. Au bout d'un quart d'heure, les cinq hommes se levèrent et quittèrent le bar. Malko était fasciné par l'énorme silhouette de King-Kong. Il y eut un bruit de moteur dans le parking et il se détendit enfin.

– Vous pensez que c'est un hasard ? demanda anxieusement Luisa.

C'était la première fois qu'il la voyait manifester de la peur.

– Je le souhaite, dit Malko, et je le crois. Ils sont trop malins pour se montrer ainsi.

La salade de fruits était plus qu'anémique. Malko évita le café. Dans le hall, un Noir souriant leur demanda s'ils avaient bien déjeuné.

– Très bien, dit Malko. À propos ; qui étaient les gens qui sont venus, ils parlaient espagnol. Des Cubains ?

Le visage du vieux Noir se ferma. Il se rapprocha de Malko et murmura :

– Oui. Ils étaient avec deux membres du Comité de Défense de la Révolution de Lance aux Épines. Ils viennent chaque semaine. Vérifier

si l'hôtel est bien ouvert. Sinon, ils mettent le propriétaire en prison. Pourtant nous n'avons que quatre clients... Ah, c'est bien dommage. Nous avons mis tant d'espoir dans Mr Bishop. Mais il n'est plus le maître...

– Cela ne peut pas changer ?

Le Noir roula des yeux tristes.

– Non, Sir. Il a dit qu'il n'y aurait pas d'élections avant dix ou vingt ans. Que le peuple n'en voulait pas...

Le vieil homme s'éloigna en trotinant. La Moke était brûlante sous le soleil. De nouveau, les chemins poussiéreux défilèrent, de plus en plus accidentés. Aucune bicyclette, peu de piétons et toujours ces maisons abandonnées.

Ils arrivèrent au bord d'une crique déserte, et, jouant leur rôle de touristes, s'arrêtèrent pour se baigner. Aussitôt, des jeunes gens surgirent de nulle part, leur proposant l'éternel corail noir. Sans en avoir l'air, on était surveillé en permanence.

Luisa nageait lentement, presque debout dans l'eau.

– Cela va être difficile, dit-elle. Je voudrais déjà être partie d'ici.

– C'est possible, dit Malko. Faisons semblant d'avoir une dispute publique. Vous reprenez le premier avion et je reste.

Luisa se ferma aussitôt.

– Non, dit-elle d'un ton sec. C'est impossible. D'ailleurs vous avez besoin de moi. Pour les contacts avec nos gens ici.

– Votre intermède avec Jimmy ne vous a pas rassurée ? demanda perfidement Malko, édifié.

Luisa le regarda froidement.

– Ne dites pas de bêtises. Ce n'est pas le premier homme qui me donne du plaisir. Il travaille pour nos adversaires. Vous pouvez être certain qu'il n'hésiterait pas une seconde à m'envoyer en prison...

Malko ne répliqua pas, sachant qu'elle avait raison. Les gosses les regardaient en silence de la plage. Il se décida d'un coup.

– Quand il fera nuit, j'essaierai de contacter Wendy Howard.

– Je viendrai avec vous, annonça Luisa Herrera d'un ton égal.

-
1. Éléments nécessaires à une mission.
 2. À plus tard.
 3. Mini Austin aménagées pour l'été avec une carrosserie sans portières et un toit de toile.

CHAPITRE VI

Les phares de la Mini-Moke éclairèrent une chèvre que Malko évita d'un brusque coup de volant. La route sinueuse menant à Lance aux Epines était totalement déserte. Il était certain que personne ne les avait suivis depuis le *Spice Island*. Une tache de lumière apparut sur la droite. Le restaurant repéré par Malko dans la journée, le *Red Crab*. Seul îlot d'animation, alors que tout était mort dès huit heures du soir.

– Arrêtons-nous là, suggéra Malko.

Le parking du *Red Crab* était plein de voitures. Les tables étaient occupées à l'extérieur et à l'intérieur. Surtout des jeunes, mâles et femelles. Malko entra. Deux barmen noirs s'affairaient derrière un comptoir d'acajou. Cela ressemblait à un pub anglais à la sauce tropicale. Dans le fond, à gauche il y avait même un jeu de fléchettes. Il examina les clients et son regard s'arrêta sur un groupe attablé près du bar. Trois femmes et un garçon. L'une d'elles était la fille au bandeau qu'il avait croisée le matin, Wendy Howard.

Il la détailla. Très blonde, les yeux bleus, les traits fins, une petite poitrine, les jambes nues émergeant d'un short blanc, typiquement anglaise. Elle discutait devant une chope de bière... Malko et Luisa s'installèrent au bar et commandèrent le plat du jour ; poulet au curry. Afin de garder la tête claire, Malko préféra un Perrier au daiquiri. On les servit avec une célérité digne d'éloges. Lorsqu'ils eurent terminé, Wendy Howard discutait toujours avec ses amis.

– Partons, dit Malko à Luisa.

La nuit était délicieusement tiède. Au lieu de repartir vers le *Spice Island*, Malko s'enfonça dans Lance aux Épines. Cinq cents mètres plus loin, il bifurqua brutalement dans un chemin à droite puis éteignit ses phares et attendit. Personne. On ne les avait pas suivis. La maison de Wendy Howard se trouvait à un kilomètre. Ils prirent la colline, passant devant. Tout était noir. Malko continua, redescendant vers Prickly Point. Ses phares éclairèrent un écriteau en face d'une villa : « FOR SALE ». Il pénétra dans la propriété, donna un coup de klaxon, puis attendit. Aucune réaction : il n'y avait pas de domestiques. Il éteignit alors ses phares.

– Attendez-moi ici, dit-il à Luisa. Si quelqu'un vient, vous dites que vous cherchez Mr Robin. Ensuite vous filez m'attendre dans le parking du *Red Crab*.

– Je veux venir avec vous !

– Non, dit Malko.

Il sauta de la Moke et s'éloigna à pied dans l'obscurité, suivant le bas-côté de la route. Quel poison cette Luisa ! Le silence était absolu, à part les bruissements d'insectes et la nuit assez claire pour qu'il puisse se diriger facilement. Un quart d'heure plus tard, il aperçut la masse sombre de la villa de Wendy Howard. Un peu à l'écart se dressait une bâtisse plus petite, certainement le pavillon du personnel. Il s'arrêta, écouta, ne vit rien de suspect et continua, faisant le tour de la villa, puis atteignant la véranda déserte. De nouveau, il écouta attentivement. Ignorant si Wendy Howard vivait seule. Il s'aventura sur la véranda, en fit le tour. Il allait s'y installer pour attendre la jeune Anglaise lorsqu'il aperçut une fenêtre à guillotine légèrement ouverte.

Il parvint à glisser les doigts sous le panneau et à le faire coulisser, découvrant une-pièce plongée dans l'obscurité. Il hésita, ne tenant pas à attendre dehors. Comment Wendy Howard allait-elle réagir en trouvant un inconnu sur sa véranda, en pleine nuit ? Elle risquait de crier, révélant la présence de Malko.

Ce dernier se décida, enjambant la fenêtre et prenant dans sa main droite une mini-bombe à gaz chargée avec du Mace à 4 % capable d'immobiliser un géant en quelques secondes, sans un bruit. Le container était déguisé en laque pour cheveux pour déjouer les inspections-surprises à la douane.

Debout dans la pièce, il écouta. L'intérieur était encore plus silencieux que l'extérieur. Il se détendait déjà lorsqu'il perçut une série de bruits mats et mous venant du fond de la pièce. Il n'eut pas le temps de les identifier.

Il devina plus qu'il ne vit une masse sombre se ruer sur lui, puis il reçut quelque chose de lourd en pleine poitrine, entendit un bref grognement et aussitôt une douleur aiguë au bras gauche lui arracha un cri de douleur. Il eut la sensation d'être pris dans un piège d'acier, se débattit, sentit un souffle chaud. Un chien ! Dressé pour attaquer.

Ils roulèrent ensemble à terre. Malko était paniqué. Si le chien aboyait, il allait alerter tout le voisinage ! La douleur dans son bras lui vidait le cerveau. S'il n'avait pas eu le réflexe de mettre son bras en avant, les crocs du chien se seraient refermés sur sa gorge !

Il fit sauter la goupille de sécurité de la bombe à gaz, l'orienta vers la gueule du chien, retint sa respiration et appuya sur le bouton relâchant le gaz.

Les coups de patte du chien lui meurtrissaient le ventre, ses crocs étaient toujours enfoncés dans son bras gauche... le « pshutt » du gaz couvrit les grognements du fauve. D'abord rien ne se passa. Malko récidiva. Si on le découvrait maintenant, sa mission était fichue et il risquait le même sort que Malcolm Siddeley. Soudain, il lui sembla que la pression des crocs diminuait. Il lâcha la bombe et, saisissant le chien à la gorge, il le tira en arrière. Celui-ci se laissa faire avec un faible grognement. Sa mâchoire claqua dans le vide et tout à coup, il devint tout mou. L'animal tomba sur le sol avec un bruit mat. Malko se releva, le coeur battant la chamade. Son bras l'élançait affreusement, là où les crocs du chien l'avaient happé. Il reprit son souffle. Heureusement, la lutte avait été totalement silencieuse. Il ne restait plus qu'à attendre Wendy Howard.

Peu à peu, il se calma, surveillant l'extérieur, sans rien voir de suspect. Un peu plus tard le pinceau des phares le surprit. Wendy Howard conduisait vite. La voiture stoppa et il y eut des pas sur le gravier. Il ne bougea pas, entendit la porte d'entrée claquer, puis ce fut le silence.

Doucement, il traversa la pièce où il se trouvait. Le hall était plongé dans l'obscurité. La jeune femme avait dû monter se coucher. Il fit un pas en avant. Aussitôt, il y eut un craquement du plancher et le hall fut soudain inondé de lumière. Malko se retourna, vit une main tenant un court pistolet prolongé d'un gros silencieux. La détonation étouffée envoya une décharge d'adrénaline dans ses artères. Le projectile fracassa une glace derrière lui. Instinctivement, il plongea en avant, vers celle qui avait tiré sur lui. D'un revers de son bras blessé, il balaya l'arme au moment où le second coup partait.

Le pistolet tomba à terre avec fracas, Wendy Howard poussa un cri, Malko lui mit aussitôt la main devant la bouche, la tenant contre lui.

– N'ayez pas peur ! fit-il. Je suis un ami de Malcolm !

Elle lutta quelques instants, puis s'immobilisa. Malko relâcha sa prise et recula, l'examinant. Ses yeux bleus étaient encore pleins de terreur ; son bandeau était tombé dans la lutte, libérant un flot de cheveux blonds. Sa bouche tremblait. Elle regarda Malko avec stupéfaction.

– Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ?

– Par une fenêtre du living.

- Où est mon chien ?
- J'ai été obligé de le neutraliser.
- Titus !

Comme une folle, Wendy Howard se rua dans le living et alluma. Malko ramassa prudemment le pistolet avec lequel elle avait failli le tuer et l'y suivit. Il la trouva agenouillée, tenant un énorme berger allemand dans ses bras. La jeune Anglaise leva sur lui des yeux noyés de larmes et de fureur.

– Vous l'avez tué ! C'est grâce à lui que j'ai su qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Il venait toujours à ma rencontre...

– Il n'est pas mort, corrigea Malko. Il m'a attaqué. J'ai dû me défendre avec du gaz paralysant. Il n'est qu'endormi. Si on avait connu ma présence ici, cela aurait pu avoir les plus graves conséquences pour moi comme pour vous.

Wendy Howard approcha son visage de la truffe du chien. Rassurée en sentant son souffle, elle le reposa à terre et se releva, essuyant les larmes de ses yeux. Regardant Malko avec attention et méfiance.

– Que voulez-vous ?

– Je m'appelle Malko Linge. Je viens de la part de ceux pour qui travaillait Malcolm Siddeley. Je pense que le nom de James Harrison doit vous dire quelque chose ? Il n'a, hélas, pas pu vous prévenir de mon arrivée. Cependant je sais que vous avez été d'un grand secours à Malcolm Siddeley...

L'expression de Wendy Howard changea d'un coup. Elle secoua la tête comme si elle n'arrivait pas à croire à la présence de Malko, puis demanda :

– Comment êtes-vous arrivé à Grenade ?

– Comme touriste, sous fausse identité.

– Je n'arrive pas à croire que vous soyez réel ! soupira-t-elle. Je pensais que tout le monde avait oublié Malcolm. Dans ces milieux, on n'est pas sentimental...

Malko s'abstint de lui dire le contraire. Son bras gauche lui faisait de plus en plus mal. Il baissa les yeux et aperçut du sang suintant à travers sa chemise. Wendy le vit en même temps que lui.

– Oh, *my God* ! Vous êtes blessé ?

– Ce sont les crocs de votre Titus, fit-il. Vous avez de quoi faire un pansement ?

– Venez.

Il la suivit. La salle de bains était au premier étage et sentait la lavande. Là, il ôta sa chemise. Juste au-dessus du coude, son avant-bras était tuméfié par les marques rouges des crocs.

Wendy s'affaira dans la pharmacie, sortant de l'alcool, des pansements, du coton. Elle commença à nettoyer la plaie avec douceur.

– Ce n'est pas trop profond, heureusement, dit-elle. Je l'ai dressé à me défendre.

Malko serra les dents sous la brûlure de l'alcool. Wendy acheva son nettoyage et colla une large bande de pansement adhésif sur les marques.

– Maintenant, dit-elle, que venez-vous faire à Grenade ?

Malko posa ses yeux dorés sur la jeune femme avec une expression grave.

– Continuer la mission de Malcolm Siddeley. Je sais que vous étiez au courant.

Wendy Howard prit l'air grave :

– En partie. Quand il a été arrêté, il allait obtenir un document très important de quelqu'un, mais je ne sais pas de qui...

Appuyée à la pharmacie, elle le fixait avec tristesse.

– Savez-vous ce qui lui est arrivé ? Le MI 6 ignore encore beaucoup de choses.

– J'en ai appris plus récemment par quelqu'un qui a été relâché après trois ans de prison, dit la jeune femme. Un simple d'esprit qui servait de domestique aux tontons macoutes de l'ancien régime, Shayne Lockheart. Il a pu parler une fois à Malcolm qui a donné mon nom. Quand il a été libéré, il est tout de suite venu me voir. Mais c'était déjà trop tard : Malcolm était mort sous la torture. Ensuite, ils ont jeté son corps à la mer pour faire croire à une noyade.

– Qui « ils » ?

– La police secrète politique. Moitié Cubains, moitié Grenadins.

– Ils ne vous ont pas inquiétée ?

– Pas directement. Je sais par mes domestiques que des membres des Comités de Défense de la Révolution ont posé des questions mais on ne m'a pas interrogée.

– Pourquoi ne quittez-vous pas Grenade ?

Les yeux bleus de Wendy Howard se teintèrent de tristesse.

– J'aime cette maison, c'est ma vie ici, je ne pourrais plus vivre à Londres. Et puis, j'espérais encore que l'on retrouverait Malcolm vivant... Nous avons une grande différence d'âge, mais il comptait beaucoup pour moi...

De nouveau, ses yeux s'embruèrent...

Malko la détailla. Elle ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans. Les jambes bronzées qui émergeaient du short blanc étaient musclées et fines. À travers le chemisier, on devinait une poitrine qui ne tombait pas, son visage respirait une joie de vivre saine, un équilibre profond. Une femme avec qui on aimerait vivre. Discrètement, elle essuya les larmes qui perlaient à ses yeux et demanda :

– En quoi puis-je vous aider ?

– Je ne sais pas encore, avoua Malko. Je ne veux vous faire courir aucun risque. Il faut que je reprenne contact avec l'informateur de Malcolm. Pour me faire livrer le document promis. Avant, je dois procéder à certaines vérifications. J'ignore encore comment Malcolm Siddeley s'est fait prendre, donc ce que les autres savent.

– Je l'ignore aussi, dit Wendy, il me disait que tout marchait bien. Il est parti au cimetière, puis n'est pas revenu. Rien ne l'avait alerté. Il a peut-être été suivi...

– Ou cela vient du côté de son informateur, suggéra Malko. Vous n'avez pas entendu parler d'une arrestation récente, dans les milieux dirigeants de l'île ?

– Non, dit la jeune Anglaise, mais nous ne savons pas tout. Vous connaissez le nom de celui que Malcolm « traitait » ?

– Oui, dit Malko.

Elle ne le lui demanda pas, le front plissé.

– Quelqu'un pourrait peut-être vous aider, suggéra-t-elle après un petit silence. Un ami de Malcolm avec qui il faisait de la voile, Enzo Pisani. Il habite tout en haut de Old Fort Road, à Saint-George's. C'est chez lui que Malcolm allait dîner lorsqu'il a... disparu. Malcolm avait

choisi une boîte aux lettres morte dans le cimetière parce que c'était sur sa route pour aller voir Enzo. Celui-ci a été très choqué de la mort de son ami. Il sait que c'est un assassinat. Je suis sûre qu'il vous aidera s'il le peut.

– Je ne veux pas le compromettre.

– Oh, il est respecté ici. Ils ont besoin de lui. Il dirige le programme d'aide des Nations Unies à Grenade.

– Il faudrait un petit « montage » pour l'approcher, dit Malko.

Wendy se replongea dans sa réflexion puis son visage s'éclaira.

– J'ai une idée, dit-elle. Allez au Yacht-Club, demandez s'il n'y a pas de voilier à louer. On vous dirigera vers Enzo Pisani. Il s'occupe du voilier d'un de nos amis, le *Thames*, qu'il loue à des touristes. Ensuite, vous lui direz que je vous ai envoyé à lui. Entre-temps je le joindrai.

– Cela me paraît parfait, approuva Malko. Et celui qui a été en prison, le simple d'esprit ?

– Shayne ? Oh, je ne sais pas s'il vous sera bien utile. Il est très gentil, mais... Je l'ai employé une semaine ici, puis il a trouvé une maison où il sert d'homme à tout faire. Bien sûr, il hait le régime actuel, mais il n'est pas très fiable.

– Où puis-je le trouver ?

– Il habite dans une maison blanche en bordure de la route de Gwa Kay, elle a été louée par des filles un peu folles. Elles vont tous les jours à pied faire leur marché au Grand Anse Shopping Center vers midi. L'une traîne toujours avec elle un ridicule petit Yorkshire. Elles font souvent du stop... Parlez de moi à Shayne, il m'adore.

– Merci, dit Malko.

Son bras lui faisait encore mal, mais il ne regrettait pas son équipée. Cependant Luisa devait trépigner d'impatience.

– Comment allons-nous garder le contact ? demanda-t-il.

– Le Grand Anse Shopping Center. J'y vais tous les jours vers six heures du soir. Il y a toujours beaucoup de monde et il est facile de se parler sans attirer l'attention.

Malko la regarda avec admiration.

– Vous êtes une vraie professionnelle...

– Mon père occupait un poste important au MI 5, dit-elle. J'ai été élevée dans cette ambiance. Je crois que je ne vais pas vendre tout de

suite la maison... Pas tant que vous n'aurez pas réussi. Faites très attention. J'ai tiré, tout à l'heure, parce que j'ai cru qu'on venait m'enlever. Vous étiez dans l'ombre, je n'ai pas vu votre visage. Les Cubains font ce qu'ils veulent ici. Vous pouvez disparaître à tout jamais, sans recours. Regardez ce qui est arrivé à Malcolm.

– Ce n'est pas dangereux de garder une arme ici ?

– Si, mais elle est bien cachée. C'est un cadeau de Malcolm. Je ne veux pas tomber vivante entre leurs mains...

De nouveau, les larmes affluaient à ses yeux. Elle se reprit et dit d'une voix plus ferme :

– Il faut que vous réussissiez, je vous aiderai. Que Malcolm ne soit pas mort pour rien. Vous êtes seul à Grenade ?

– Non, dit Malko.

Il lui expliqua succinctement son dispositif et le rôle des Vénézuéliens.

– Je connais un peu Gonzalo Campanero, celui qui joue au tennis, dit-elle. Moi aussi, je joue au *Calabash*. Venez, j'espère que personne ne vous a vu.

Ils redescendirent. Dans la petite entrée, spontanément, Wendy embrassa Malko. Pendant un instant, il eut son corps ferme et tiède contre lui, puis elle se détacha avec un sourire un peu confus.

– *Good luck*.



Luisa Herrera attendait, immobile dans le noir. Elle non plus ne manquait pas de sang-froid. Tandis qu'ils redescendaient vers le *Spice Island*, Malko lui raconta ce qu'il avait appris et elle l'écouta avidement. Ils regagnèrent leur bungalow sans rencontrer personne. Enfin, la climatisation marchait ! Malko, épuisé nerveusement, se coucha et éteignit, réfléchissant. Chaque pas qu'il allait faire pouvait receler un piège mortel. Dès le lendemain, il commencerait à jouer à la roulette russe. Il était sûr que les Cubains l'attendaient. Le tout était de savoir où. Cela allait être délicat de ne pas croiser leur chemin...



La fille perchée sur de hauts talons avançait d'une démarche élastique sur le côté de la route, balançant un sac de plastique contenant un poisson dans la main droite, traînant un minuscule chien de la gauche. Un short ultra-court, à la limite de l'indécence moulait deux fesses rondes, et son T-shirt était de deux tailles trop petit. Entendant le bruit du moteur, elle se retourna et agita la main tenant le sac de plastique. Malko stoppa. Il l'avait observée depuis sa sortie du Shopping Center, cent mètres plus loin.

– Où allez-vous ?

Elle tourna vers lui un visage enfantin et maquillé, avec de longs cils et une bouche rouge.

– Pas très loin, vers le central téléphonique.

– OK. Montez.

D'un mouvement gracieux, elle s'installa à côté de lui et ils repartirent. Dans la petite voiture ses jambes paraissaient encore plus longues... Merveilleusement bronzées. Le chien s'était installé sur le plancher.

– Touriste ? demanda-t-elle.

– Oui, dit Malko. Je suis au *Spice Island*.

– Il n'y a personne, il paraît ?

– Pas grand monde... Et vous, vous êtes en vacances ?

– Non, dit-elle. Chômeuse ! J'étais stewardess sur Lakker Airways. J'ai pris mes indemnités de licenciement et je suis venue les croquer au soleil avec des copines. Une hôtesse de l'air suédoise et une autre anglaise. Ici, on vit pour rien, quand on sait se débrouiller. La « ganja 1 » pousse dans le jardin et c'est plein de beaux mecs à l'université. (Elle rit.) Le pied géant, quoi ! Il faut vraiment ne pas être branchée pour louper ça... Tenez, c'est là, tournez à gauche.

Malko aperçut une grosse villa blanche un peu en hauteur dominant la route. La Moke monta péniblement une petite côte aboutissant à un parking sur l'arrière de la maison.

– Je m'appelle Sharon, dit l'hôtesse. Vous voulez boire un verre ?

– Avec plaisir.

Ils pénétrèrent dans une pièce sombre, aux volets fermés. Une musique reggae sortait d'un haut-parleur suspendu au plafond. Un hamac tendu au milieu de la pièce abritait une masse humaine indistincte. Malko, s'accoutumant à la pénombre, distingua une fille

blonde pratiquement nue emmêlée avec un Noir aux cheveux tressés en baguettes de tambour. En train de se passer religieusement un joint de marijuana.

– C’est Solveig, annonça Sharon, et notre copain Ersto, notre pourvoyeur de ganja...

Les deux sourirent à Malko.

– Un copain, dit Sharon. À propos, votre nom ?

– Mark.

Il la suivit jusqu’à une grande terrasse donnant sur la route. Loin devant, on apercevait les bâtiments de l’université et les bungalows du *Spice Island*.

Une fille entièrement nue, allongée sur le ventre, lisait *Cosmopolitan*. Brune avec de longs cheveux.

– Liz, présenta Sharon.

Liz agita une main négligente sans bouger. Sharon posa son poisson et fit passer son T-shirt par-dessus sa tête, découvrant une poitrine aussi bronzée que le reste de son corps.

– Ici, on est relax, annonça-t-elle.

Ce qui semblait assez évident. Le short suivit le chemin du T-shirt. Sharon était une vraie blonde. Elle se retourna alors vers un renforcement de la terrasse et appela :

– Shayne, tu veux nous faire des daiquiris ?

Malko suivit la direction de son regard et aperçut alors une chose invraisemblable. On aurait dit une grande sauterelle noire d’un mètre de long.

Seulement, c’était un homme !

Un Noir, d’une maigreur ahurissante, vêtu d’un vieux short bleu, était accroupi sur ses talons, tassé sur lui-même, de façon à ce que ses épaules épousent la forme de ses genoux. Il n’avait littéralement que la peau sur les os. Malko se demanda comment il arrivait à se replier ainsi.

Il aurait pu tenir dans un cube de soixante centimètres de côté. La tête penchée, il lisait un bout de papier étalé par terre, couvert de gribouillis confus.

Il se leva. Debout, sa maigreur était encore plus impressionnante. Un squelette.

Lentement, comme s'il n'avait pas entendu ce que demandait Sharon, il s'approcha de Malko avec un sourire lointain et bizarre. Son visage, creusé, évoquait plus une tête de mort qu'un être humain.

– Voulez-vous écouter quelque chose de très important ? demanda-t-il à Malko, comme s'il le connaissait depuis toujours.

– Pourquoi pas ? répondit Malko. De quoi s'agit-il ?

– De la vie, fit le Noir, le regard illuminé. De la mort. Je connais la recette pour refaire le monde. C'est le livre le plus important qui sera jamais publié...

Tous ses os saillaient. On aurait dit un rescapé d'Auschwitz... Sharon poussa un soupir plein d'indulgence.

– Shayne, dit-elle gentiment, va d'abord faire nos daiquiris. Tu nous expliqueras après.

Docilement Shayne disparut vers la cuisine. Sharon eut un clin d'œil pour Malko.

– Shayne est un peu dérangé. Ils l'ont démoli en prison. Mais c'est un brave type.

Malko se remettait du choc. Il venait de faire la connaissance du dernier homme qui ait vu Malcolm Siddeley vivant, à part celui qui l'avait tué.

CHAPITRE VII

La sauterelle humaine réapparut, flottant dans son short, un mystérieux sourire aux lèvres, portant un plateau avec des verres et une carafe de daiquiri. Il le posa et retourna s'accroupir dans son coin, à la façon d'un animal. Malko ne pouvait le quitter du regard, fasciné : ses genoux étaient pointus comme des coudes... Sharon versa le cocktail dans les verres.

– Pourquoi est-il si maigre ? demanda Malko. Il ne mange pas ?

– Il n'y arrive plus, expliqua l'Anglaise. Il paraît qu'à la prison, ils le forçaient à rester des semaines dans cette position, sans presque le nourrir. Son estomac s'est complètement rétréci. Il mange juste des petits bouts de poisson avec de la sauce très forte. Il ne veut pas voir de médecin, il a son sorcier à Woburn, qui lui prépare des remèdes miracles... Ici, il est bien, on lui fiche la paix...

Le daiquiri était fort à assommer un bœuf... Liz trempa les lèvres dans le sien et se replongea dans sa lecture. Pas bavarde. Sharon s'assit dans une position de yoga avec une impudeur totale, et soupira d'aise.

– C'est chouette ici ! Ersto ramène le ganja ; Shayne fait la cuisine et le ménage. Toutes les radios du coin vomissent de la musique super et pour la baise, c'est pas mal non plus... Quand je pense que les gens se font chier en Europe.

– Il n'y a qu'un homme dans votre communauté ?

Sharon lui adressa un sourire ambigu.

– Ersto a de gros besoins quand il ne plane pas. En plus il y a tous les mecs qui traînent sur la plage et les bals le vendredi soir, au Yacht-Club...

Le soleil tapait fort et le daiquiri semblait s'évaporer dans le verre de Malko.

Celui-ci perçut soudain, venant de l'intérieur, des gémissements syncopés significatifs mêlés au reggae. Sharon sourit.

– Tiens, Ersto s'est mis au travail...

Shayne avait levé les yeux de son bout de papier. Il déplaça ses os et glissa le long du mur, s'accroupissant à un endroit d'où il surveillait l'intérieur. Sharon sourit avec indulgence.

– C'est sa télé... Avec la ganja, Ersto peut se retenir un temps fou. Une fois, il nous a sautées toutes les trois et nous n'en sommes pas venues à bout.

Insolite atmosphère. Il sembla à Malko que Sharon le fixait d'une curieuse façon. Liz n'avait pas levé le nez de son magazine, imperturbable. Malko était en train de se demander comment engager la conversation avec Shayne lorsqu'il y eut un craquement, suivi de deux cris et d'un gigantesque éclat de rire. Sharon se précipita à l'intérieur et il la suivit.

Ersto le Rasta et sa partenaire se démenaient dans les plis du hamac, tombé à terre. Sa corde avait rompu sous les secousses de leur copulation...

Sans se troubler, ils émigrèrent sur un lit. Ersto, son érection intacte, se jeta sur Solveig, la pénétrant d'un coup violent, puis se mit à la poignarder lentement et régulièrement. Le corps de la Suédoise était étonnamment blanc. Pour mieux s'offrir, elle se prit les chevilles à deux mains, s'ouvrant comme un compas, la tête renversée en arrière, gémissant de plus en plus fort. Sharon s'ébroua et sortit de la pièce, regagnant la terrasse.

– Cette conne va me donner envie de baiser ! fit-elle. Comme elle ne supporte pas le soleil, elle ne pense qu'à ça...

Les cris et les gémissements continuaient. Malko se sentit troublé à son tour. Sharon s'allongea sur une serviette, offrant son sexe blond au soleil. Il y eut un cri sauvage, puis le silence. Sharon émit un drôle de petit soupir. Shayne s'enfonça dans la pénombre de la pièce et Malko entendit battre la porte menant à la cuisine. Sharon avait fermé les yeux.

– Je vais prendre de l'eau, dit-il.

Il traversa la pièce. Ersto et la Suédoise gisaient enlacés et immobiles comme une statue bicolore.

Shayne n'était pas dans la cuisine, mais dans l'ombre d'une seconde véranda, dans sa position habituelle, devant ses gribouillis de papier. Voyant Malko, il se releva et vint vers lui, avec un sourire timide.

– Vous voulez que je vous parle de mon livre ?

– Bien sûr, approuva Malko. Vous y avez travaillé en prison ?

Les yeux de Shayne s'éclairèrent de bonheur.

– Bien sûr ! Dans ma tête, parce que ces salauds ne m'ont pas laissé de papier... Pendant trois ans, je me suis torché le cul avec des feuilles de bananier. (Il baissa la voix.) Un jour, si Eric Gairy revient, on les tuera tous... Si vous saviez ce qu'ils m'ont fait... Ils ont dit que j'étais fou...

– Pourquoi vous ont-ils relâché ?

– Ils ont eu peur, fit sérieusement le Noir. J'avais appris des choses, je commençais à savoir traverser les murs. J'avais des pouvoirs. Il n'ont pas voulu d'ennuis. Mais ils en auront quand même. Je vais consulter un grand sorcier à Woburn. Il pratique le vaudou. Il va me fabriquer un gri-gri très puissant. Ils vont tous tomber malades et mourir. (Il rit.) Personne ne saura rien. (Il redevint sérieux d'un coup.) Seulement, cela coûte très cher. Il faut que je trouve de l'argent. Vous ne direz ça à personne ? demanda-t-il soudain anxieusement.

– Sûrement pas, dit Malko. Ils ont fait du mal à un de mes amis aussi, un Anglais, Malcolm Siddeley.

– Malcolm !

L'infirmier s'approcha, le visage contre le sien. Ses yeux avaient un regard fou.

– Vous êtes un ami de Malcolm ! Je le connaissais. Une fois, ils l'avaient laissé dans la cour, pendant un transfert. Il m'a dit ce qu'ils lui faisaient, il m'a demandé de prévenir quelqu'un...

– Vous l'avez fait ?

– Oui. *A very beautiful lady*¹. Mais je suis sorti seulement deux mois plus tard... On l'entendait crier. Il était au sous-sol, là où vont seulement les Cubains. Ils l'ont tué. Un garde m'a dit qu'il avait vu King-Kong porter son cadavre.

– Qui est King-Kong ?

– Le chef des Cubains. Il est très fort et très méchant. On m'a dit qu'il avait coupé la tête d'une fille qui ne voulait pas aller avec lui... Il est très puissant. Ici, tout le monde a peur des Cubains. Si on n'est pas d'accord avec la Révolution, ils vous arrêtent...

– Vous n'êtes pas d'accord, Shayne ? demanda Malko avec douceur.

L'infirmier fit un bond en arrière, presque comique.

– Moi ! Je veux tous les tuer. Je les tuerai.

Il commençait à crier. Malko toucha doucement son bras et eut l'impression déplaisante d'un contact avec un cadavre.

– Calmez-vous Shayne. Je veux vous aider pour votre philtre vaudou. Tenez.

Il tira de sa poche un billet de vingt dollars *Eastern Caribbean*. L'infirmier le prit, tremblant de joie. Malko descendit le perron, reprit le volant de la Moke. Il avait encore beaucoup de choses à faire. Dans le rétroviseur, il vit Shayne lui adresser de grands signes d'amitié.

Quand on grattait un peu, l'image idyllique de Grenade en prenait un coup. Il souhaita qu'Enzo Pisani, l'ami de Malcolm Siddeley, soit moins pittoresque, mais plus efficace que Shayne Lockheart.



Les traits aigus de Luisa Herrera semblaient encore affinés par le bronzage. Les longues jambes brunes émergeaient du maillot blanc avec une grâce sensuelle. Le parasol couvrait le haut de son corps.

– Alors ?

– Pas grand-chose, dit Malko. Je vais tenter d'approcher ce Pisani. Comme Wendy Howard l'a conseillé.

Luisa se leva d'un geste gracieux.

– Je viens avec vous, annonça-t-elle d'un ton sans réplique. À propos, notre ami Jimmy est revenu.

– C'est plutôt votre ami...

Luisa ne releva pas. Elle tourna la tête vers le bout de la plage.

– Regardez, il est là-bas...

Jimmy se pavanait sur la plage, au milieu d'un groupe de touristes rubiconds. Malko le regarda longuement. Était-il plus mouchard que gigolo ? Son insistance auprès de Luisa devenait suspecte. À moins qu'il n'aime joindre l'utile à l'agréable.



Un autobus rouge sang et vert citron, avec des bancs de bois où s'entassaient d'énormes matrones, les croisa dans un nuage de gas-oil et faillit leur faire manquer l'embranchement descendant vers la

Marina de Saint-George's juste en face de l'entrée des bureaux du Premier ministre. Ce chemin-là battait tous les records pour les nids-de-poule. Plutôt des nids d'éléphants. Ils arrivèrent en bas, les reins brisés...

Le Yacht-Club était assez minable, avec un vieux bateau pourrissant, l'*Aurora*, un autre aux trois quarts brûlé et quelques voiliers sans grâce. Malko monta au premier étage de la capitainerie et fit ce que lui avait conseillé Wendy Howard. Il y avait un Blanc, assisté de deux secrétaires noires. L'homme n'hésita pas quand Malko expliqua son désir de louer un voilier.

– Il faut vous adresser à Enzo Pisani, dit-il. Il en loue un, le *Thames*, le ketch d'un de ses amis. Allez le voir chez lui. La maison la plus haute de Old Fort Road. Demandez, tout le monde la connaît.

Malko et Luisa repartirent, le « montage » assuré. Si les secrétaires étaient des mouchardes aux ordres des Comités de Défense de la Révolution, sa démarche n'aurait rien de suspect...

La route contournant la lagune n'était plus qu'un trou...

Ils retrouvèrent avec soulagement Tanteen Road. À l'entrée de Saint-George's des écoliers défilaient en chantant. Malko attrapa les paroles au passage : *When the yankee soldiers come, I want to be on the front line...* 2

Encourageant.

Le « Carénage » somnolait, une rangée de bateaux de pêche bien alignés le long du quai. On aurait dit un décor de dessin animé, avec toutes les maisons étagées dans les collines verdoyantes cernant le petit port. Seul, le long toit vert de la prison, beaucoup plus haut, jetait une note sinistre. La capitale étagait ses huit mille habitants dans un enchevêtrement de rues en pente raide. Malko, de l'autre côté du Carénage, grimpa Scott Street, une voie étroite et animée, serpentant à flanc de colline. Il s'égara, dut faire demi-tour, pour aboutir dans Church Street, un vrai funiculaire d'asphalte !

La pente faisait plus de trente degrés ! Il crut que la Mini Moke ne grimperait jamais. En première, les roues patinaient dans des trous énormes. Deux piliers carrés indiquaient l'entrée du cimetière, au sommet de la colline. La route le traversait en zig zag, montant de plus en plus haut. Malko ralentit à un ultime virage en épingle à cheveux, aperçut sur sa gauche un monument funéraire avec de grandes colonnes.

– C'est la boîte aux lettres morte, dit Luisa.

– Sûrement.

Ils passèrent devant avec une drôle d'impression, puis les colonnes furent avalées par le virage.

La vue était fabuleuse : la ville, le port et la côte jusqu'à l'extrême sud, là où les Cubains construisaient l'aéroport.

Encore cinquante mètres. La maison était bâtie sur l'emplacement d'un vieux fort français. Jadis, Grenade avait appartenu à la France, d'où les noms à consonance française, des baies et des collines... Malko stoppa enfin sur une petite esplanade de ciment au-dessus de laquelle se dressait la maison. Un chien apparut, fonça sur Malko et lui donna un grand coup de langue sur le mollet avant d'aller se recoucher, Malko et Luisa avancèrent, guidés par le bruit d'une machine à écrire.

Une secrétaire tapait derrière son bureau. Elle se leva. Une splendide Noire avec une jupe ajustée, boutonnée sur le côté, soulignant une croupe de rêve. La poitrine en poire allait avec le visage coquin et sensuel.

– Nous voudrions voir Enzo Pisani, demanda Malko. Je viens de la part du Yacht-Club.

La secrétaire abandonna sa machine, ondulant devant Malko.

– Il est en haut. Venez.

Malko la suivit dans un escalier extérieur. Un homme aux cheveux blancs lisait, allongé dans un hamac accroché à une galerie faisant le tour de la maison. Enzo Pizani s'arracha de sa lecture et se leva. Malgré son âge il avait un corps superbement musclé et une poignée de main d'acier. Il s'inclina galamment sur la main de Luisa. Ses yeux étaient bleus, pleins de sagesse. La secrétaire lui jeta un coup d'œil attendri.

– C'est pour louer le *Thames*, annonça-t-elle.

– Bien allez finir de taper le rapport, fit-il. Le ministre du Plan l'attend.

La secrétaire pouffa de rire.

– Vous savez bien que le ministère du Plan est dirigé par un Cubain, il va mettre votre rapport à la poubelle...

– On dit « corbeille », pas « poubelle », corrigea Pisani. Allez-y, Ruth.

Ruth s'éloigna en balançant sa croupe rebondie d'une façon

provocante. L'Italien ne put s'empêcher de remarquer :

– Ruth est très gentille mais elle a peur d'abîmer ses ongles sur son IBM. Donc, vous cherchez un bateau à louer ?

Malko le regarda droit dans les yeux.

– Pas exactement, avoua-t-il. Je viens de la part de Wendy Howard. Je suis à Grenade pour enquêter sur la mort de Malcolm Siddeley. Sur l'ordre du Foreign Office, à titre officieux. Étant donné les circonstances, je suis obligé d'observer certaines précautions.

Les yeux bleus d'Enzo Pisani s'assombrirent sensiblement et il contempla Malko et Luisa d'un regard perplexe et curieux.

– Ah ! je vois. Vous pouviez parler devant Ruth. Elle a un cousin en prison, parce qu'il appartenait au Parti National grenadin. Elle déteste le nouveau régime. Que voulez-vous savoir au juste, Monsieur... ?

– Lorimar. Mark Lorimar. Voici Luisa Herrera.

Le coup d'œil qui enveloppa Luisa révéla à Malko que l'Italien n'aimait pas que les Noires. Il s'installa à côté d'eux sur un banc courant le long de la véranda. La vue coupait le souffle.

– D'abord, je voudrais savoir ce qui est arrivé, dit Malko.

Enzo Pisani passa la main dans ses cheveux blancs.

– Malcolm a été arrêté par la police secrète du régime, dirigée par des Cubains. Regardez, on aperçoit d'ici leur quartier général. Vous voyez la colline, avec les mâts et le grand bâtiment à toit vert ?

Malko tourna la tête, distinguant très bien ce que l'Italien lui montrait. Ce dernier pointa le doigt un peu plus bas.

– À droite, il y a une construction plus petite à toit vert aussi, sur pilotis, avec un garage en dessous. Je les observe quelquefois à la jumelle... Ils y mènent les suspects pour les interroger avant de les incarcérer. Cependant, ils n'ont pas d'existence légale. Impossible de savoir ce que deviennent ceux qu'ils arrêtent. Pour Malcolm, j'ai su grâce à mes relations personnelles. On l'accusait d'espionnage.

– Sur quoi se basaient-ils ?

– Une dénonciation de l'extérieur. Les Soviétiques ou les Cubains leur ont signalé que Malcolm Siddeley avait travaillé jadis pour les Services spéciaux britanniques. Ils l'ont mis sous surveillance et je sais qu'ils l'ont surpris en train de prendre un contact... Je m'attendais à ce qu'il soit simplement expulsé... Je me demande s'il n'y a pas eu une bavure. Les Cubains sont très brutaux.

– C’est possible, dit Malko, sans se compromettre. Mais comment avez-vous eu toutes ces informations ?

– Je vis ici depuis quatre ans, dit Pisani. On sait que je ne fais pas de politique. Maurice Bishop, le Premier ministre, entretient de bons rapports avec moi. Bien qu’il ne sorte plus beaucoup.

– Pourquoi ?

Enzo Pisani eut un sourire en coin.

– Il a été plaqué par sa femme, une superbe métisse, et depuis, il n’a plus beaucoup de vie sociale. En plus, elle est partie aux États-Unis. Elle était ministre du Tourisme. Cela a fait mauvais effet...

– Je vois, dit Malko.

Il devinait la question qu’Enzo Pisani avait au bout de la langue : quel était le *vrai* motif de leur visite. Luisa, les jambes croisées très haut, découvertes jusqu’à mi-cuisses par la robe dont les trois derniers boutons étaient défaits, fixait l’Italien comme si elle avait voulu l’hypnotiser. Il ignorait encore lui-même à quoi Pisani pouvait lui être utile. Le premier point était de créer un contact, une sympathie. Luisa décroisa les jambes et le regard de l’Italien dérapa sur les cuisses bronzées. Malko en profita.

– Je cherche à établir les circonstances exactes de la mort de Malcolm Siddeley, dit-il. Peut-être pourriez-vous...

– Je n’ai jamais voulu me mêler de politique, dit gravement Pisani. Cependant Malcolm était mon ami et la façon dont il est mort m’a profondément choqué. Aussi, si je peux vous aider, sans rien faire d’illégal, je le ferai.

– Les Cubains sont vraiment partout ? demanda Malko, changeant de conversation.

– Ils sont partout, mais on ne les voit nulle part, dit Pisani. On a caserné les militaires dans des baraquements, perdus dans la forêt. Il y a des « conseillers » à la tête de chaque ministère. Plus ceux qui dirigent la nouvelle police secrète. La population ne les aime pas, parce qu’à cause d’eux les touristes américains ne viennent plus. Et ce n’est pas eux qui vont les remplacer : ils n’ont pas un sou. Le mois dernier, un groupe est venu au *Calabash* : ils ont pris une chambre à neuf. Les gens ne sont pas contents... Les cours du cacao baissent, ceux de la noix muscade aussi, les bananes se vendent 17 cents le kilo et les cacaoyers sont malades. Les Cubains ont donné des armes, du matériel agricole et du ciment, mais ils n’ont pas d’argent... S’il n’y avait pas les bateaux de croisière qui s’arrêtent à Saint-George’s et les Grenadins

qui travaillent à l'étranger, cela irait encore plus mal. L'opposition est en prison, les journaux sont interdits, sauf l'hebdomadaire gouvernemental, le *Free West Indies* et les prochaines élections fixées à l'an 2000.

Encourageant.

– On dit que les Cubains veulent construire une base pour sous-marins, avançait-il.

Pisani secoua la tête.

– Je ne pense pas, mais ils établissent une base à la pointe sud de l'île, à Point Salines. Avec le fameux aéroport. Une piste de 3 300 mètres dont une partie prise sur la mer. Le problème c'est qu'ils n'ont pas fait d'études suffisantes. La piste s'enfonce déjà dans la boue, l'asphalte importée de Trinidad est de mauvaise qualité. Ils ont pris déjà deux ans de retard et ce n'est pas fini. En plus, ils n'ont pas d'argent pour payer l'équipement électronique... Bref, ce n'est pas encore là que les avions cubains vont faire escale avec leurs soldats, aussi je pense qu'il doit y avoir une autre raison au « flirt » Cuba-Grenade.

Malko se demanda soudain ce que l'Italien savait vraiment. Il lui tendait une perche. Malko ne la prit pas.

L'Italien lui jeta un regard aigu.

– Je suis un peu pressé. Voulez-vous venir dîner ce soir ? Ruth nous fera des crabes farcis, et moi des spaghetti. Ensuite nous pourrions regarder un film sur mon Akai. Sans magnétoscope ici, on deviendrait fou. On m'envoie les cassettes vidéo toutes les semaines de La Barbade.

– Avec plaisir, dit Malko.

– Parfait, je dois descendre en ville, maintenant. Au ministère du Plan. Si vous souhaitez m'accompagner... Prendre un peu l'ambiance.

– Pourquoi pas ? dit Malko.

Ruth revint pour dire au revoir, plus ondulante que jamais, lui jetant des œillades assassines. Sans se préoccuper de Luisa. Apparemment, elle avait envie de changer d'herbage... Malko démarra derrière l'Italien, qui roulait très lentement. De nouveau, ils traversèrent le cimetière. Dans leur ardeur révolutionnaire, les Grenadins avaient même badigeonné des ronds de peinture rouge sur toutes les sépultures... Le mausolée qui servait de boîte aux lettres

morte à Malcolm Siddeley approchait. Quelques gamins se chauffaient au soleil, étendus sur le granit des tombes.

Malko, au passage, regarda attentivement le mausolée, en particulier la colonne de gauche. Il eut un coup au cœur. À son pied, juste avant le socle carré, il lui sembla apercevoir quelque chose de blanc, dépassant à peine d'une fissure dans la pierre. Peut-être un papier enfoncé, comme un coin dans la colonne ou un reflet de soleil ? Impossible de vérifier, ils étaient déjà passés.

Si la boîte aux lettres morte avait ressuscité, le problème était de savoir qui y avait déposé le message. Le « contact » de Malcolm Siddeley qui appelait au secours, ou ceux qui avaient arrêté le Britannique ?

La seule façon de répondre à cette question était de prendre le risque de « relever » le courrier. Un risque qui pourrait se révéler mortel.

-
1. Une très belle dame.
 2. Quand viendront les soldats yankee, nous serons là pour les accueillir...

CHAPITRE VIII

Tout le ministère du Plan tenait dans trois pièces, au second étage d'un bâtiment derrière la *General Post Office*. Les bureaux étaient découpés grâce à des cloisons de bois, en quatre minuscules alvéoles où s'activaient mollement quelques esclaves de la planche à dessin... chaque mini-bureau ayant la surface d'une moitié de cellule normale de prison... Enzo Pisani redescendit après avoir déposé le rapport tapé par Ruth, Malko sur ses talons.

Le port de Saint-George's grouillait d'animation. Malko demanda soudain :

– Malcolm Siddeley venait-il souvent vous voir ?

– Oh oui, dit l'Italien. Nous dînions tous les lundis chez moi. Je faisais des spaghetti et il apportait le vin. Pourquoi ?

– Simple curiosité, dit Malko.

Malcolm Siddeley était bien organisé. Il avait choisi une boîte aux lettres morte où il pouvait avoir accès sans éveiller l'attention. Pas question de révéler ce détail à l'Italien.

– Alors, à ce soir, dit Pisani.

Malko rejoignit Luisa qui attendait dans la Moke. En deux jours, il avait avancé à pas de géant et trouvé des alliés potentiels, même si ce n'étaient pas des professionnels. À Grenade, il travaillait sans filet dans un environnement hostile, sans « stringers¹ », sans aide, à part les Vénézuéliens. Il se dit que le fait de posséder une arme ne serait pas inutile. Même si elle ne devait pas servir. Le seul endroit où en trouver était l'ambassade du Venezuela. Sur la route de Grand Anse, il essaya de voir si on le suivait, sans pouvoir se faire une opinion, la circulation étant trop dense. Il ne pouvait pas aller à l'ambassade vénézuélienne située dans une villa de Lance aux Épines, en pleine campagne : elle était sûrement surveillée. Il restait le contact prévu avec les Vénézuéliens. Il se tourna vers Luisa :

– Je vais avoir recours à vos services. Qu'avez-vous prévu pour contacter votre antenne ?

Le visage aigu se ferma d'abord, et il crut qu'elle n'allait pas lui répondre ! Puis de mauvaise grâce, elle expliqua :

– La femme de notre chef de station joue au tennis tous les jours en fin d'après-midi. Je la connais. J'ai apporté ma raquette, je jouerai avec elle. De quoi avez-vous besoin ?

– D'une arme, dit Malko, et de vérifier que les communications fonctionnent. J'espère que vos gens sont sérieux...

– Vous en doutez ?

– À voir la conscience professionnelle avec laquelle vous avez neutralisé notre mouchard Jimmy, dit-il avec perfidie, non !

Elle ne répondit pas, le regard impénétrable derrière ses lunettes noires.

La plage devant le *Spice Island* grouillait de touristes débarqués d'un paquebot de croisière, affublés de chapeaux de feuilles de bananier, assaillis par la meute de marchands habituels. Jimmy n'était pas en vue. Ils repartirent avec la raquette de Luisa et sa tenue de tennis.



Malko suivait d'un œil furieux les échanges de balles de Luisa Herrera et d'une Anglaise rondelette, dont le short semblait prêt à éclater à chaque mouvement brusque. Grâce à la brise marine, il faisait délicieusement frais sur les courts de tennis du *Calabash*. Seulement, il y avait un hic : la señora Campanero, le « contact » de Luisa, avait la dysenterie et se trouvait au fond de son lit. Luisa venait de l'apprendre en bavardant avec l'Anglaise avec qui elle jouait. Par contre, son mari – le chef de l'antenne vénézuélienne – jouait sur le court voisin. Malko n'avait eu aucun mal à le reconnaître d'après la photo contenue dans son « dossier d'objectif ». Les grosses lunettes d'écaille, la silhouette mince et musclée, le menton en galoche et les cheveux longs. Il faisait plutôt hippie que diplomate-barbouze...

Luisa Herrera revint enfin vers lui. Juste au moment où Gonzalo Campanero finissait son set. Il serra la main de son partenaire et s'éloigna vers les vestiaires. Luisa tendit sa raquette à Malko :

– J'y vais !

– Vous êtes folle ! dit Malko. Il va dans les vestiaires d'*hommes* ! Vous voulez à tout prix vous faire remarquer ? J'y vais.

– Il ne vous parlera pas, vous n'utilisez pas le signe de

reconnaissance.

– Dites-le-moi.

Silence buté. Malko sentit la rage bouillonner en lui. Il se retenait pour ne pas lui administrer une fessée séante tenante.

– Dépêchez-vous ! insista-t-il. Je vous rappelle que nous sommes alliés...

– *Simon*, lâcha à regret Luisa. Il doit vous répondre *Bolivar*...

Malko s'éloignait déjà à grands pas vers les vestiaires. Le Vénézuélien venait d'y disparaître. Malko le rejoignit au moment où il commençait à se déshabiller. Sentant une présence derrière lui, Gonzalo Campanero se retourna vivement. Malko lui sourit :

– Simon ?

Une fraction de seconde, le temps de le balayer d'un regard aigu, puis l'autre dit à voix basse :

– Bolivar.

Ouvrant la porte d'une cabine de déshabillage, il y poussa Malko et y entra à son tour après avoir ouvert la douche voisine afin de couvrir le bruit de leur conversation.

Serrés l'un contre l'autre dans le local exigü, les deux hommes se fixèrent. Le Vénézuélien étreignit Malko à la latine avec un sourire radieux.

– Bravo ! Tout se passe bien ? Je n'avais aucune nouvelle de vous. Nous avons peur que vous ayez été intercepté... J'ai aperçu Luisa sur le court. Je suis venu, parce que ma femme est malade. Que puis-je pour vous ?

– J'ai besoin d'une arme, dit Malko, et plus tard d'un moyen de communication.

Les deux hommes chuchotaient dans l'humidité fade de la cabine.

– Pour l'arme, pas de problème, dit le Vénézuélien, vous l'aurez ce soir au demain. Pour les communications, non plus. J'ai reçu l'ordre de Caracas de vous aider au maximum, même en risquant l'expulsion.

– Merci, dit Malko, j'espère que nous n'en arriverons pas là.

– Nous envoyons des émissions codées à Caracas tous les jours, continua Gonzalo Campanero. Souvent pour ne rien dire, mais nous

voulons les habituer. Caracas va savoir dans deux heures que tout se passe bien.

Pour l'arme, dit le jeune homme, vous avez une voiture ?

– Oui, dit Malko, une Mini-Moke blanche immatriculée 6297.

– Très bien. Ce soir, parquez-la dans le chemin d'accès du *Spice Island Inn*. Je collerai une arme dessous. Pour le reste, je continuerai tous les jours à jouer au tennis ici. Nous nous retrouverons comme maintenant dans les vestiaires.

Malko commençait à mourir de chaleur. Il s'apprêtait à sortir quand le Vénézuélien lui dit à voix basse :

– J'ai une nouvelle importante à vous communiquer. Nos adversaires, ici, sont une annexe du G 2 cubain. La Havane leur expédie un officier du KGB pour les aider !

Malko sentit une coulée glaciale le long de sa colonne vertébrale.

– Comment savez-vous cela ?

– Les écoutes radio... Plus des recoupements.

– Comment arrive cet officier soviétique ?

– Nous ne savons pas encore. Si j'ai quelque chose d'urgent à une heure près, vous trouverez le pneu arrière droit de votre voiture dégonflé. Cela signifiera que je vous attends ici.

– Parfait, dit Malko. J'attends de vos nouvelles.

– Entendu.

Il entrouvrit la porte ; le vestiaire était vide. Malko émergea du local ébloui par la violente réverbération, retraversa entre les courts. Luisa avait fini de jouer et attendait, sagement assise sur les gradins.

– Ça y est ?

– Parfait, dit Malko.

Cinq minutes plus tard, ils roulaient doucement vers le *Spice Island*. Malko n'avait pas parlé du renfort soviétique à Luisa. À quoi bon l'affoler ?

La plage était déserte, même pas de Jimmy... Cette fois, Malko se jeta sous la douche le premier. Tranquillement, Luisa l'y rejoignit et commença à se savonner, le frôlant sans cesse. Il n'y tint plus, la plaqua contre lui, cueillant ses seins dans ses paumes. La jeune femme se retourna avec un regard surpris.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– *Scheisse!* explosa Malko, rien, sinon que vous êtes une femme ravissante et que je suis un homme.

Luisa eut un sourire désarmant.

– Nous nous connaissons trop, il ne peut plus y avoir d'érotisme entre nous. Je suis sûre que si vous demandez gentiment à la secrétaire de Pisani, elle ne vous repoussera pas.

Elle se remit à se savonner. Paisible.



L'estomac serré, Luisa assise toute droite à côté de lui, Malko engagea la Mini-Moke dans la pente raide de Church Street, menant à Old Fort Road. Décidé à vérifier si la boîte aux lettres avait été réanimée.

De nuit, Saint-George's ressemblait à une ville morte. Encore quelques cahots et les deux piliers blancs marquant l'entrée du cimetière apparurent dans la lueur des phares. Il ralentit, regardant autour de lui. Au virage suivant, le mausolée fut visible. Malko bifurqua sur un terre-plein d'où on pouvait admirer la vue sur Saint-George's, éteignit ses phares, se gara face à la mer, et sortit alors de la voiture, tenant Luisa par la main. Face à la mer, il l'enlaça et posa ses lèvres sur les siennes. Il la sentait raide et tendue. Ces précautions ne tromperaient pas des professionnels, mais s'adressaient à d'éventuels curieux tapis dans l'ombre. Continuant son jeu, Malko entraîna Luisa à travers les allées du cimetière, s'arrêtant pour l'embrasser, flirtant en riant, regardant les tombes au passage. Ils effectuèrent ainsi un petit périple qui les ramena devant le mausolée. Pour la énième fois, Malko prit Luisa dans ses bras, l'appuyant au pilier dont la base recelait la boîte aux lettres morte.

Elle avait un paquet de cigarettes à la main. Elle en prit une et Malko sortit son briquet pour l'allumer. La brève lueur lui permit de vérifier, en baissant les yeux, qu'il y avait bien un morceau de papier enfoncé à la base de la colonne.

Il demeura immobile, le cœur battant, réprimant une envie terrible de se baisser et de le prendre. C'eût été comme dégoupiller une grenade. Il avait réfléchi, depuis l'après-midi. Même, si par un hasard incroyable, Ronald Bedford, l'informateur de Malcolm Siddeley, avait

choisi justement cette semaine-là pour tenter de reprendre un contact, après deux mois de silence, la boîte aux lettres était totalement grillée. Sous surveillance. Donc, si c'était un vrai message, il avait été lu et remis en place. Sinon, c'était un piège. Le G 2 grenadin espérant qu'on enverrait quelqu'un pour remplacer Malcolm Siddeley.

Luisa tira encore quelques bouffées de sa cigarette, puis ils regagnèrent la Mini-Moke.

Enzo Pisani buvait un J & B, en compagnie de sa secrétaire, moulée dans une longue robe d'hôtesse qui rendait ses formes encore plus provocantes.

– Les crabes sont prêts et je vous attendais pour mettre les spaghetti dans l'eau, annonça-t-il.

Une brise légère balayait la terrasse et la température était délicieuse. La conversation roula sur des sujets variés, mais Malko avait la tête ailleurs. Comment trouver un moyen sûr de contacter Ronald Bedford ? Juste le signalement donné par Malcolm Siddeley à ses supérieurs. Un grand Noir d'une trentaine d'années, mince, avec un bouc, des cheveux frisés courts.

Le dîner avait passé sans que Malko s'en rende compte. Il se retrouva un verre de cognac Gaston de Lagrange à la main. Enzo Pisani vint s'asseoir à côté de lui.

– Vous vous êtes arrêtés dans le cimetière tout à l'heure ? dit-il. J'ai cru que vous aviez une panne...

Malko réussit à dissimuler sa surprise.

– Comment le savez-vous ?

L'Italien sourit.

– J'aime beaucoup observer la vue d'ici. La villa est un merveilleux observatoire... Vos phares se sont éteints.

Ruth s'était approchée d'eux et regardait Malko avec un air bizarre. Celui-ci comprit tout à coup... Enzo Pisani était persuadé qu'il avait sauté Luisa dans le cimetière. Autant le lui laisser croire...

– J'aime bien les ambiances un peu insolites, avoua-t-il. Nous nous étions arrêtés pour admirer la vue, puis le cimetière nous a tentés.

– Il est amusant et pas triste du tout, fit Pisani. À votre séjour à Grenade !

Il leva son verre de Gaston de Lagrange. Malko et Luisa l'imitèrent.

– Voulez-vous venir dîner demain au *Calabash* ? demanda Malko. Il paraît que c'est le meilleur restaurant de l'île.

– Le moins mauvais, corrigea en souriant l'Italien. Avec plaisir et avec Ruth, si vous le voulez bien...

Le regard de la Noire posé sur Malko donnait une résonance ambiguë à ses paroles.

Quant à Enzo Pisani, le Lastex moulant les formes de Luisa Herrera l'attirait au moins autant que la vue merveilleuse de Saint-George's by night.



King-Kong Gimenez se pencha en avant, passionné par ce que lui apprenait son informateur. Ce dernier récitait sa leçon, les yeux fixés sur le grand poster collé au mur au-dessus du fauteuil d'osier du Cubain. Fidel Castro étreignant Maurice Bishop, le Premier ministre grenadin avec une inscription proclamant : « *Long life to the Cuba-Grenada Friendship* ».

Enfin une lueur d'espoir dans son enquête au point mort sur « l'épine ». Depuis l'arrestation de Malcolm Siddeley, il avait fait mettre la boîte aux lettres morte sous surveillance et y avait glissé un message donnant rendez-vous au *Turtle Back*, petit restaurant sur le port. Le morceau de papier était changé tous les jours, afin qu'il paraisse avoir été mis récemment. Personne n'était venu déposer de message, ce qui signifiait que « l'épine » était au courant de l'arrestation du Britannique. King-Kong Gimenez n'espérait pas trop qu'on prenne son message, mais il avait toujours pensé qu'Enzo Pisani jouait un rôle conscient ou inconscient dans l'affaire. Il avait demandé qu'on le surveille discrètement. Or, voilà qu'on lui rapportait deux faits nouveaux.

D'une part, un couple de touristes étrangers avait rendu visite à l'Italien, puis dîné avec lui. Ensuite, ces mêmes touristes semblaient s'être intéressés au monument funéraire abritant la boîte aux lettres morte. Cela pouvait être une coïncidence, mais il fallait creuser un peu. De plus, par ses informateurs au *Spice Island*, le Cubain savait que les touristes avaient retenu une table pour quatre au *Calabash*.

Probablement pour dîner avec l'Italien et sa compagne.

Enfin quelque chose à transmettre au colonel Chamaco. La Havane le harcelait tous les jours. Il le serait tant que « l'épine » n'aurait pas été découverte.

– C'est bien, dit le Cubain à son informateur.

Celui-ci se retira dans la pièce voisine où des gardes jouaient aux dominos. Toutes les dix secondes l'un d'eux abattait son domino avec un hurlement de joie, le faisant claquer comme une détonation. King-Kong avait horreur de ça, mais il fallait les supporter : les Grenadins étaient très susceptibles.

Il ouvrit une boîte de bière, pensif. Le mieux était de rendre compte au colonel Chamaco. Afin de se faire couvrir sur la conduite à suivre. Si les deux touristes étaient les remplaçants de Siddeley, il ne fallait pas les effaroucher, qu'ils puissent le conduire à « l'épine ». Puis frapper à coup sûr, pour les prendre tous ensemble.

Il avait déjà un dossier sur Pisani et sur Ruth, sa secrétaire, qui avait été l'éphémère maîtresse du Premier ministre Bishop, ce qui ne voulait rien dire, d'ailleurs. Depuis son divorce, il avait la muqueuse éclectique. Il sonna et un planton accourut.

– Trouve-moi les fiches des deux touristes qui ont loué la Moke 6297. Dépêche-toi. Je vais en haut.

« En haut », c'était l'ambassade cubaine du Morne Jaloux. Là d'où partaient les messages codés à destination de La Havane, sur un circuit protégé auquel les Grenadins n'avaient pas accès.



Des milliers d'insectes tropicaux vrombissaient dans les buissons cernant la pelouse du *Calabash*, se terminant sur la mer. Un calme absolu régnait à part le grondement doux du ressac sur la plage. Malko examina les tables du restaurant. À part la leur, il y en avait exactement trois d'occupées. Des étrangers, suisses et canadiens. Le maître d'hôtel, ridé comme une vieille pomme, semblant sortir de la *Case de l'Oncle Tom*, servait avec componction un vin qui aurait fait honte à la plus novice des piquettes...

Comme tous les autres hôtels de l'île, le *Calabash* était vide. Une minuscule grenouille verte sauta sur la table et, de là, directement dans le verre de Pisani ! Tout le monde éclata de rire, tandis que l'Italien sauvait le batracien d'une cuite certaine en le retirant avec

deux doigts.

Malko suivit distraitement l'incident. Depuis la veille, une pensée unique l'obsédait : comment entrer en contact avec Ronald Bedford ? Ils étaient aussi séparés que s'ils s'étaient trouvés sur deux planètes différentes. Jouant les touristes sur la plage du *Spice Island* toute la journée, il avait ruminé le problème sans trouver de solution. Luisa n'avait non plus été d'aucun secours.

Il regarda l'Italien qui faisait la cour à Luisa. Il n'osait pas s'ouvrir de son problème à Enzo Pisani. C'était prématuré, imprudent et rien ne disait que l'Italien accepterait de l'aider : il s'agissait d'espionnage, purement et simplement... Pour se laver le cerveau, Malko tenta de fixer son attention sur Ruth, sanglée dans une mini jupe en jean moulante comme un gant avec un T-shirt qui paraissait peint directement sur ses seins en obus. Sous la table, leurs pieds se rencontraient avec une fréquence suspecte.

– On va boire un verre au *Red Crab* ? proposa Enzo Pisani.

– Pourquoi pas ? accepta Malko en allant payer.

La seule détente du *Calabash* était un magnétoscope Akai, installé dans un coin du bar, où on passait des vieux films américains.

Dans la Moke, Ruth monta à côté de Malko, la mini-jupe relevée jusqu'au ventre. Le *Red Crab* était à trois minutes, oasis de vie dans l'immensité noire et silencieuse de Lance aux Épines. Toutes les tables à l'extérieur étaient occupées. Ils trouvèrent une place à l'intérieur, au milieu des étudiants discutant bruyamment. C'était plein de gaieté. Un groupe avait démonté le vieux piano ; essayant de le réparer. Malko aperçut Sharon au milieu de plusieurs Noirs. Elle lui adressa un sourire complice et discret.

Ruth se pencha vers Malko :

– Vous venez voir le jeu de fléchettes ? J'adore jouer.

C'était à gauche du bar, dans une petite pièce donnant sur la salle. Une dizaine de joueurs noirs et blancs s'exerçaient aux fléchettes. Malko eut la surprise de reconnaître Shayne Lockheart, toujours aussi squelettique, le regard plus fou que jamais.

Quand ce fut son tour de jouer, il lança ses cinq fléchettes à une vitesse stupéfiante, les mettant toutes dans le centre de la cible. Applaudissements. Malko sentait dans son dos les seins de Ruth enfoncés comme deux pistolets dans ses omoplates. Quand il tourna la tête, il se heurta à un regard langoureux et plein de promesses. Elle expliqua d'une voix qui vibrait d'émotion :

– J’aime bien regarder ce jeu.

Son corps légèrement appuyé contre Malko, semblait vibrer aussi. Shayne Lockheart, dans le coin le plus éloigné, s’était accroupi à sa façon habituelle. Ils retournèrent à leurs daiquiris. Des étudiants buvaient de la bière ou du Pepsi-Cola en lisant des journaux vieux de deux ou trois mois. L’ambiance était chaleureuse et joyeuse, gaie avec des tas de jeunes étudiantes blanches mélangées à des Noirs athlétiques.

– On va boire le dernier chez moi ? proposa Pisani.

– Je crois que nous allons nous coucher, dit Malko. Le soleil m’a tué.

Il venait d’avoir une idée.

Ruth lui jeta un regard de reproche, mais l’Italien n’insista pas. Ils se séparèrent à la sortie du *Red Crab*. Un peu plus loin, le *Sugar Mill Discotheque*, une vieille baraque en bois, déversait des flots de reggae sur la campagne endormie. Malko se tourna vers Luisa.

– Que pensez-vous de Pisani ?

– Sympathique, dit-elle. Mais je ne pense pas qu’il acceptera.

Ils ne dirent pas à haute voix ce qu’ils pensaient tous les deux. Pisani ne se mêlerait pas d’une affaire aussi dangereuse. Malko sentait une angoisse sourde s’infiltrer sous sa peau, comme une maladie. Les Cubains qui s’étaient acharnés sur Malcolm Siddeley ne feraient pas plus de cadeaux à ceux qui lui avaient succédé.

Ils demeurèrent silencieux jusqu’au Spice Island. Tout le monde dormait, la mer bruissait et un superbe clair de lune éclairait la plage de Grand Anse.



Malko, troublé par le ronflement du climatiseur qui déversait des flots d’air glacé sur lui, n’arrivait pas à dormir.

La procédure adoptée par les Cubains confirmait qu’ils n’avaient pas découvert le coupable. Il fallait donc coûte que coûte contacter celui que Malcolm Siddeley avait « tamponné »³. Peut-être, malgré le risque, était-il encore prêt à remettre à Malko le protocole secret Cuba-Grenade ? Mais comment ? Il retournait le problème sans le résoudre. Ne sachant même pas où demeurerait le membre du Conseil de la Révolution, comment le joindre ?

Soudain, il repensa à l'idée qu'il avait eue en sortant du *Red Crab*. C'était peut-être la solution. À une condition... Il consulta dans le noir le cadran lumineux de sa Seiko-quartz : onze heures moins dix. À Grenade on se couchait tôt, le restaurant fermait à onze heures. Doucement, il se leva, s'habilla et fit glisser la porte. Luisa dormait, abrutie de daiquiris. Il passa par-derrière, rejoignit la Mini Moke et démarra. La route était totalement déserte et il mit cinq minutes pour parvenir au *Red Crab*. Se garant au bord de la route, il pénétra dans la salle, s'arrêtant sur le seuil. Il n'y avait presque plus personne, mais le jeu de fléchettes continuait. Il aperçut Shayne Lockheart et ressortit aussitôt, se réinstallant dans la Moke, tous feux éteints.

Cinq minutes plus tard, Shayne Lockheart apparut seul et prit la direction de Grand Anse, marchant sans se presser. La villa blanche n'était qu'à un kilomètre. Malko le laissa s'éloigner d'une centaine de mètres afin d'être sûr qu'il n'était pas suivi. Lui n'avait pas pu l'être. Puis il démarra et le rattrapa. Entendant le bruit de la voiture, le Noir se retourna et leva le bras. Malko stoppa immédiatement.

– Vous allez à l'université ?

– Montez, dit Malko.

Ce n'est qu'une fois installé que Shayne Lockheart le reconnut. Il eut un petit rire guilleret.

– Qu'est-ce que vous faites là, tout seul ?

– Je vous attendais, dit Malko.

Le visage du Noir s'éclaira d'un sourire ravi et un peu dément.

– Vous voulez me parler de mon livre ?

– Non, pas exactement. Je voudrais vous demander un service. Je vous paierai d'ailleurs et...

Shayne le coupa.

– Vous pouvez me demander ce que vous voulez. Grâce aux dollars que vous m'avez donné, j'ai pu commander mon gri-gri. Ensuite...

– Shayne, dit Malko, je crois que je peux avoir confiance en vous. Je n'aime pas plus que vous les gens qui gouvernent ce pays. J'ai besoin de contacter quelqu'un. Je ne peux pas le faire moi-même.

– Vous voulez que je vous aide ?

Il y avait une avidité touchante dans sa voix. Malko essaya de

discerner son expression dans l'obscurité.

– Cela peut être dangereux, avertit-il.

– Dangereux ! (Shayne Lockheart eut un ricanement de crécelle.)
Après ce qu'ils m'ont fait ! Qui voulez-vous rencontrer ?

Malko hésita. Il avait une option dramatique à prendre, ne s'attendant pas à une réponse aussi rapide. S'il lâchait le nom du traître, c'était de la dynamite.

– Je ne le sais pas par cœur, dit-il. Je vous le dirai demain.

– Bien, dit Shayne. Venez à la villa. Faites attention à Ersto. Quand il est « high », il dit n'importe quoi. Mais il « les » déteste aussi : ils lui avaient promis de mettre la ganja en vente libre. Ils ne l'ont pas fait...

Étrange motivation. Ils stoppèrent devant la villa blanche et la silhouette en forme d'insecte se perdit dans l'obscurité. Malko repartit vers le *Spice Island*. Il coupa le contact et descendit. L'hôtel dormait et le calme était absolu. Soudain, il s'immobilisa. Quelque chose avait bougé derrière la haie bordant le parking. On le guettait.

1. Contractuels.

2. Merde !

3. Recruté, en argot barbouze.

CHAPITRE IX

Malko s'immobilisa retenant son souffle cherchant à percevoir l'obscurité. Il finit par distinguer une silhouette collée au tronc d'un flamboyant. Les feuilles s'écartèrent et une voix prononça un seul mot, très bas.

– Simon !

– Bolivar ! chuchota aussitôt Malko.

Le poids s'envola de sa poitrine : c'était Gonzalo Campanero, son contact à l'ambassade du Venezuela ! La silhouette avançait et contourna la haie. Le Vénézuélien portait une chemise et un pantalon aussi noirs que sa moustache. Il tendit à Malko un paquet de la taille d'une boîte à chaussures, enveloppé dans une peau de chamois.

– Voilà ce que je vous avais promis.

Malko déplia la peau de chamois, aperçut un revolver à canon court, très lourd, et une boîte de vingt-cinq cartouches.

– C'est un Taurus 85, calibre 38 Spécial, annonça le Vénézuélien. Il est « propre ».

Autrement dit, intraquable.

– Merci, dit Malko.

Le Vénézuélien se fondit dans l'obscurité comme un fantôme.

Malko s'accroupit près de la Mini-Moke, le Taurus 85 à la main. Les caissons latéraux étaient fermés par des cadenas. Il en ouvrit un contenant des outils, et y glissa le revolver après avoir vérifié que le barillet était plein. C'était une arme de défense efficace, même s'il n'avait pas la précision de son pistolet extra-plat demeuré à Liezen avec Elko Krisantem...

Contournant les bungalows, il regagna la plage beaucoup plus loin et la suivit pour revenir à l'hôtel comme s'il était parti se promener.



Enzo Pisani farfouillait fiévreusement dans une pile de vieux *Torchlight*, le quotidien grenadin supprimé par le nouveau régime. Il en tira enfin un numéro jauni avec une photo sous-exposée et une liste de noms.

– Voilà, annonça-t-il. Le Conseil de la Révolution.

Il avait accédé à la requête de Malko avec surprise, mais sans lui demander pourquoi il voulait connaître la liste des membres du Conseil de la Révolution.

Malko releva les quatorze noms par écrit, parmi lesquels celui de Ronald Bedford. La photographie du groupe était si mauvaise qu'elle lui apportait peu. Ruth l'accompagna jusqu'à la Mini-Moke, grillant visiblement d'aller plus loin. À voir la longueur de ses ongles, elle ne devait pas souvent flirter avec son IBM.

– J'espère que nous redînerons ensemble avant votre départ, dit-elle d'un ton lourd de sous-entendus.

– Avec joie, dit Malko.

De jour, Saint-George's était très animé. Le Carénage grouillait d'activité et le vieux cargo *Gonzales Lines* continuait à vomir ses sacs de ciment. Malko fila d'une traite jusqu'à la villa blanche de Grand Anse. Luisa était demeurée au *Spice Island*. Même si on le surveillait, les charmes de ses locataires étaient une motivation suffisante à sa visite... Dans le parking, il regarda rapidement la liste des noms relevés dans le *Torchlight*. La villa était vide.

Il découvrit Shayne accroupi dans sa position habituelle, sous un grand parasol de la terrasse. Cette fois, en plus de ses gribouillis habituels, il avait un petit sac en cuir posé à côté de lui. Voyant Malko, il déplaça ses membres d'échassier et vint vers lui avec son sourire débile et ravi, brandissant le sachet.

– Regardez, dit-il, grâce à vous j'ai pu me procurer une protection très puissante.

– Qu'y a-t-il dedans ?

– Un œil d'âne, de l'indigo, du salpêtre et autre chose qu'il n'a pas voulu me dire, fit fièrement le Noir. C'est très puissant. Maintenant, je peux vous rendre service, je ne crains rien...

– Il n'y a personne ?

– Les filles sont à la plage et Ersto est parti à Gouyave chercher de la ganja, dit le Noir. Alors vous avez le nom ?

– Oui, Antony Moya. Membre du Conseil de la Révolution. Il habite Saint-George's, mais je n'ai pas son adresse...

Shayne Lockheart hocha la tête.

– Je trouverai. Que voulez-vous que je lui dise ?

– Voyez d'abord comment on peut le joindre, ensuite je vous confierai un message.

Le Noir ne se formalisa pas. Il écrivit le nom sur un de ses bouts de papier, glissa ensuite jusqu'à la cuisine, prit un Gini et le but au goulot. Sa soif étanchée, il annonça d'une voix confiante :

– Revenez ce soir.

Malko quitta la villa blanche, le cœur un peu plus léger. Shayne Lockheart n'avait pas un profil de traître, mais s'il péchait par maladresse ou si Malko était surveillé plus étroitement qu'il ne le pensait, les Cubains ne découvriraient pas le nom du véritable informateur... Il ne restait plus qu'à tuer le temps jusqu'au soir. Il retrouva Luisa sous son parasol habituel.

– Si nous allions faire une promenade en mer ? proposa-t-il. Jusqu'à Hog Island et Calivigny Island. Il n'y a rien d'autre jusqu'à nouvel ordre.

– Bonne idée, approuva Luisa Herrera, j'en ai assez de me faire violer des yeux par tous ces types !



Le radio cubain à la peau claire parlait si vite que King-Kong Gimenez avait du mal à le comprendre. L'autre mâchait ses mots comme de la canne à sucre. Il démêla quand même que La Havane lui dépêchait du renfort, et pas n'importe lequel : un colonel du KGB détaché auprès du DGI qui allait superviser toute l'opération. King-Kong restant chargé de la partie action. Il en fut à la fois soulagé et furieux. On n'avait pas confiance en lui. Mais si cela foirait, il ne porterait pas le chapeau.

– Qui est-ce ? demanda-t-il. Et comment arrive-t-il ?

Il était certain que les Services occidentaux avaient quelqu'un à Pearls Airport.

– Sur le *Leningrad* après-demain.

Le *Leningrad* était un navire de croisière soviétique qui faisait escale à Grenade régulièrement, opérant dans les Caraïbes tout l'hiver à partir de la Jamaïque. Ses prix le rendaient attractif même aux plus farouches supporters du capitalisme. C'était la couverture idéale pour déplacer un agent. Il montait à une escale et descendait à la suivante.

Une assourdissante musique de reggae vidait le cerveau de King-Kong Gimenez, venant du poste de garde. Il hurla à la cantonade :

– Fermez ça !

Le silence se fit aussitôt, troublé seulement par la rumeur de la circulation. Il venait d'être pris d'une tentation amusante. Arrêter un ou deux suspects avant l'arrivée du colonel du KGB. Les faire parler par n'importe quel moyen et ensuite apporter au Soviétique la solution du problème sur un plateau d'argent. Excité à cette riante perspective, il se plongea dans le dossier de « l'épine ».

D'abord les fiches des « touristes ». Rien de particulier. Une Vénézuélienne et un Britannique. On avait fouillé leur bungalow sans rien trouver. Le mouchard attaché à leurs pas dès leur arrivée, comme à ceux de tous les touristes ne voyageant pas en groupe, lui avait seulement appris qu'il s'agissait d'un couple très libre qui semblait uniquement préoccupé par les charmes touristiques de l'île.

Les seuls éléments troublants étaient leur contact avec Enzo Pisani, et leur présence dans le cimetière. Cependant, le Cubain avait vérifié que cette rencontre semblait bien due au hasard ; le couple de touristes cherchait un bateau à louer et avait sympathisé avec l'Italien et sa secrétaire.

Il aurait bien arraché quelques ongles à l'Italien pour en savoir plus, mais l'approche était délicate. Représentant d'un organisme international entretenant des relations officielles avec le gouvernement grenadin, il était intouchable. Si on le bouclait, ses amis au gouvernement allaient protester et l'ambassadeur des Nations Unies débarquerait dans les vingt-quatre heures... King-Kong Gimenez ne se sentait pas de taille à affronter ce genre de problème...

Il restait Ruth, le maillon faible, simple citoyenne grenadine. Si Enzo Pisani était dans le coup, elle devait le savoir.



Sans même se débarrasser du sel qui imprégnait sa peau après sa balade en mer, Malko avait foncé à la villa blanche, laissant Luisa se refaire une beauté. Sharon l'accueillit, drapée dans un pagne

multicolore, la poitrine nue. Elle l'embrassa avec un sourire ambigu.

– C'est gentil de revenir. Je t'ai vu hier soir avec ta femme. Elle est belle, tu devrais l'amener ici une fois...

Tout un programme. Malko chercha du regard Shayne Lockheart. Il était tapi dans un coin de la terrasse. Les yeux brillants, il fixa Malko avec intensité. Celui-ci n'eut pas à user de subterfuge. Sharon filait prendre une douche. Dès qu'ils furent seuls, Shayne déplia ses longues jambes et chuchota à l'oreille de Malko :

– Je sais où il habite ! Il va tous les jours sur le port surveiller le débarquement du ciment, vers huit heures du matin. Il est marié, a une maîtresse qui travaille aux Affaires extérieures. Toute noire et toute petite, très marxiste...

– Merci, dit Malko. On se revoit demain.

Sharon réapparut, enroulée dans une serviette et s'allongea sur un matelas.

– Reste un peu, demanda-t-elle à Malko. Ersto va arriver avec de la ganja. On va faire une petite fête.

– Impossible, dit Malko, ma femme m'attend, j'ai dit que j'allais au supermarché.

La jeune femme se leva et vint nouer ses bras autour de sa nuque, posant délicatement ses lèvres sur les siennes, tandis que son pubis pressait le sien.

– Quand viendras-tu pour un bon moment ? Je crois que tu plais bien à Liz aussi.

– Bientôt, promit Malko.

Si d'ici le lendemain matin, lui et le membre du Conseil de la Révolution à qui il avait envoyé Shayne Lockheart n'étaient pas arrêtés, il pourrait aller plus avant.



Enzo Pisani écoutait le récit de la petite fille en pleurs, partagé entre l'angoisse et la fureur. C'était une des sœurs de Ruth. Ce matin, très tôt, des hommes étaient venus la chercher et l'avait emmenée, en dépit de ses protestations. La jeune sœur de Ruth en avait reconnu un, membre du Comité de Défense de la Révolution de son quartier... L'Italien la calma et réfléchit quelques minutes. Un tel incident ne s'était jamais produit. Qu'est-ce que cela signifiait et où était Ruth ?

Il sauta dans sa voiture et dévala à toute vitesse Old Fort Road. Le policier au croisement de Church Street et de Young Street le salua d'un sourire joyeux. L'Italien remonta jusqu'au QG de la police et stoppa sur la place au pied des drapeaux. Le soldat de garde le laissa passer car il venait souvent pour des tâches officielles... Le sergent de service était une vieille connaissance aussi. Pisani se pencha sur lui :

– Où est Ruth ?

L'autre leva les yeux, étonné.

– Ruth ?

– Oui, Ruth Calliste, des policiers en civil sont venus la chercher chez elle, ce matin. Ils l'ont emmenée. Où est-elle ?

Le regard du Noir se déroba. Il avait vu la Toyota de King-Kong Gimenez amener une femme au G 2. Seulement il n'avait aucune autorité sur les Cubains. Enzo Pisani l'observait. Il comprit aussitôt.

– Bien, dit-il, je vais voir Mr Maurice Bishop.

Il retraversa tout Saint-George's pour gagner sur les hauteurs du Mont Royal, le quartier de Sans Souci où se trouvait la résidence du Premier ministre. Il savait que ce dernier ne bougeait guère de chez lui. Effectivement, les gardes du corps étaient sous la véranda. Ils connaissaient Pisani et l'accueillirent chaleureusement.

– Bonjour, vous avez rendez-vous avec le patron ?

Pisani venait assez souvent.

– Oui, mentit-il.

On le fit entrer. C'était à la bonne franquette. Un garde somnolait devant la porte du bureau du Premier ministre, une Kalachnikov sur les genoux. On ne fouilla même pas l'Italien. Maurice Bishop leva un regard étonné sur son visiteur et sourit aussitôt.

– *My dear friend !*

Ils se serrèrent la main. Le leader grenadin était toujours très affable avec Enzo Pisani. Celui-ci alla droit au but.

– J'ai quelque chose de désagréable à vous dire, annonça-t-il. Les membres d'une police parallèle ont enlevé Ruth, ma secrétaire. Personne ne semble être au courant. Je n'admets pas ces méthodes. Il faut que vous interveniez, sinon, j'irais la chercher moi-même chez les Cubains. Elle n'a aucune activité politique et si quelque chose de désagréable lui arrivait, cela mettrait en péril nos relations.

Il parlait d'une voix calme et posée, cependant Maurice Bishop comprit parfaitement le message.

– *My dear friend*, affirma-t-il, il s'agit sûrement d'une erreur. Ces gens veulent défendre la Révolution et ils font parfois du zèle. Je m'en occupe tout de suite. Personnellement.

– Merci, dit Pisani. Je retourne attendre Ruth chez moi.

Maurice Bishop le raccompagna, souriant. À peine sa voiture eut-elle disparu qu'il se rua sur le téléphone, appelant le numéro direct de King-Kong Gimenez. Ce dernier était absent, son second, un Cubain à la peau claire qui s'appelait Ernesto Piniero, répondit. Glacé par le ton du Premier ministre.

– Vous avez arrêté une fille qui s'appelle Ruth ? demanda ce dernier.

– Euh, oui, je crois, dit le Cubain. Sur les ordres du chef.

– Relâchez-la tout de suite.

– Mais, le chef...

– Foutez-moi la paix avec le chef ! cria le Premier ministre. C'est moi qui donne les ordres dans mon pays.

Il raccrocha violemment. Soucieux. Il suivait de près le travail des hommes de King-Kong Gimenez et cela l'inquiétait. Une idée commençait à faire son chemin dans sa tête. Et si un jour c'était lui qu'on venait chercher ?

Sur une impulsion brusque, il sortit de son bureau et fit signe à ses huit gardes du corps de le suivre. Il préférait vérifier de visu que ses ordres étaient exécutés.



Il était midi et demi quand Enzo Pisani entendit la voiture de Ruth se garer sur le ciment. Il dévala aussitôt l'escalier extérieur et la métisse se jeta dans ses bras. Elle semblait bouleversée. Il aperçut une ecchymose au coin de son œil gauche. Dans le living il lui versa un grand verre de porto. Dès qu'elle fut un peu calmée, elle dit d'une voix absente :

– Je ne pourrai plus vivre dans ce pays ! J'ai eu trop peur. Ils m'ont

emmenée chez les Cubains. Sans rien me dire. Il y en avait un de deux mètres de haut, un certain Gimenez. Il a voulu savoir ce que je faisais avec toi, qui étaient les gens qui venaient te voir, si tu possédais un émetteur radio. Comme je ne voulais pas répondre il m'a tordu les seins, puis il m'a frappé. Ensuite, il m'a fait enfermer dans une petite cellule, en me promettant qu'il m'emmènerait chez lui ce soir et que la danse commencerait. Qu'il me violerait. Qu'ensuite ses hommes en feraient autant et qu'on me mettrait vivante dans un casier à homards... Puis j'ai entendu des cris, des discussions et on est venu me chercher. C'étaient les gardes du corps du Premier ministre. Ils m'ont ramenée chez moi en me disant que c'était une erreur...

Enzo Pisani passa un bras autour de ses épaules.

– Tu vas te reposer, puis nous irons faire un tour en mer. J'ai vu le Premier ministre, plus rien ne t'arrivera...

Il alla s'enfermer dans son bureau. Profondément perturbé. Jusqu'ici, il avait pris la domination cubaine sur Grenade à la légère. Brutalement, il touchait du doigt le changement politique. Il y avait une police secrète, toute-puissante. Déjà, l'interdiction du *Torchlight*, l'arrestation des opposants, la remise aux calendes grecques des élections l'avaient troublé. L'arrestation de Ruth était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Il se dit tout à coup qu'il allait sortir de sa neutralité, aider celui qui était venu vraisemblablement continuer le travail de Malcolm Siddeley... Il ne croyait pas beaucoup à « l'enquête » sur la mort de ce dernier.



Malko ne pouvait plus supporter la plage du Spice Island et ses marchands. Jimmy n'avait pas réapparu et cela l'inquiétait. Ou les Grenadins avaient cessé leur surveillance « ouverte » parce qu'ils avaient jugé le couple Malko-Luisa inoffensif, ou au contraire...

Par contre Shayne ne semblait pas être une planche pourrie.

– Allons déjeuner au *Secret Harbour Hotel*, proposa-t-il à Luisa.

Elle passa un short presque aussi court qu'un maillot une-pièce, pratiquement de la même couleur que sa peau mate, ce qui donnait un effet insolite de loin... Il s'arrêta net avant de monter dans la Mini-Moke : le pneu arrière droit était en partie dégonflé : le signal d'alerte du Vénézuélien.

– Nous allons au tennis, annonça Malko. Allez chercher votre raquette. Au cas où la femme de Campanero serait guérie.

Il changea la roue. La gorge serrée. Quelle mauvaise nouvelle Gonzalo Campanero allait-il lui apprendre ?

Les quatre courts de tennis du *Calabash* étaient occupés, malgré le soleil brûlant. Malko repéra aussitôt le Vénézuélien en train de faire des balles avec un vieil Anglais à moustaches de phoque, sec comme un coup de trique. Laissant Luisa admirer un double-dames, il entra dans les vestiaires « hommes », puis ouvrit une des douches, comme s'il se préparait à se rafraîchir.

Gonzalo Campanero surgit quelques instants plus tard. Les deux hommes gagnèrent aussitôt la cabine voisine de la douche. Le Vénézuélien semblait soucieux.

– Nous avons appris le nom du colonel du KGB en route pour Grenade, annonça-t-il. Alex Porenko. Il appartient au Premier Directorate du KGB, deuxième département. Il a été affecté à La Havane, sous les ordres du colonel Stanislas Petrosian qui chapeaute le G 2.

Brusquement, Malko n'entendit plus la douche. Alex Porenko. Il l'avait déjà croisé et le Soviétique connaissait son visage. C'était la méga-tuile ! S'il voyait Malko, il le reconnaîtrait instantanément et c'en serait terminé de sa mission. Le Vénézuélien l'observait.

– Vous le connaissez ?

– Oui, dit Malko, comment arrive-t-il ?

– Sur un paquebot de croisière soviétique, le Leningrad, qui relâche à Saint-George's demain matin.

– C'est tout ?

– Pour le moment. Qu'allez-vous faire ? Vous « démontez » ?

– Pas encore, dit Malko, j'ai besoin de réfléchir. Nous gardons le contact.

Le Vénézuélien le suivit des yeux avec anxiété tandis qu'il sortait des vestiaires. L'arrivée du colonel soviétique représentait un danger mortel. Parfois, le « démontage » rapide d'une mission valait mieux qu'une catastrophe, mais c'était Malko le chef de mission.



Malko avait beau essayer de se détendre, allongé sur la plage du *Calabash*, il n'y parvenait pas. Il était à la croisée des chemins : il lui était encore possible de quitter Grenade avec Luisa, en abandonnant

sa mission. Quelque chose qu'il n'avait jamais fait au cours de sa longue carrière de barbouze hors cadre à la CIA.

S'il restait, c'était la roulette russe.

Luisa l'observait, appuyée sur un coude, le visage protégée par ses lunettes noires. Il l'avait mise au courant, se félicitant de l'aide apportée par son pays. Sans qu'il lui demande rien, elle dit :

– Que comptez-vous faire ?

– Accélérer, dit Malko. Nous devons encore avoir un peu d'avance.

Elle eut un sourire froid.

– *Bravo. Vamos.*



Malko sortit du Shopping Center un sac plein de bouteilles à la main : du Moët, du J and B et également du Gaston de Lagrange.

Luisa attendait dans le bungalow. Il prit une fois de plus la direction de la villa blanche. Avant même de grimper le raidillon menant au parking, la musique tonitruante lui apprit que la fête battait son plein... Il se gara et grimpa les marches de la véranda, les bouteilles dans les bras. Ses tympanes tremblaient déjà et une forte odeur de marijuana frappa ses narines. Il entra dans le living, sombre comme d'habitude. D'abord, il crut que la villa brûlait, puis il réalisa que c'était seulement la fumée des joints... Bleue, lourde, dense. Un hurlement jaillit d'un des sofas.

– Malko !

Une forme traversa la pièce et se jeta dans ses bras. Sharon. Nue comme un ver, à l'exception d'une couronne de gardénias autour du cou, presque aussi odorante que la fumée.

– La ganja est arrivée, cria-t-elle. Ersto en a ramené de quoi s'éclater pendant une semaine !

Prenant Malko par la main, elle le traîna jusqu'à un sofa et se laissa tomber à ses pieds, commençant à le déshabiller en hurlant de rire. L'ambiance n'évoquait pas une crypte funéraire. Un Noir inconnu de Malko était étendu sur le dos, en train de fumer un joint. Solveig la Suédoise, impassible comme une vestale, aussi nue que lui, avait enroulé ses longs cheveux autour de sa verge dressée et le masturbait

avec un anneau de soie blonde, tandis qu'il lui malaxait furieusement les seins.

Sharon était venue à bout de ce que Malko avait sur le dos. Une langue agile, dure et moelleuse, souple comme un fouet, s'attaqua à lui. Sharon s'acharna jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'orgasme. Bien qu'il n'ait pas fumé, la marijuana pénétrant dans ses poumons commençait à le griser. Il ferma les yeux, s'offrant cette courte récréation. De quoi demain serait-il fait ? La bouche l'abandonna, il sentit le corps ferme et tiède de Sharon glisser contre le sien, se retourner, à demi couché sur le sofa. Elle déplaça lentement et sensuellement ses hanches pour l'encourager à l'empaler. Oubliant l'environnement, il s'enfonça d'une longue poussée qui arracha un soupir à Sharon.

Arc-bouté sur elle, il lui fit longtemps l'amour, s'arrêtant dès qu'il sentait les picotements du plaisir. Jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et explose dans son ventre. Sharon se retourna alors et lui sourit. Ses pupilles s'étaient dilatées jusqu'à envahir l'iris.

– J'en avais envie depuis que je t'ai vu, dit-elle. Il faudra que tu restes trois jours et que nous baisions sans arrêt...

La musique était toujours aussi tonitruante. Solveig avait terminé son sacerdoce. Sa bouche avait avantageusement remplacé ses cheveux. Sharon se pencha vers Malko.

– Regarde Liz.

Liz tournait sur elle-même au milieu de la pièce comme un automate, les bras étendus. Une silhouette noire jaillit du second sofa : Ersto le Rasta. Les dimensions de son membre parurent frapper de stupéfaction Liz, qui s'arrêta de tourner. Le Rasta la poussa à terre et plongea en elle d'un coup à l'ouvrir en deux. Liz poussa un cri sauvage, ses yeux et sa bouche s'ouvrirent démesurément, ses jambes s'écartèrent à angle droit, comme si son corps était fendu par la masse noire qui la martelait. Tout à coup elle hurla :

– Empale ta truie ! Empale ta truie !

L'autre Noir, debout, tenant son sexe d'une main, regardait, fasciné, cette démonstration de sensualité bestiale. Prêt à prendre la relève du Rasta.

– C'est tous les soirs comme ça ? demanda Malko.

Sharon rit.

– Non, c'est la fête ce soir. Tu veux rester ?

– Impossible, dit Malko.

C'était dur de se concentrer au milieu de ces cris de plaisir et de ces corps nus. Il n'avait pas vu Shayne...

– Shayne ne participe pas ? demanda-t-il.

– Si ! fit Sharon, il se rince l'œil. Regarde, près du fauteuil.

Malko aperçut le Noir squelettique accroupi près d'un grand fauteuil de rotin. Les yeux hors de la tête. Sharon l'abandonna pour aller ouvrir une bouteille de Moët et Chandon. Aussitôt, Shayne glissa jusqu'à Malko.

– Ces salopes sont déchaînées ! ricana-t-il. Alors, vous avez le message ?

Malko aperçut le petit sachet en cuir pendu à son cou par une ficelle.

– Je me suis trompé, dit-il rapidement. L'homme que je veux contacter s'appelle Ronald Bedford. Il est aussi membre du Conseil de la Révolution, vit à Saint-George's. Dites-lui qu'un ami de Malcolm veut le voir d'urgence. Où et comme il veut. Attention : c'est dangereux pour lui, pour moi et pour vous...

Shayne Lockheart détacha son sachet de sa poitrine avec son large sourire béat.

– Moi, je ne crains rien...

Solveig, agenouillée sur le sofa, ses lourds seins d'un blanc laiteux dans ses deux paumes, ses cheveux blonds encore collés par la semence du grand Noir, et sagement divisés en deux bandeaux, fixait Malko d'un regard vide. Shayne ricana à son oreille :

– Allez-y, baisez-la, cette salope ! Je veux voir !

Malko lui refusa cette petite joie. Fendant la fumée bleue, il s'esquiva avant le retour de Sharon. Il monta dans la Moke, poursuivi par la musique et l'odeur de la ganja. La tête lui tournait un peu.



Le soleil était déjà haut sur l'horizon au-dessus de la mer et il n'était que six heures et demie. Malko avait mal dormi. Peut-être les suites de son passage à la villa blanche. Luisa et lui étaient allés dîner au *Turtle Back*, petit restaurant surplombant le Carénage. Les homards étaient

secs, une odeur d'eau croupie assaisonnait les daiquiris et l'endroit était totalement vide à part eux... Pour une fois, il n'avait pas eu de mal à refréner son envie de se glisser dans le lit de Luisa... Sharon était passée par là. Il se demanda si elles avaient continué toute la nuit leur bacchanale. Et surtout, si Shayne Lockheart s'était mis en campagne. Il se leva, s'approcha de la porte-fenêtre et cligna des yeux, ébloui par le soleil levant. La silhouette d'un énorme navire cachait en partie la pointe de Fort George Hili.

Le *Leningrad* venait de jeter l'ancre à Grenade.

CHAPITRE X

Malko regarda longuement la coque blanche reflétant le soleil levant. Le *Leningrad* était un très gros bateau... Quelques instants plus tard, une file de taxis arriva au *Spice Island*, vomissant un magma bruyant de touristes dont les plus jeunes tournaient autour de soixante-dix ans. Les marchands de la plage se ruèrent dessus comme un nuage de sauterelles. La Noire rebondie de la réception fit signe à Malko. On le demandait au téléphone.

– Vous êtes libre à déjeuner ?

C'était la voix d'Enzo Pisani. Il sembla à Malko qu'elle était plus tendue que d'habitude.

– Avec joie, dit-il, nous n'avons rien à faire. Nous sommes ici pour nous reposer.

Il n'y avait plus qu'à tuer la matinée. Malko et Luisa s'installèrent près du bungalow pour bronzer. Les plus jeunes touristes du *Leningrad* jetaient à Luisa des regards de rescapés du radeau de la Méduse... Ils se mirent enfin en route pour Saint-George's. Croisant un convoi de camions de ciment dont les ouvriers ressemblaient à des fantômes.

Il sembla à Malko que Ruth avait une expression bizarre quand elle le fit entrer dans le bureau de l'Italien. Ce dernier alla ferma la porte, alluma une cigarette et s'assit en face de Malko et de Luisa. Plus grave que d'habitude. Quelle nouvelle catastrophe cela annonçait-il ?

– Il s'est passé quelque chose d'inquiétant hier, lança-t-il sans préambule.

– Quoi ? fit Malko, glacé d'avance d'angoisse.

– Ils ont arrêté Ruth...

– Ruth, mais...

– Oui, elle est là. Parce que je suis intervenu directement auprès de Maurice Bishop. Sinon...

– Qui « ils » ?

- Les Cubains.
- Pourquoi l’ont-ils arrêtée ?
- Pour la questionner. Sur moi, mais aussi sur vous. Ils vous soupçonnent de travailler pour des Services secrets étrangers. Ceci est un avertissement. Ils risquent de tenter autre chose...

Malko échangea un regard avec Luisa. Ainsi, le cancer était plus avancé qu’il ne le croyait. Il s’en voulut de ne pas avoir parlé de la boîte aux lettres morte à l’Italien. Mais c’eût été l’impliquer trop gravement. Cependant, il n’avait plus le droit de lui faire courir d’autres risques.

- Il vaudrait mieux, pour votre sécurité, que je ne vous voie plus, avança-t-il.

Enzo Pisani secoua la tête.

- Non, répondit-il d’une voix ferme. J’ai vécu les derniers jours de ma dictature d’Éric Gairy, et c’était abominable, le pays s’en allait à vau-l’eau. Lorsque le coup d’État a eu lieu, j’ai pensé que c’était un bien pour Grenade. Malgré certains indices troublants, je m’accrochais à cet espoir. Ce qui s’est passé, hier matin, m’a ouvert les yeux. Les Cubains ont *vraiment* pris l’île en main et ce sont eux qui commandent. Nous sommes dans une nouvelle dictature, plus sournoise, mais plus dangereuse. Aussi, j’ai décidé de vous aider dans ce que vous avez à faire ici. À condition, bien entendu, qu’il ne s’agisse pas de renverser le gouvernement par la force, une histoire de mercenaires ou quelque chose de cette nature...

Malko se permit un sourire.

- Le seul mercenaire ici, c’est moi. Ma mission est non violente et a pour but de donner à Grenade une chance d’échapper à l’emprise cubaine. Malcolm Siddeley est mort pour cela. Aussi, vous devez connaître l’étendue du risque : il est maximum.

- Je suis un vieil homme, dit calmement Enzo Pisani. Si je peux être utile à quelque chose...

- Peut-être, dit Malko. Sûrement même.

Il s’arrêta, n’osant pas lui révéler le nom de Ronald Bedford, l’informateur de Malcolm Siddeley. Malgré la bonne volonté évidente de l’Italien, il ne voulait pas prendre la responsabilité de lui confier un secret aussi dangereux. Sauf si la filière Shayne Lockheart s’avérait impossible. Il serait temps alors de mettre Enzo Pisani à contribution... Il pensa soudain à quelque chose d’évident, tout à fait dans les cordes

de son hôte.

– Éventuellement, demanda-t-il, pourrions-nous quitter Grenade sur votre voilier ?

– Bien sûr ! J'ai fait toutes les Caraïbes avec. Mais il ne va pas très vite. Il faut vingt heures pour aller à Trinidad ou à La Barbade...

– Cela ne fait rien. Il est possible que nous ne puissions pas passer par l'aéroport...

L'Italien demanda soudain :

– Wendy Howard est au courant de... ce que vous êtes ?

– Oui. C'est elle qui nous a donné certaines informations indispensables à cette mission.

L'Italien se leva.

– Bon. Allons faire cuire les spaghetti !

Malko le suivit et s'arrêta sur la terrasse. La silhouette blanche du *Leningrad*, ancré en face de la colline Saint-George's semblait écraser le petit port.



La journée avait passé très lentement. Après le déjeuner chez Enzo Pisani, Malko et Luisa avaient traîné un peu dans les petites rues animées de Saint-George's, jouant leur rôle de touristes. Le shopping était hélas inexistant, sauf, autour de Market Place, quelques bazars débitant de la pacotille. Depuis le changement de régime, des droits de douane colossaux empêchaient toutes les marchandises étrangères de pénétrer à Grenade. À part un régime de bananes ou des noix de muscade, il n'y avait strictement rien à acheter. Malko s'était renseigné au Carénage : le *Leningrad* restait seulement une journée à Saint-George's. La question était de savoir si le colonel du KGB allait repartir dessus, après avoir fait le point, ou rester.

Ils avaient ensuite fait une longue promenade sur la plage, Luisa étreignant un nouveau maillot une-pièce éblouissant, tenu par une bretelle en panthère, qui laissait dans son sillage un flot de pensées totalement lubriques. L'abandonnant sur la plage, il avait été à son rendez-vous avec Shayne.

Pour être sûr de ne pas être suivi, il avait pris la Moke, filant vers

Point Salines, à travers un chemin abominable où un char aurait eu du mal à passer. Il était d'ailleurs le seul véhicule, observé avec curiosité par des bandes de petits Noirs. Les noms de villages marqués sur la carte se révélaient n'être qu'une poignée de cahutes en bois. Il avait ainsi effectué un immense détour par le sud, revenant vers la villa blanche par l'intérieur des terres. Certain que personne ne l'avait suivi.

Pour varier un peu, il gara sa voiture devant la Cubana de Aviacion et gagna à pied la maison de Sharon, éloignée d'une centaine de mètres.

Cette fois, le silence l'accueillit. Le living était vide. Il y flottait encore une vague odeur de ganja. Malko le traversa, émergeant sur la grande terrasse. La première chose qu'il aperçut fut la croupe ronde et cambrée de Liz, soulignée par une mince chaîne d'or cerclant sa taille. Dormant à plat ventre, la tête de Ersto le Rasta reposant au creux de ses genoux. Ce dernier était nettement moins flambant. Sharon était un peu plus loin, sous un parasol, les bras en croix. Nue comme un ver bronzé. Elle entrouvrit un œil et sourit à Malko.

– On est pétés ! bredouilla-t-elle.

Malko lui adressa un petit geste gentil et continua son exploration. Il trouva Solveig dans l'obscurité ; emmêlée d'une façon inextricable avec le grand Noir de la veille. Ronflant comme des bêtes.

Pas de Shayne.

Il ressortit et s'installa sur la véranda, dans un vieux rocking-chair.

Vingt minutes plus tard, la silhouette osseuse de Shayne Lockheart apparut, flottant dans son short et sa chemise. Il marchait d'un pas lent, se parlant tout seul, la tête baissée, d'une démarche un peu dansante. Voyant Malko, il hâta le pas, vint s'accroupir à côté de son rocking-chair. Le sachet de cuir pendait toujours sur sa poitrine décharnée.

– Je l'ai vu, annonça-t-il.

– Où ?

– Dans un bar : le *Blue Bird* En face du *Cable and Wireless*¹. Il vient là tous les jours pour rencontrer une fille, vers quatre heures, quand ça ferme. Ensuite, ils se mettent dans une cabine téléphonique pour baiser. Il y en a une pour les familles, très grande.

Tous ces détails n'intéressaient Malko que secondairement.

– Vous lui avez parlé ? demanda-t-il.

Shayne secoua sa tignasse crépue.

– Non. Il est parti trop vite. Je retournerai demain.

– Comment avez-vous appris tout cela ?

Le Noir arbora son sourire béat.

– Tout le monde me connaît. J'écoute. On me parle. Il y a des vieilles, en ville, qui n'ont rien à faire, qui observent tout. Elles m'aiment bien. Elles me parlent. (Il baissa la voix.) Je crois que je pourrai le voir demain matin, même. Il va faire une course chez quelqu'un que je connais.

Malko se leva. Il était déjà parti depuis longtemps. Luisa allait s'inquiéter. En serrant la main de Shayne, il eut l'impression d'êtreindre celle d'un squelette...



Luisa Herrera sortit la première du bungalow. La veille au soir, ils avaient dîné à l'hôtel et s'étaient couchés à neuf heures, avec un somnifère. Trop tendus l'un et l'autre pour parler ou même penser. C'était ce qu'il y avait de plus dur dans cette mission : entre deux contacts, Malko n'avait et ne devait strictement rien faire. Il n'avait pas revu Wendy Howard et aurait aimé la tenir au courant, mais il préférait n'utiliser le rendez-vous du Shopping Center que lorsqu'il aurait quelque chose de précis.

Au moment où Malko rejoignait la jeune Vénézuélienne, un long coup de sirène ébranla le silence de la plage. Le *Leningrad* levait l'ancre. Malko regarda le grand paquebot blanc s'ébranler majestueusement.

Le colonel Alex Porenko était-il à bord ?

Du coup, la plage de Grand Anse était vide de marchands. Jusqu'au prochain bateau. Seuls les étudiants de l'université voisine s'y prélassaient.

Laissant Luisa bronzer en face du bungalow, il partit se promener vers le *Holiday Inn* partiellement incendié, un peu plus loin, en bordure de la plage. Cent mètres avant d'y parvenir, il aperçut venant vers lui la silhouette inimitable de Shayne Lockheart ! Sa maigreur était impressionnante... Malko l'observa : il s'attardait auprès de chaque couple allongé sur la plage, échangeant quelques mots, puis repartait. Malko s'arrêta et attendit. Lorsque Shayne arriva à sa hauteur, il s'accroupit près de lui, comme un insecte osseux.

– Ça y est ! murmura-t-il triomphalement. Je lui ai parlé.

Malko retint son souffle.

– Alors ?

– Il était très content. Il m'a dit qu'il n'espérait plus, mais qu'il faut faire très attention.

– Il est d'accord pour me rencontrer ?

– Oui.

– Où et quand ?

– Vendredi, il y a un bal au Yacht-Club. Il viendra. Il faut que vous soyez là, avec une fille d'ici, une Noire.

– Pourquoi ?

Shayne Lockheart eut un sourire ravi.

– Tous ceux qui veulent baiser après la danse vont sur l'*Aurora*. C'est un vieux bateau qui est amarré au Yacht-Club. Son propriétaire n'est pas là et la fille qui le garde loue les cabines le vendredi pour se faire quelques dollars. Vous y allez avec une fille. Il ira aussi. Sur le bateau, c'est tranquille. Il vous retrouvera...

C'était bien imaginé. Malko n'en revenait pas de l'audace de Shayne Lockheart.

– Comment avez-vous fait ?

– C'est facile. Je l'ai suivi. Souvent je suis des gens qui me sont sympathiques, dans la rue, pour leur parler de mon livre. Personne ne fait attention. Tout le monde me connaît à Saint-George's. Et puis, Mr Bedford sait bien que je suis resté longtemps en prison, que je n'aime pas les gens de maintenant. Alors, il a eu confiance.

– Il n'a rien dit de plus ?

– Non.

Le Noir déplia les os qui lui servaient de jambes.

– Je m'en vais. Je suis venu ici spécialement pour vous parler. C'est pour ça que je m'arrêtais avec tout le monde. Je pensais bien que vous seriez là.

– Mais qu'est-ce que vous leur disiez ?

– Je leur demandais s'ils connaissaient mon livre...

Il était déjà parti, faisant jaillir du sable derrière lui comme un enfant. Il se retourna et cria :

– Je vais au *Red Crab*, jouer aux fléchettes. C'est un jeu amusant...

Malko ignorait ce qu'il voulait dire. Shayne Lockheart venait de lui rendre un service sans prix. Maintenant, il savait que Ronald Bedford était toujours opérationnel. Il ne restait plus que la dernière partie de l'opération. La remise du protocole secret. Elle aurait peut-être lieu vendredi... Il allait avoir besoin de Pisani et de son amie Ruth. Car il n'avait aucune raison d'aller essayer les cabines de l'*Aurora* avec Luisa. Il lui restait deux jours pour organiser la rencontre.

Il s'allongea, regardant le ciel et réfléchissant. La facilité avec laquelle Ronald Bedford avait accepté le contact lui semblait tout à coup suspecte. La reprise de contact avec un « traité » qui avait pu être retourné était toujours délicate. Surtout quand elle se déroulait dans un pays hostile d'où il était difficile de sortir... Si Ronald Bedford avait été découvert et « retourné » par les Cubains, cela expliquait la paix royale dont jouissait Malko. Pourquoi le suivre puisqu'il allait de lui-même se jeter dans la gueule du loup ?

Dans cette hypothèse, il courait droit au massacre. Le seul moyen de lever cette hypothèque était, hélas, d'aller au bal du Yacht-Club. Malko se releva et se remit à arpenter la plage. Il avait peu de préparation, à part l'aide de Pisani déjà acquise. Le vieil Italien n'hésiterait pas à échanger Ruth contre Luisa, pour une soirée.

Malko arriva devant le bungalow, chercha Luisa sans la voir. Il n'y avait que quelques touristes en face du *Spice Island*.

Il remarqua un homme à la peau ridiculement blanche, assis sur un pliant à l'ombre d'un parasol, entouré par deux jeunes Noirs en train de lui tresser un chapeau sur mesure, fait de feuilles de bananier surmontées d'un oiseau. La spécialité du coin. L'homme portait une moumoute de cheveux très noirs, tranchant sur son teint couperosé.

C'était, sans aucun doute, le colonel Alex Porenko, du KGB. Il n'était pas reparti sur le *Leningrad*.

CHAPITRE XI

Ayant achevé leur travail, les deux jeunes Noirs posèrent sur la tête du colonel soviétique le chapeau tressé. Rabattant le large bord sur ses yeux, le Soviétique se laissa aller en arrière pour ce qui semblait être une sieste bien méritée.

Abrité dans l'ombre de son bungalow, Malko ne le quittait pas des yeux. Ne se fiant pas une seconde à cette vision bucolique. Le colonel Alex Porenko n'était pas en vacances et c'était un redoutable professionnel. S'il se trouvait sur la plage du *Spice Island*, il y avait peu de chance que ce soit par hasard. Le *Leningrad* cinglait vers Trinidad. Donc, le colonel Porenko avait décidé que sa présence était indispensable à Grenade. Malko se raccrocha à une petite lueur d'espoir : on dirigeait normalement les touristes sur le *Spice Island*. La présence de Porenko pouvait donc ne pas être liée à la sienne...

Cependant, il valait mieux faire comme si Porenko était là parce que Malko était suspect aux yeux des Cubains. Ces derniers ne le connaissaient encore que sous sa fausse identité. La fiche qu'il avait remplie à l'aéroport ne comportait pas de photo. Donc, si le colonel Porenko ne se trouvait pas nez à nez avec lui, il pouvait ne pas faire la liaison entre Mark Lorimar, sujet britannique, suspecté par les Cubains d'appartenir au MI 6 et le prince Malko Linge, contractuel à la CIA, dont la tête était mise à prix par le KGB. Même si la mission de Malko n'avait pas été dangereuse pour les Cubains, il était sûr que le colonel Porenko ferait tout pour l'éliminer physiquement s'il l'identifiait : il avait causé trop de torts aux Soviétiques.

Il se replia à l'intérieur de son bungalow pour réfléchir. La solution évidente était de changer d'hôtel. C'était aussi la plus risquée, car cela attirerait l'attention sur lui. Le colonel Porenko arrivait au pire moment pour Malko, alors que ce dernier allait reprendre contact avec Ronald Bedford.

Luisa regardait le plafond, allongée sur un des lits jumeaux.

– Le colonel Porenko est sur la plage, annonça Malko.

Luisa Herrera ne broncha pas.

– Il vous connaît ?

– Oui.

– Il faut le tuer.

Au moins, elle n'avait pas froid aux yeux... Seulement l'élimination préventive du colonel soviétique posait quelques problèmes délicats. D'abord, il était sûrement sous la protection du G2 local et son meurtre entraînerait des réactions violentes, pouvant inclure leur arrestation immédiate. Enfin Malko répugnait à ce genre de meurtre prémédité...

– Je crois surtout qu'il faut l'éviter, répliqua-t-il. Ne plus prendre nos repas ici, surveiller la plage. Elle est assez grande... Nous avons peu de temps à tenir. Pour commencer, nous partons déjeuner au *Calabash*...

Il jeta un coup d'œil sur la plage. Le parasol du colonel soviétique était vide. Ou il était parti visiter l'île, ou il s'était mis au travail.



Le colonel Alex Porenko regarda avec un dégoût non dissimulé l'énorme panse de King-Kong Gimenez et les têtes d'assassins de ses hommes. Il ne s'habituerait jamais à travailler dans le tiers monde. De l'Afghanistan à l'Angola, il en avait ras-le-bol. Hélas, son Directorate le considérait maintenant comme un expert et il n'avait pas fini de voir des cocotiers. D'habitude, il avait au moins une ambassade soviétique pour se détendre. Ici, il retombait encore sur des Cubains, étant le seul Soviétique de Grenade. Il prit la chaise avancée par le gros Cubain et le dossier préparé à son intention.

– *Una cerveza*¹ ?

Santiago Gimenez dégoulinait d'amabilité. Le colonel Porenko refusa d'un signe de tête, mais le Cubain se permit d'ouvrir une boîte de Carbi Beer. Souhaitant que le colonel du KGB trouve le dossier à son goût.

Ce dernier se plongea dans l'enquête. Depuis l'arrestation de Malcolm Siddeley et ses « aveux », rien d'intéressant. Bien que le DGI ait reconstitué la carrière de Siddeley : c'était bien un agent du MI 6...

– Vous ne savez pas qui était le contact ? demanda le colonel soviétique.

– Non, Camarade Colonel, reconnut King-Kong Gimenez. Le suspect

est mort accidentellement, avant d'avoir parlé.

« Accidentellement ! » le Russe ravala sa rage. Dans les pays organisés, on prenait un médecin lors des interrogatoires renforcés afin d'éviter ce genre d'incident...

– Alors qu'est-ce que vous savez ?

Gimenez passa une grosse langue rose sur ses lèvres épaisses.

– L'Anglais avait une maîtresse Wendy Howard. Nous l'avons surveillée. Sans résultat. Ou très peu. Il y a quelques jours, elle a reçu un soir un visiteur qui n'a pu être identifié. Nous savons seulement qu'elle détient une arme non déclarée...

– C'est tout ? fit le Soviétique, de plus en plus agacé.

– Non, non, se hâta d'ajouter King-Kong. Cette Wendy Howard était en rapport avec un autre ami de l'agent que nous avons arrêté, un certain Enzo Pisani. Ce dernier, depuis quelques jours, a été en contact avec un couple de touristes, un Britannique et une Vénézuélienne. Ils sont là depuis une semaine. La femme a une aventure avec un de nos hommes. Son rapport est dans le dossier. D'autre part, il y a un élément très troublant. Nous avons surveillé la boîte aux lettres morte et ce couple a été vu rôdant autour. Cependant, ils ne semblent pas avoir pris connaissance du message.

– C'est quand même intéressant, fit le colonel Porenko, en train de lire les comptes rendus.

La description assez vague du mystérieux couple ne lui disait rien. Leur identité non plus, mais s'ils étaient dans l'opération, elle était vraiment fausse.

– Vous avez intensifié la surveillance ? demanda-t-il.

– J'attendais vos instructions.

– Bien, fit le Soviétique. Ne les serrez pas de trop près. Il ne faudrait pas qu'ils renoncent à leur mission. Ce que nous voulons, c'est celui qu'ils viennent contacter. Eux ont peu d'importance. Puisque vous n'avez pas été capable d'identifier ce traître par vos propres moyens...

C'était une énorme pierre dans son jardin et Santiago Gimenez baissa la tête. Le colonel lui rendit le dossier, avec un sourire méprisant.

– Cette fois, il ne faudra pas d'accident, dit-il. Vous n'aurez pas une seconde chance...

Il se leva. Le Cubain en fit autant.

– Mon chauffeur va vous raccompagner, Camarade Colonel.

Le Soviétique lui jeta un regard ironique.

– Et pourquoi pas une limousine avec fanion ? Vous oubliez que je suis en mission ici... Je prendrai un taxi ; si vous voulez me joindre, envoyez-moi un de vos hommes déguisé en marchand. Qu'il m'appelle Alex. Ne prenez aucune initiative sans m'en parler ! termina-t-il sèchement.

King-Kong Gimenez le regarda sortir, les yeux injectés de sang par la haine. Si seulement il avait pu s'enfermer avec lui quelques heures dans une cellule... Déjà, à Cuba, on n'aimait pas les Soviétiques. Ici, ils devenaient carrément odieux. Il se prit à rêver à l'instant où il allait lui amener tous les coupables après les avoir interrogé *lui-même*. Avec de beaux aveux qui lui vaudraient une lettre de félicitations de DGI. Même s'il devait les découper en morceaux pour les leur arracher.



Enzo Pisani écoutait attentivement Malko. Ce dernier ne lui avait rien caché des dangers de la situation nouvelle créée par la présence du colonel du KGB. Insistant sur le risque qu'il y avait à faire participer Ruth à la rencontre du vendredi suivant avec Ronald Bedford. Celle-ci assistait en silence à la réunion. Quand l'Italien tourna la tête vers elle, elle dit tout de suite :

– Je suis d'accord...

– Et après ? demanda Pisani.

– Je ne sais pas, avoua Malko. Ce sera peut-être le premier et le dernier contact. Soit il m'apporte ce que je suis venu chercher, soit l'opération s'avère impossible. Dans ce cas, nous « démonterons » très vite et tout sera fini. Peut-être y aura-t-il un autre rendez-vous. Ce sera le dernier, car nous ne pouvons pas continuer à courir ces risques. J'aurai de toute façon besoin de vous pour quitter Grenade...

– Je suis à votre disposition pour vendredi déjà, promet Pisani. Retrouvons-nous ici. – Je peux tenir compagnie à Luisa, enchaîna-t-il avec un demi-sourire, pendant que vous danserez au *Yacht-Club*.

– J'en serai ravie, fit Luisa. Comme pour narguer Malko.

Par moments, celui-ci avait l'impression que la Vénézuélienne était là seulement pour le surveiller.

En redescendant vers le port, Malko réalisa que Wendy Howard devait faire ses courses en ce moment au Shopping Center de Grand

Anse. Il lui devait bien de l'avertir du rendez-vous imminent.

Les camions de ciment destiné au nouvel aéroport continuaient à empester la route jusqu'à Grand Anse. Le supermarché grouillait de monde.

Malko et Luisa se séparèrent. Il mit plusieurs minutes avant de repérer les jambes bronzées et les cheveux blonds de Wendy Howard, entassant dans son panier des produits de ménage.

Il la rejoignit, serrant deux bouteilles de Moët et Chandon sur son cœur. La foule était assez dense pour qu'on ne les remarque pas. La Britannique posa sur Malko un regard intense plein d'anxiété.

– Tout va bien, annonça-t-il, j'ai repris le contact avec l'informateur de Malcolm. Je le vois vendredi.

Le visage de Wendy Howard s'éclaira.

– Fantastique ! Je suis si contente.

– Si cela marche, corrigea Malko, il faudra que je « démonte » très vite. Ils risquent d'avoir des réactions brutales. Vous devriez peut-être partir avant...

La jeune Anglaise le regarda avec surprise.

– Avant ? Mais pourquoi ? Ils ne m'ont jamais inquiétée.

– Cela serait plus prudent, insista Malko.

Elle prit l'air buté.

– Nous ne nous reverrons pas ?

– Ici, samedi, même heure.

Wendy restait plantée à côté de lui, un paquet de lessive à la main.

– Enzo, demanda-t-elle, il vous a été utile ?

– Très, dit Malko. Maintenant, il faut nous séparer. Suivez mon conseil. Sans vous, je n'y serais pas arrivé. Quittez Grenade. Dites seulement à Enzo Pisani où vous allez. Je vous retrouverai.

Elle lui adressa un léger sourire et s'éloigna sans répondre. Il la regarda s'avancer vers la caisse, balançant ses hanches minces et ses petites fesses rondes serrées dans le short blanc. Il aurait bien passé avec elle les vingt-quatre heures qu'il avait à tuer, avant son rendez-vous décisif.



– Jimmy est revenu ! annonça Luisa. Il veut soi-disant me montrer l'île demain. Est-ce que j'accepte ?

Retournés au *Spice Island*, Malko s'était enfermé dans le bungalow tandis que Luisa jouait à merveille son rôle de stakhanoviste du bronzage. Le colonel Porenko était invisible. Que signifiait le retour de leur mouchard attiré ?

– Acceptez.

– Il m'a aussi invité au bal de vendredi, continua la Vénézuélienne, au Yacht-Club, en me proposant une partenaire pour vous...

Cette soirée risquait de devenir encore plus explosive que le bal de la Comtesse Adler.²

– Ne vous engagez pas, conseilla Malko. On verra.

Encore un souci de plus. Comment démêler l'intox du véritable danger ?

– Allons faire un tour sur la plage, proposa-t-il. Je commence à faire de la claustrophobie...

Les quatre kilomètres de plage leur tendaient les bras. Ils partirent les pieds dans l'eau. À hauteur du *Holiday Inn*, Malko entendit un sifflement strident. Il tourna la tête et aperçut, installés sous la cocoteraie, Shayne et Ersto le Rasta. C'est lui qui avait sifflé.

Malko et Luisa bifurquèrent rapidement. Heureusement que la plage était déserte. Une brusque angoisse envahit Malko. Que se passait-il ?

Shayne Lockheart vint au-devant de lui, très agité, suivi du Rasta, noir comme du charbon, insolite avec ses cheveux tressés.

– Il y a du nouveau, annonça Shayne à voix basse. On m'a dit qu'il y avait un Russe chez Gimenez ce matin... Il paraît que c'est un général...

Malko n'en revenait pas. Ersto écoutait, une expression de dégoût sur son visage brutal. Il murmura quelque chose en pidgin³, que Malko ne comprit pas.

– Que dit-il ?

– Qu'il faut lui couper la tête, traduisit Shayne. Ersto n'aime pas les Russes. Ils sont les alliés de ceux qui ont tué le Négus en Éthiopie. Le

Négus, c'était son Dieu.

Effectivement le Rasta avait un air de plus en plus farouche. Shayne avait posé sur Malko le regard un peu fou de ses yeux trop brillants.

– Ce Russe vous embête ? demanda-t-il.

Malko était ennuyé que cette conversation ait lieu devant le Rasta. Il ne voulait pas décommander le rendez-vous avec Ronald Bedford. Il se demanda soudain si Shayne n'était pas beaucoup plus malin qu'il n'en avait l'air... le Noir squelettique continua, oubliant ce qu'il avait dit du Rasta, peu fiable à cause de son goût immodéré pour la ganja.

– On peut parler devant Ersto. C'est un ami.

– Bien sûr cela m'embête, avoua Malko, mais j'espère que tout se passera bien...

Shayne posa une main décharnée sur son bras. Légère comme un papillon.

– Je veille sur vous, dit-il.

Il fit demi-tour, Ersto sur ses talons et ils s'éloignèrent dans la cocoteraie cernée entre la route et la plage, laissant Malko perplexe. Quelle mauvaise nouvelle allait-il encore apprendre d'ici le bal du vendredi soir ? Il sentait le filet se resserrer autour de lui, même s'il ne se passait rien de spectaculaire. Le colonel Alex Porenko n'était pas venu à Grenade seulement pour se faire tresser un chapeau de feuilles de bananier.

1. Une bière ?

2. Voir Le Bal de la Comtesse Adler. S.A.S. n° 21.

3. Créole anglais.

CHAPITRE XII

Le raciste le plus obtus aurait senti ses préjugés voler en éclats à la vue de Ruth. Un T-shirt blanc décolleté en V jusqu'au ventre arrivait à peine à dissimuler un petit quart de la lourde poitrine en poire qui semblait taillée dans le marbre. Le bas de son corps était moulé par le Lastex fuchsia phosphorescent du pantalon tellement ajusté qu'il en devenait indécent. La courbe de ses reins attirait irrésistiblement le regard du sodomite le plus blasé. Ruth Calliste posa sur Malko ses grands yeux de biche étirés par le khôl, avec une expression faussement naïve.

– Vous n'avez pas honte de sortir avec moi ?

– Je me demande même si nous allons sortir, dit Malko.

Elle rit, flattée. Luisa avait disparu depuis une demi-heure, au bras de Jimmy qui avait promis d'amener une cavalière à Malko. Ils devaient se retrouver directement au Yacht-Club. Malko eut une pensée émue pour Enzo Pisani, le sacrifié. Par prudence, Malko avait préféré que Luisa accepte l'invitation de Jimmy le mouchard.

Depuis sa rencontre avec Shayne et Ersto, sur la plage, rien n'était arrivé. Il n'avait pas revu le colonel soviétique et n'avait senti aucune surveillance particulière. Sauf le troublant Jimmy, mouchard et gigolo.

Ils prirent place dans la Moke. Les cheveux frisés et courts de Ruth ne craignaient pas la vitesse... Malko posa une main sur la cuisse gainée de Lastex.

– Ruth, dit-il, ce que nous allons faire est dangereux. Vous pouvez encore changer d'avis...

– Non, dit-elle. Mon cousin est à Richmond Hill. Il avait voulu militer dans le *Grenada National Party*. Je veux vous aider si cela peut nuire à ces salauds.

Ils n'échangèrent plus un mot, secoués par les cahots. Puis le chemin en pente menant à la Marina apparut, après le grand portail des bureaux du Premier ministre. La silhouette vieillote du vieux bateau en bois, l'*Aurora*, se détachait au clair de lune. Des haut-parleurs mis à

pleine force déversaient des flots de musique sur toute la Marina. Malko gara sa voiture en face du Yacht-Club. Des dizaines de Noirs étaient massés devant l'entrée, au milieu de caisses de bière empilées comme des remparts. Il se fraya un chemin, traînant Ruth par la main. L'apparition de la somptueuse croupe fuchsia faillit déclencher une émeute. Malko se demanda si les malheureux exclus, faute d'argent, n'allaient pas la violer sur place. Fièremment, Ruth se cambrait encore comme pour laisser un soutien inoubliable de son apparition. Pour quatre dollars grenadins, Malko et Ruth se firent tamponner le poignet, afin de pouvoir ensuite ressortir et revenir. Une passerelle en planches menait à une sorte de chapiteau abritant un énorme juke-box et la piste de danse. Une foule compacte s'y pressait. En grande majorité des Noirs. En face du bar, pourtant, une Blanche diaphane imbriquée à un Noir trois fois comme elle, se frottait hystériquement contre son cavalier. Le comptoir en lui-même était un spectacle : les garçons débordés avaient tout juste le temps d'ouvrir les bouteilles de bière, livrées sans même un verre ou une paille. Les disques se succédaient : rumba-rock, reggae, pop-music américaine. Beaucoup plus d'hommes que de femmes. Ils dansaient, les yeux absents, sans s'occuper de leurs voisins. Les rares Noires étaient attifées d'une façon incroyable, avec des jupes ultracourtes, des corsages de couleurs violentes, des coiffures compliquées s'accordant avec les énormes bérêts multicolores en laine de leurs cavaliers. Il régnait une ambiance bon enfant et électrique, sans aucune agressivité à l'égard des rares Blancs présents. Ruth fut immédiatement l'objet de tous les regards... Le spectacle du Lastex fuchsia moulant sa croupe callipyge n'avait pas d'égal sous le chapiteau. Elle tira Malko vers le milieu de la piste où évoluait un magma compact de danseurs solitaires.

C'était un reggae lent et sensuel. Aussitôt, le ventre de Ruth s'appuya contre Malko, agité par une gigue pleine d'érotisme, les seins lourds en poire écrasés contre lui. Elle s'était arrosée d'un parfum musqué et, les yeux fermés, ondulait au rythme de la musique. À côté d'eux, un grand Noir penché sur une fille, les deux mains nouées autour de ses reins, se frottait comme un chien en plein rut.

Un peu plus loin, un homme dansait tout seul, un Rasta, le joint aux lèvres, soufflant voluptueusement sa fumée, suivi par ses voisins qui aspiraient ensuite ce qu'il exhalait.... En cinq minutes, Malko était trempé de sueur. En dix, il avait une érection à faire honte à un chimpanzé. Ruth le guettait, l'œil salace, sans s'écarter de lui. La promenade à l'*Aurora* ne serait pas inutile et elle avait visiblement bien l'intention de jouer son rôle jusqu'au bout... L'obscurité presque totale facilitait les débordements en tout genre.

– J'ai soif ! dit soudain Ruth.

Ils naviguèrent jusqu'au bar. Ruth vida une boîte de bière d'un trait. Un inconnu lui passa un joint. Elle aspira puis exhala lentement la fumée.

Les bières défilaient à une vitesse prodigieuse ; la musique assourdissante, les joints circulant sans cesse créaient une ambiance insolite, explosive. Malko aperçut soudain dans la foule Luisa, en T-shirt et mini, en train de danser avec Jimmy, beau comme une carte postale avec ses cheveux gominés, et un pantalon si moulant qu'il détaillait ses attributs sexuels allongés le long de sa cuisse. Le Noir adressa de grands signes à Malko.

– J'ai une fille pour vous !

Abandonnant Luisa, il plongea dans la cohue et réapparut avec une petite Noire hideuse aux cheveux tressés en palmier, le front fuyant, lippue, trapue, arborant sur sa robe un énorme rond rouge du Parti Révolutionnaire. Un vrai petit pot à tabac avec une poitrine superbe moulée de laine bleue.

– *That's Elena*, présenta Jimmy.

Ruth jeta un regard noir à Elena, prit Malko par le cou et se serra contre lui d'un geste de propriétaire, l'entraînant dans un frotti-frotta sans équivoque. Elena en demeura bouche bée. En tout cas, la barbouze la plus soupçonneuse ne pouvait lui reprocher de préférer Ruth à Elena. Celle-ci se déchaîna, dansant d'une façon aussi provocante qu'une guenon, balançant harmonieusement sa croupe où s'attardaient quelques mains baladeuses sans qu'elle y prête trop attention. La fête battait son plein. C'était plus proche du bal populaire que de la soirée mondaine... Ses yeux habitués à la pénombre, Malko cherchait Ronald Bedford. C'était difficile dans cette obscurité presque absolue.

Sournoisement, Malko entraîna sa cavalière au milieu de la foule, tournant autour de la piste, jusque sous le juke-box où le vacarme était assourdissant. Ils refirent une station au bar pour un « refueling » de bière, et repartirent danser. Ruth commençait à se faire plus lourde dans les bras de Malko. Son pubis s'appuyait avec une insistance coupable contre lui, en un reproche muet... Ses seins semblaient prêts à lui percer le thorax. Soudain, elle l'embrassa violemment...

Ils oscillaient, immobiles, enlacés. Elle glissa une main entre eux et se mit à le masser discrètement comme pour l'évaluer. Des tas de couples en faisaient autant, tout autour d'eux. Malko aperçut un Noir qui avait carrément baissé le corsage de sa cavalière, découvrant deux seins marron fermes comme des obus et qui mordait dedans ! La

Noire, les yeux révoltés, couinait de bonheur... L'éducation anglaise n'avait pas tout effacé...

Plus la soirée s'avancait, moins il y avait de retenue. Les mâles seuls erraient au milieu des couples, avec des mains partout, les yeux hors de la tête, se frottant par-ci par-là, puis retournaient à la bière du bar.

Une fille portant une sorte de crinoline se mit à danser toute seule, avec de brusques secousses du bassin, mimant un orgasme de rêve. Malko crut apercevoir Ersto le Rasta dans un nuage de ganja, la main posée sur un sein noir. Ils avaient fait le tour de la salle. Revenus au bar, Ruth ingurgita sa septième bière. Malko n'en pouvait plus : entre la danse, la tension nerveuse et l'excitation attisée par Ruth, il bouillait. Celle-ci s'appuya contre lui et murmura à son oreille :

– Si on allait sur le bateau...

Malko regarda encore une fois autour de lui. Inquiet. Tant de choses avaient pu arriver depuis que le rendez-vous avait été pris. Ils sortirent de la fournaise sous les regards envieux de la plupart des mâles. Ensuite, Ruth tourna à gauche, longeant la palissade du Yacht-Club, puis y pénétra, traversant le parking. À l'entrée de la jetée, un vieux Noir somnolait dans une guérite. Ruth lui glissa un mot à l'oreille puis entraîna Malko. Les planches de bois grinçaient sous leurs pieds. À gauche, il y avait de petits voiliers et à droite se dressait la masse imposante de l'*Aurora*, ancien transport de troupes reconverti dans le tourisme et l'hôtellerie de passe. De nuit, il était presque présentable... Ruth se retourna vers Malko.

– Donne-moi vingt dollars EC1.

Elle monta l'échelle de coupée la première. On devait les observer du pont plongé dans l'obscurité, car une Blanche surgit aussitôt en les éclairant avec une puissante torche électrique. Le faisceau balaya rapidement le couple. Nouveau conciliabule, puis le billet changea de main et la fille les précéda dans une coursive sombre qui les mena de l'autre côté du bateau. Les lumignons de sécurité brillaient d'une lueur jaunâtre et sinistre... Il devait y avoir une vingtaine de cabines, peut-être plus. La fille à la torche stoppa devant l'une d'elles.

– *One hour only*, dit-elle avant de disparaître.

L'endroit ressemblait à toutes les cabines de bateau, avec une étroite couchette et quelques armoires métalliques. Ruth poussa la porte, la verrouilla et s'allongea sur la couchette. Malko regarda par le hublot, mal à l'aise. C'était excitant, ces amours tropicales et clandestines, mais pas exactement le but de son voyage... Ruth, d'un geste naturel, ôta son haut, révélant ses seins en poire. Malko se débarrassa de sa

chemise trempée de sueur, la rejoignit et fit courir ses doigts sur la chair ferme, s'attardant aux mamelons érigés, gros comme des crayons. Ruth ferma les yeux, gémit puis attira fougueusement Malko et reprit son manège du bal, mais à l'horizontale... À travers le Lastex fuchsia la croupe était incroyablement ferme avec une cambrure de rêve. Ruth s'arrêta d'embrasser Malko une seconde pour murmurer :

– Il ne faudra pas le dire à Enzo...

Un ange passa et s'enfuit, horrifié de tant d'hypocrisie. Elle n'omettrait sûrement pas le moindre détail dans son récit. Malko décida d'oublier la CIA un certain temps. Ruth dégageait un érotisme tropical différent de ses habitudes, mais très efficace... D'elle-même, Ruth défit la fermeture Éclair de son « gant fuchsia » et s'en débarrassa d'un coup de pied, pour plonger aussitôt sur le ventre de Malko.

Sa fellation était parfaitement civilisée. Malko ne pouvait détacher les yeux de cette croupe cambrée, provocante, de ses cuisses musclées, du buisson noir et frisé ombrant son ventre. Ruth contempla avec satisfaction l'effet de sa bouche. Puis, elle enjamba Malko et s'empala sur lui avec un soupir de plaisir. Peu à peu, elle se pencha en avant, frottant ses seins de marbre sombre contre sa poitrine, avec une mimique de chatte heureuse, et enfin, s'allongea complètement sur lui, serrant les jambes, dans la position de l'homme.

Ainsi installée, Ruth commença à onduler d'avant en arrière avec des mouvements imperceptibles, agaçant son clitoris contre le membre fiché en elle.

Chaque fois qu'il la sentait prête à jouir, elle s'arrêtait le temps de faire redescendre la pression, puis recommençait doucement. C'était à la fois frustrant et prodigieusement excitant. Malko finit par lui prendre les hanches et guider ses ondulations, tout en passant parfois un doigt curieux le long de la cambrure de ses reins, ce qui ne sembla pas la choquer outre mesure. La climatisation de l'*Aurora* ayant cessé de fonctionner une douzaine d'années plus tôt, Malko dégoulinait de sueur. Ce qui l'amena à la pousser sournoisement à l'orgasme... Ruth prit son plaisir avec de petits couinements discrets, les hanches secouées de spasmes violents. Puis, d'elle-même elle s'arracha, lui fit l'offrande de sa bouche rapidement mais profondément et roula sur le ventre, les reins cambrés ; les bras étendus devant elle. Il n'en fallait pas plus pour réveiller les démons de Malko. Agenouillé entre les cuisses brunes, il contempla quelques instants cette croupe qu'il avait envie de violer, espérant que Ruth n'allait pas ameuter l'*Aurora* par ses hurlements... Il se guida d'abord prudemment vers ses reins, ce qui arracha à Ruth un feulement de bon aloi. Comme il manifestait ses intentions de façon plus précise, elle eut alors un geste plein de bonne

volonté, prouvant qu'elle avait été bien élevée. Ramenant les bras en arrière, elle saisit les globes fermes de ses fesses et les sépara en un charmant geste d'offrande... Malko s'engloutit en elle d'une seule poussée, la sodomisant aussi loin qu'il le pouvait. Ruth, malgré le poids de Malko pressant sur ses reins, réussit à se cambrer, s'ouvrant encore plus. Il regarda ses mains. Crispées sur le drap sale de la couchette, elles remuaient spasmodiquement. Elle haletait, la tête de côté, la bouche entrouverte... Il se retira doucement, l'observant, puis la reprit, plus violemment. La bouche de Ruth laissa passer quelques onomatopées.

– *Yes ! Yes ! Sock it to me*²

Malko n'avait plus de raison de se retenir. Les deux mains crispées sur ses hanches, il se mit à la poignarder à grands coups de reins, grisé par le contact de cette chair ferme et consentante. Ruth feulait, criait, à chaque pénétration, infiniment plus que lorsque Malko lui avait fait l'amour de façon classique. Il sentit soudain un formidable orgasme monter de ses reins et Ruth le perçut aussi. Lorsqu'il se vida dans le fourreau étroit qui l'enserrait, les jambes de la Noire se raidirent. Elle poussa un cri bref, des gouttes de sueur perlèrent sur tout son corps, ses ongles crissèrent sur les draps.

Malko, ébloui, demeura en elle, souhaitant que cela ne finisse jamais. C'était toujours superbe de réaliser un fantasme. Depuis qu'il avait vu Ruth, il avait eu envie de la prendre de cette façon. La chaleur humide les collait l'un à l'autre comme des timbres-poste. Pourtant, il recommença à bouger, insatiable. Ruth, les yeux clos, ne protesta pas. De nouveau ses reins s'élevèrent un peu... Leur peau était si imprégnée de sueur qu'ils glissaient maladroitement l'un sur l'autre. Ruth éclata de rire. Un coup léger frappé à la porte les fit sursauter tous les deux. Un flot d'adrénaline emplit les artères de Malko et il oublia instantanément ses mauvaises intentions. Ruth tourna la tête vers lui et murmura :

– Attends !

Se dégageant de lui, elle courut pieds nus jusqu'à la porte et demanda à voix basse :

– *Who is if ?*

Le revolver de Malko était resté dans la Moke. Impossible de le traîner au bal du Yacht-Club. Le hublot de la cabine était trop petit pour laisser passer un être humain. Ruth chuchota un moment en créole, puis se retourna :

– Habille-toi, vite !

Il n'eut que le temps de passer un slip avant qu'elle ouvre la porte. Malko aperçut dans l'embrasure une Noire vêtue d'un long T-shirt descendant à mi-cuisse, petite, l'air effrayé. Elle lui fit signe de la suivre. Il se glissa dans la chaleur moite de la coursive déserte. La fille tourna, s'arrêta devant une cabine, frappa deux coups, puis un, puis trois. La porte s'ouvrit. La Noire poussa littéralement Malko à l'intérieur avant de disparaître silencieusement.

La cabine était plongée dans l'obscurité. Malko fit un pas en avant. La lumière jaillit d'un plafonnier. Il s'arrêta, l'estomac serré. Un grand Noir, assis sur la couchette, torse nu, vêtu seulement d'un blue-jeans, braquait sur lui un énorme pistolet automatique.

1. Eastern Caribbean dollars.

2. Mets-le-moi.

CHAPITRE XIII

Le regard de Malko remonta du trou noir du canon jusqu'au visage de l'homme qui tenait l'arme. Les traits tirés, les yeux plissés, les mâchoires serrées trahissaient une tension extraordinaire. Un peu de sueur perlait à la lisière des courts cheveux frisés. De toute évidence, il mourait de peur. Malko, le premier choc passé, reconnut ses traits et demanda à voix basse :

– Vous êtes Ronald Bedford ?

Le pistolet ne se baissa pas, mais Malko vit les muscles de son vis-à-vis se relâcher imperceptiblement. Une lueur soulagée passa dans les prunelles noires.

– Oui. Qui êtes-vous ?

– Je suis celui qui vous a donné rendez-vous ici, précisa Malko. Ou plutôt, qui a accepté votre rendez-vous. Par l'intermédiaire de Shayne Lockheart.

– Qui êtes-vous ? répéta le Noir.

Il ne semblait pas encore pleinement rassuré.

– Je remplace Malcolm Siddeley.

Le regard de l'homme au pistolet ne lâchait pas Malko.

– Comment puis-je en être certain ? Vous devez me dire quelque chose...

Brutalement, Malko réalisa que Malcolm Siddeley avait sans doute prévu un code avec son « contact » qu'il n'avait pas eu le temps de transmettre avant d'être arrêté... il fallait à tout prix prouver à Ronald Bedford qu'il ne s'agissait pas d'un piège où Malko risquait de prendre une balle dans la tête et de se retrouver flottant entre deux eaux dans la Marina.

– Malcolm Siddeley est mort trop vite, dit-il, je sais seulement que vous correspondiez par la boîte aux lettres morte du cimetière de Church Street. Je ne l'ai pas utilisée, elle est grillée... Mais je peux vous dire ce que Malcolm Siddeley attendait de vous.

– Quoi donc ?

– Le protocole secret Grenade-Cuba. Vous en avez eu connaissance en tant que membre du Conseil de la Révolution...

Le Noir demeura impassible, n'abaissant pas son pistolet.

– Qui vous a donné mon nom ? demanda Ronald Bedford.

– Malcolm Siddeley l'avait communiqué à ses chefs, dit Malko. Je n'appartiens pas au MI 6, mais j'ai repris l'affaire, pour le compte des Américains et des Britanniques... Êtes-vous toujours disposé à nous aider ? Je suis à Grenade sous une fausse identité et j'ai pris des risques énormes pour vous contacter.

Lentement, le canon du pistolet s'abaissa, puis Ronald Bedford le jeta sur la couchette.

– Moi aussi, je risque ma vie, dit-il. Je sais que le G 2 fait tout ce qu'il peut pour découvrir qui trahissait au profit de Malcolm Siddeley.

Le Grenadin eut un sourire amer.

– Ils soupçonnent tout le monde ! Heureusement, il n'y a jamais rien eu contre moi. Mais j'ai peur. Lorsque j'ai commencé à communiquer des renseignements à Mr Siddeley, je ne pensais pas que cela irait si loin...

Malko ne répondit pas. La chaleur dans la petite cabine était étouffante. Ils parlaient à voix basse et les parois d'acier arrêtaient tous les bruits de l'extérieur. Cela sentait la rouille, l'humidité et le décapant. Pas le cadre idéal pour une lune de miel. Appuyé à la cloison d'acajou moisi, Malko sentait la sueur couler le long de son dos. Il examina plus attentivement son vis-à-vis : en dépit de sa jeunesse, il avait de grandes poches sous les yeux. Son regard parcourut la minuscule cabine : Ronald Bedford avait-il apporté le précieux protocole ?

– Pourquoi restez-vous à Grenade ? fit Malko.

Ronald Bedford posa sur lui un regard plein de tristesse.

– Il y a des moments où je me le demande. Je sais qu'en sortant d'ici, je peux être arrêté, torturé, emprisonné pendant des années. Ou exécuté discrètement. Sans que personne puisse me venir en aide. Les Cubains ne laissent aucune chance à ceux qu'ils considèrent comme leurs adversaires. Beaucoup de mes anciens camarades d'université sont réfugiés à Trinidad, à La Barbade ou aux États-Unis. Moi, je ne peux pas, je n'ai pas une mentalité d'émigré... Mais je souffre tous les jours de voir ce que devient mon pays.

Ce chuchotis politique était hautement insolite dans ce lieu dédié au stupre express, dangereux aussi, car ce genre de rencontre doit toujours durer le moins longtemps possible. Cependant Malko sentait que le Noir avait besoin de parler, de se confier.

– Pourtant, remarqua-t-il, vous apparteniez à l'équipe qui a pris le pouvoir, puisque vous êtes membre du Conseil de la Révolution.

– Bien sûr, fit Ronald Bedford, j'ai toujours milité au sein du New Jewel. J'étais là quand le « Mongoose Gang » a assassiné le père de Maurice Bishop. Je voulais que Grenade se débarrasse de son dictateur fou. Mais pas pour tomber dans une autre dictature, communiste, celle-là. Je n'ai jamais voulu que Grenade devienne un satellite de Cuba. Puis, peu à peu, je me suis rendu compte que certains d'entre nous avaient des liens de longue date avec les Cubains. J'ai compris où nous allions, le jour où le gouvernement a interdit le *Torchlight*, un journal qui avait toujours lutté pour les libertés. Ils l'ont remplacé par un hebdomadaire, le *Free West Indies* que personne ne lit.

Malko se dit que la digression avait assez duré.

– Vous avez apporté ce protocole ? demanda-t-il comme si cela allait de soi.

Ronald Bedford le fixa avec surprise.

– Non, bien sûr.

Malko eut une bouffée d'exaspération. C'était un peu idiot de risquer sa vie pour parler politique avec un révolutionnaire à états d'âme.

– Pourquoi ?

Le Noir le regarda bien en face.

– D'abord, je ne savais pas qui j'allais trouver en face de moi. Ce pouvait être un piège. Ensuite, c'était dangereux de l'emmener dans un endroit public, comme ce bal. On peut être bousculé, il peut se produire une bagarre. Enfin, je ne le garde pas chez moi. Il faut que je le récupère.

– Je comprends, fit Malko, rassuré. Vous êtes certain que si ce protocole devient public, on ne pourra pas remonter jusqu'à vous ?

– Je ne pense pas. Nous sommes une vingtaine à avoir pu le photocopier.

– Vous n'avez rien sur l'enquête qui a suivi l'arrestation de Malcolm

Siddeley ?

– Très peu de choses. Il n'a jamais parlé, sinon je ne serais pas ici. Ils ont seulement trouvé l'endroit où je déposais les messages. Je n'avais rien mis dedans. Heureusement, personne ne m'a jamais aperçu là-bas. Je prenais beaucoup de précautions.

Malko tendit l'oreille, guettant les craquements du vieux bateau de bois.

– Il n'y a pas de risques pour la rencontre de ce soir ?

– Très peu, dit le Noir. Au moins une trentaine de couples viendront sur l'*Aurora* ce soir, comme tous les vendredis.

– Comment avez-vous trouvé la cabine où je suis ?

– Mon amie vous a guetté quand vous êtes arrivé. Elle connaît ce bateau comme sa poche.

– Et avec elle, vous ne risquez rien ?

– Son père est à Richmond Hill, depuis deux ans et demi. C'était le directeur du *Torchlight*.

– Ce n'est pas dangereux de vous promener avec un pistolet ?

Ronald Bedford posa sa main sur le colt.

– En tant que membre du Conseil de la Révolution, j'y ai droit.

Malko commençait à étouffer, moralement et physiquement. Quarante-cinq minutes s'étaient écoulées. Il restait un quart d'heure de location. Inutile d'attirer l'attention.

– Quand pouvez-vous me remettre le protocole ? demanda-t-il.

Ronald Bedford laissa passer quelques secondes avant de répondre, comme s'il hésitait encore avant de franchir le dernier pas.

– Je préfère ne pas vous rencontrer à nouveau, dit-il enfin. C'est trop dangereux. Mais j'ai une idée. Je me fais soigner les dents régulièrement chez un vieil ami, un membre du Rotary, le docteur John Higgins. Son cabinet se trouve dans Church Street. J'ai une entière confiance en lui. Mon prochain rendez-vous est mercredi à quatre heures. Je peux apporter le document et le lui laisser. Vous viendrez tout de suite après et vous lui demanderez les radios de Ronald Bedford. Il vous remettra le document.

– Cela me paraît parfait, dit Malko soulagé. J'ai un moyen sûr de

quitter Grenade sans être fouillé.

– Alors, marchons comme ça, conclut Ronald Bedford. J'espère que la diffusion de ce protocole les forcera à reculer et les fera réfléchir. Que la prochaine fois que vous viendrez à Grenade, nous nous verrons au grand jour.

– J'espère aussi, dit Malko.

Il y avait peu de chances qu'il remette jamais les pieds à Grenade.

– A propos, vous êtes sûr qu'on ne vous surveille pas ? demanda soudain le Noir. Vous n'avez rencontré aucun problème ?

– Aucun jusqu'ici, dit Malko.

Ronald Bedford se leva et lui serra longuement la main, avant d'entrouvrir la porte. La coursive était déserte. Malko se glissa dans l'obscurité humide et regagna rapidement sa cabine. Les deux Noires, en train de bavarder sur la couchette, sursautèrent en le voyant arriver. L'amie de Ronald Bedford se leva aussitôt et sortit.

Ruth Calliste posa sur lui un regard anxieux.

– Ça s'est bien passé ?

– Très bien, dit Malko, commençant à se rhabiller.

L'heure était presque écoulée. Visiblement déçue de ne pas continuer ses galipettes, Ruth enfila à regret son pantalon fuchsia. Torse nu, elle vint se frotter gentiment à Malko.

– Nous pouvons rester encore en payant dix dollars de plus.

– Ce n'est pas prudent.

La dernière question de Ronald Bedford tournait dans sa tête avec une insistance sournoise. Il y avait répondu avec la plus parfaite malhonnêteté intellectuelle. Bien sûr, il n'avait encore eu aucun vrai problème... Seulement, il avait omis de signaler à Bedford la surveillance de Jimmy, l'épisode de la boîte aux lettres morte montrant que l'enquête se poursuivait, l'arrestation provisoire de Ruth et surtout l'arrivée du colonel soviétique...

Malko avait rapidement pesé le pour et le contre. Il n'avait pas le droit de faire ces révélations à Ronald Bedford. Car le Noir aurait aussitôt refusé de lui remettre le protocole. D'ailleurs, le risque était couru par Malko. La méthode qu'ils avaient adoptée pour la remise du document éliminait le danger pour Bedford. D'ici le mercredi suivant, il restait cinq jours. Cinq jours pendant lesquels Malko devait éviter tout problème avec les Cubains ou le colonel Porenko, et préparer son

départ. A part cela, il n'avait strictement rien à faire, sinon jouer plus que jamais le touriste insouciant. Enroulée autour de lui comme une liane tiède, Ruth s'efforçait en silence de l'entraîner dans un second round. Il parvint à l'écartier et acheva de se rhabiller.

La porte de la cabine grinça légèrement lorsqu'il l'ouvrit. A la coupée, ils croisèrent un autre couple en train de payer ses vingt dollars.

– Retournons là-bas, j'ai soif, proposa Ruth.



La musique tonitruante faisait toujours trembler le chapiteau. Enlacé à Ruth, Malko exhiba son poignet marqué à l'encre violette et ils regagnèrent la fournaise... Ruth se mit à danser plus calmement, ses sens apaisés. Malko n'avait qu'une idée : regagner le *Spice Island*. Il chercha Luisa des yeux, sans la trouver. De nouveau l'anxiété lui assécha la bouche. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé ! Que Jimmy le mouchard assouvisse ses fantasmes sexuels avec elle en lui prenant un peu d'argent ne tirait pas à conséquence mais un kidnapping était toujours possible. Ruth posa la tête sur son épaule.

– Je voudrais dormir avec toi, soupira-t-elle.

Malko voulait surtout prendre une douche et dormir seul. Sa chemise et son pantalon étaient à tordre. Il tira Ruth jusqu'à la sortie encore encombrée de badauds en dépit de l'heure tardive et ils regagnèrent la Moke. Tout le temps de la traversée de Saint-George's, Ruth demeura blottie contre lui. Quand il stoppa dans le petit parking en dessous de la maison d'Enzo Pisani, elle l'embrassa longuement. Puis elle sauta de la voiture et disparut dans le noir.

Malko repartit ventre à terre vers Grand Anse. Ce n'est qu'en faisant coulisser la porte du bungalow que son angoisse se calma : Luisa dormait sans climatisation, le drap rejeté, allongée sur le ventre.



Neuf heures et demie ! Depuis qu'il se trouvait à Grenade, Malko ne s'était jamais levé si tard. Luisa était toujours endormie. Il se leva et sortit ; le soleil éblouissant le fit cligner des yeux. Pas assez pour lui éviter un coup au cœur. La tête abritée sous son chapeau en feuilles de bananier, le colonel Alex Porenko lisait sur la plage, dans un fauteuil en plastique posé à même le sol. Image même du vacancier paisible.

Autour de lui, les marchands commençaient à se déplier en formation de combat...

Malko fit demi-tour et rentra dans le bungalow, essayant de se raisonner. La présence du colonel soviétique ne signifiait rien de particulier. Il ignorait même s'il logeait au *Spice Island*, ce qui était probable.

Luisa émergea, le visage défait.

– Comment cela s'est-il passé ? demanda Malko.

– Vous avez vu ma tête ? fit la Vénézuélienne. Jimmy m'a emmenée dans une maison avec un de ses copains... Ils étaient déchaînés. Ils m'ont fait fumer de la ganja... Et vous ? Avez-vous eu le contact ?

– Oui.

Il lui expliqua la marche des événements et ils décidèrent de ne pas rester sur la plage à cause du Soviétique. Quand Luisa fut prête, ils s'esquivèrent.

Malko se sentait le cœur léger. Finalement, il allait gagner sa course de vitesse avec le KGB et les Cubains... Ils déjeunèrent au *Calabash*, puis restèrent sur la plage à se gratter à cause des *sand-flies*¹. A cinq heures, ils regagnèrent le *Spice Island*. Au moment d'entrer dans le bungalow, Malko balaya la plage du regard. Elle était presque vide, les employés de l'hôtel étaient en train de hisser les planches à voile au sec. Le colonel soviétique était toujours à la même place. Il ne lisait plus, semblait dormir, la tête sur la poitrine, abritée sous son ridicule chapeau.

Cela parut étrange à Malko. Le Russe devait être cuit à point.

Bizarre, bizarre.

Tandis qu'il le regardait, un des Noirs de l'hôtel s'approcha du Soviétique et se pencha. Malko le vit se redresser et se mettre à hurler.

Plusieurs autres Noirs accoururent aussitôt, avec les rares clients du bar. Malko attendit qu'il y ait un petit groupe pour s'aventurer à son tour. En une fraction de seconde, à l'immobilité du Soviétique, il vit qu'il était mort. Sans aucune blessure apparente... En examinant le cadavre, il aperçut une boule noire qui dépassait du dossier du siège.

Il réalisa ce qui s'était passé : quelqu'un avait planté un pic à glace à travers le cœur du Soviétique, le clouant au siège et le tuant sur le coup !

1. Mouches de sable.

CHAPITRE XIV

Immobile dans le brouhaha des badauds entourant le cadavre du Soviétique, Malko tentait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Le colonel Alex Porenko semblait dormir. Seuls deux minces filets de sang qui avaient coulé de la commissure de ses lèvres indiquaient une mort violente. On l'avait assassiné en pleine plage, devant des dizaines de témoins. Les réflexions horrifiées fusaient en créole. La police n'allait pas tarder à arriver. Il s'éclipsa vers le bungalow, catastrophé. On ne tuait pas impunément un officier du KGB, surtout à Grenade. Le meurtre allait déclencher des réactions violentes du G 2 dont il risquait d'être la première victime.

Qui pouvait avoir tué le colonel Porenko ?

Luisa sortait de la douche quand il lui apprit la nouvelle. Elle devint livide.

– Il faut partir tout de suite, fit-elle.

Malko l'entendit à peine. Il venait de se souvenir d'un détail qui prenait maintenant une signification troublante.

– *Herr Gott !* fit-il, je dois vérifier quelque chose tout de suite. Restez ici.

Il courut jusqu'à la Moke et prit la direction de la villa blanche.

Shayne Lockheart était accroupi sous la véranda dans sa position habituelle. Dès que Malko sauta de la Moke, il se déplaça et vint vers lui avec un sourire ravi et débile.

– Vous êtes content ? chuchota-t-il, une lueur démente dans ses prunelles noires.

Malko eut l'impression de recevoir le ciel sur la tête. Ses plus horribles soupçons se confirmaient... Il se retint pour ne pas prendre Shayne Lockheart au collet. Ivre de rage, il explosa :

– C'est vous qui avez tué le colonel Porenko ?

– Pas moi, corrigea Shayne avec douceur, Ersto.

– Mais pourquoi ? gronda Malko. Pourquoi ? Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous allez déclencher ?

Shayne Lockheart sourit finement et prit entre deux doigts le petit sachet de cuir pendu à son cou.

– Nous ne craignons rien ! Cela nous protège. J'ai dit à Ersto que vous n'aimiez pas les Soviétiques et que celui-là allait peut-être vous gêner. Que vous aviez été très gentil avec moi. Alors il a pris son pic à glace et il a été se promener sur la plage. C'était plein de marchands qui tournent autour des touristes. Personne ne l'a remarqué. Il s'est accroupi près du Russe et, couic ! Il lui a enfoncé le truc dans le dos. Il paraît qu'il n'a même pas poussé un soupir. Ersto avait son transistor avec du reggae très fort, au cas où il aurait crié. Il s'est relevé et il est parti en l'engueulant soi-disant parce qu'il lui avait refusé une cigarette.

– Où est Ersto ?

– Dedans. Il plane. Après cela, il s'est fait une orgie de ganja. C'est pas un violent. Ça va lui faire plaisir que vous veniez le remercier.

Ce que Malko avait à lui dire lui ferait sûrement moins plaisir...

– Je préfère ne pas le voir maintenant, dit Malko. Qu'il ne se montre pas. Vous non plus. Je reviendrai.

Shayne Lockheart lui jeta un regard désolé, plein d'incompréhension. Malko reprit la direction du *Spice Island*, atterré. La mort du colonel Alex Porenko risquait de réduire tout son plan en bouillie...



King-Kong Gimenez, affalé dans un large fauteuil de rotin, examinait avec incrédulité le long pic à glace taché du sang du colonel Porenko. Le Soviétique avait été assassiné en plein jour sous le nez de ses deux « baby-sitters » qui n'avaient rigoureusement rien vu... Ces derniers, gris de peur, le visage tuméfié, attendaient dans le poste de garde, accroupis sur leurs talons, surveillés par leurs anciens camarades. Le Cubain n'arrivait pas à croire qu'ils n'aient rien remarqué !

King-Kong lui-même n'en menait pas large. Son patron à Cuba, le colonel russe Petrosian qui régnait sur l'immeuble du DGI de la Calle Linea à La Havane, allait être fou furieux. Sans parler des autorités soviétiques. Personne n'était encore au courant, même pas son

« traitant » de l'ambassade cubaine, le colonel Chamaco. Le corps du colonel Alex Porenko reposait sous son nom d'emprunt à l'hôpital de Saint-George's dans un casier réfrigéré. Ses gardes du corps continuaient, malgré les coups, à jurer qu'ils n'avaient rien remarqué. King-Kong Gimenez ne comprenait pas, cherchant une explication plausible. Un fou ! Le colonel ne connaissait personne à Grenade. Cependant, le flair du Cubain lui disait que ce meurtre était l'œuvre d'un professionnel. Le pic à glace avait été enfoncé de toute sa longueur, en plein cœur. Par un homme doué d'une force exceptionnelle. Et surtout, sous les yeux de toute la plage... Il fallait un sacré sang-froid. Le dossier devant lui, il hésitait sur la conduite à tenir.

Sa première tentation avait été d'arrêter le couple de « touristes » déjà suspects dans l'histoire de Siddeley, mais ils étaient totalement hors de cause, pour une simple raison : son agent, Jimmy, ne les avait pas lâchés de la journée. Il restait Pisani et sa maîtresse. Là aussi, il devait marcher sur des œufs. L'intervention du Premier ministre en personne montrait qu'il fallait être prudent... Il pensa soudain à la maîtresse de Malcolm Siddeley. Il l'avait toujours soupçonnée de travailler pour les Services britanniques. Il cria, sans se lever :

– Jimmy !

Trente secondes plus tard, un coup timide fut frappé à la porte.

– *Come in* ! hurla King-Kong.

Jimmy, toujours aussi fébrile, tirillant sa courte barbiche, se glissa dans le bureau, le regard déjà chaviré.

– Ce n'est pas eux, ils étaient loin toute la journée. Et puis, Chef, je crois que vous faites fausse route, ils ne pensent qu'à baiser... Vendredi soir, j'étais avec la fille au bal du Yacht-Club. Lui était avec une autre fille, celle qui est avec l'Italien. Il n'avait pas l'air de s'embêter...

– Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

– Ils ont été sur l'*Aurora* pour baiser, comme tout le monde.

– Ah bon !

King-Kong Gimenez n'était pas idiot. L'*Aurora* était aussi l'endroit idéal pour rencontrer quelqu'un discrètement. Il leva ses petits yeux sur Jimmy, qui mal à l'aise, sautait d'un pied sur l'autre.

– Tu ne t'es pas fatigué ! fit-il. Maintenant tu vas vraiment

travailler. Je veux avoir tous les noms de ceux qui sont venus sur l'*Aurora* ce soir-là. Je veux savoir s'il n'y a pas eu un remue-ménage suspect. Si le type ne s'est pas promené, *cotay ci, cotay là...* 1

Jimmy en devint presque blanc de terreur.

– C'est impossible, Chef ! Comment voulez-vous que je trouve les noms...

Santiago Gimenez ouvrit une boîte de bière en glissant son petit doigt dans l'anneau et le fixa avec ironie.

– Il n'y a rien d'impossible pour un défenseur de la Révolution, dit-il d'un ton sentencieux. La Suédoise du bateau connaît tout le monde. Fais-lui peur. Tu peux même l'emmener ici. OK ?

Jimmy battit en retraite, persuadé que son chef lui infligeait une brimade imméritée. Ce n'était pas sa faute si le Soviétique s'était fait poignarder... King-Kong Gimenez, demeuré seul, continua à réfléchir. Il lui restait quelques heures. Il ne pouvait avouer à ses chefs l'assassinat du colonel Porenko qu'en amenant en même temps les coupables bien ficelés. Et avec en prime, la solution de l'affaire Siddeley. Il était déjà en sursis pour celle-là. Une seconde erreur et il se retrouvait au fond de l'Angola. Il se leva, resserra son ceinturon et sortit dans la cour où ses hommes jouaient aux dominos.

– Ernesto, dit-il, j'ai besoin de toi.

Son second, Ernesto Piniero, un Cubain à la peau très claire qui parlait toujours dans un chuchotis imperceptible, abandonna ses dominos instantanément.

– Oui, Chef.

– C'est toi qui as traité l'Anglaise, la maîtresse de Siddeley ?

– Oui, Chef.

– Tu sais des choses ?

Ernesto réfléchit, le front plissé.

– Elle a une arme pas déclarée...

– C'est vrai, coupa King-Kong Gimenez. Va la chercher et ramène-la.

Même s'il devait lui arracher tous les ongles et la peau, lambeau par lambeau, il la ferait parler. Plus il y pensait plus il était persuadé que l'Anglaise en savait davantage qu'elle n'en avait jamais dit. Quand on est la maîtresse d'un espion, il y a des choses qu'on remarque. En plus, qui sait si elle n'avait pas eu un contact secret avec les « touristes » ?

Ses mouchards lui avaient parlé d'un mystérieux visiteur. Un bon petit interrogatoire renforcé allait venir à bout de ces questions.

King-Kong Gimenez rota bruyamment et jeta la boîte de bière vide dans le fût qui lui servait de corbeille à papier. Dès qu'il laissait libre cours à sa férocité naturelle, il se sentait mieux.



Wendy Howard ne les avait pas entendus arriver. Ils étaient trois sur le pas de la porte. T-shirt bosselé à la ceinture par une arme, lunettes noires et, derrière eux dans le chemin, une Toyota. Le G 2. Des Cubains. L'angoisse la rendit muette pendant quelques secondes, puis elle fit un effort surhumain pour paraître naturelle. Elle partait pour le Grand Anse Shopping Center, afin d'avoir un contact avec Malko. Elle se demanda soudain si c'était à cause de lui qu'ils venaient. À moins que ce ne soit l'enquête sur Malcolm qui reprenne. Elle se raccrocha à cette idée pour se donner un peu de courage, leva la tête vers le plus grand.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– *Special Branch*, fit le plus grand d'une voix d'une douceur inattendue à l'accent espagnol prononcé. Nous enquêtons sur les détentions d'armes.

Wendy essaya de se sentir soulagée et sourit.

– Pourquoi venez-vous chez moi ? Je ne suis pas une trafiquante, j'habite ici depuis longtemps... Je n'ai pas le temps de vous voir maintenant, je dois partir, j'ai rendez-vous à Saint-George's avec quelqu' un du ministère des Affaires étrangères.

Ils lui barraient le chemin, sans un mot. Elle paniqua, voulut les écarter. Celui qui avait une voix douce la prit par le bras, la repoussa à l'intérieur.

– Il ne faut pas vous sauver. Nous devons visiter la maison.

Wendy cria en direction de la fenêtre ouverte :

– Jesse !

C'était son majordome. À côté d'elle, son chien-loup. Titus regardait les intrus, l'air méchant. Elle le calma d'une caresse.

Le Noir eut un sourire cruel.

– Il n'y a plus personne. Nous les avons convoqués pour un

interrogatoire.

Alors, Wendy Howard comprit et la peur lui fit trembler les jambes. Les domestiques n'avaient rien dit... Pourvu qu'ils n'aient pas pris Malko... Le Noir à la voix douce lui lâcha le bras et répéta :

– Nous allons visiter la maison...

Les deux autres partirent aussitôt vers le premier étage.

– Vous n'avez pas le droit ! cria Wendy, je suis citoyenne britannique et cette maison est sous protection diplomatique.

Le Noir ne répondait pas, regardant le mur. Elle entendait les autres fouiller, ouvrir des meubles. Soudain, des voix pleines d'excitation crièrent en espagnol, puis il y eut une galopade dans l'escalier. Son cœur faillit s'arrêter lorsqu'elle aperçut un des policiers brandissant par le canon son Walther PPK prolongé par le silencieux. Il le remit aussitôt au Noir à la voix douce. Ce dernier examina l'automatique comme s'il ignorait de quoi il s'agissait puis tourna la tête vers Wendy Howard.

– C'est une arme ? C'est à vous ?

Une seconde, la fureur remplaça la peur chez Wendy Howard. Ainsi son personnel l'avait trahie. Mais les enfants trahissaient bien leurs propres parents dans l'univers communiste.

– Je l'avais oublié, dit-elle, je l'ai depuis longtemps. Je l'avais déclaré.

C'était au gouvernement précédent... Le Noir contempla le silencieux avec curiosité, puis son regard se posa sur les jambes nues et le short moulant les fesses rondes. Wendy se sentit rougir.

– C'est curieux, dit-il, je n'ai jamais vu une arme comme ça. Et puis, depuis la Révolution, il n'y a plus besoin d'armes pour se défendre, le calme règne... Bon, il faut que vous veniez avec nous faire votre déclaration.

Les deux autres l'encadraient déjà. Impossible de fuir. Comme un automate, Wendy se laissa pousser dehors, puis à l'intérieur de la grosse Toyota.



Malko n'en pouvait plus de contempler les étiquettes des bouteilles de bourgogne. Six heures et demie, Wendy avait vingt minutes de retard. Bien sûr, elle pouvait avoir eu un empêchement, mais c'était

inquiétant. Il décida de faire encore une fois le tour des rayons, se mêlant à quelques étudiants, l'estomac serré par l'angoisse.

Lorsqu'il eut fini, toujours pas de Wendy. Il n'y avait plus qu'à reprendre la Mini-Moke. Enzo Pisani pourrait peut-être l'aider. Il fallait savoir ce qui était arrivé à la jeune Anglaise... Il ressortit et prit la direction de Saint-George's.



Tassée à l'arrière de la Toyota entre les deux Noirs, Wendy avait du mal à imaginer que dehors la vie continuait comme si de rien n'était. Ils durent ralentir. C'était jour de marché et des « bus » aux banquettes de bois, bourrés de Grenadins venus de l'intérieur, manœuvraient dans les rues étroites. Des marchands ambulants proposaient leur camelote aux passants. Personne ne bougerait pour lui venir en aide, même si elle parvenait à sortir du véhicule. Le chauffeur changea de vitesse pour monter la pente raide de Young Street. Le policier au carrefour de Church Street leur fit signe de passer. Soudain, au lieu de continuer vers le QG de la police, le véhicule tourna à droite. La gorge brutalement serrée par l'angoisse, Wendy se pencha vers le Noir à la voix douce, à côté du chauffeur.

– Où allons-nous ?

– Chez nous, fit paisiblement le Noir. À la *Special Branch*. Vous ne savez pas où c'est ? Vos amis y étaient installés avant... Les « Mongosse Gang ».

Ils stoppèrent sous les pilotis de ciment, entourés aussitôt par des civils aux visages hostiles. On fit entrer Wendy Howard dans une petite pièce nue, meublée seulement d'une chaise et d'une table métallique. Une étroite lucarne donnait sur les pentes couvertes de végétation de Saint-George's Hill. On referma la porte et elle resta dans la chaleur humide, tournant en rond, ne sachant que faire, espérant le miracle.

Soudain la porte s'ouvrit sur une silhouette monstrueuse : deux mètres de chair noire dans une tenue kaki, de petits yeux enfoncés dans la graisse, des mains énormes et une bouche qui ressemblait à des morceaux de pneu. Wendy Howard eut du mal à ne pas hurler de terreur.

– *Good Morning*, dit King-Kong Gimenez. Il paraît que vous vouliez me parler...

Les petits yeux du géant noir pétillaient de méchanceté. À son

accent elle vit tout de suite qu'il n'était pas grenadin. Elle réalisa, glacée d'horreur, qu'elle se trouvait vraisemblablement devant celui qui avait torturé à mort Malcolm Siddeley.

– Des gens sont venus m'enlever à mon domicile, protesta-t-elle, avec toute l'énergie dont elle était capable... Illégalement. Je ne sais pas pourquoi... Je ne vous connais pas. Je veux parler au *Police Commissioner*...

– C'est vrai ! corrigea le Noir, faisant semblant de se rappeler quelque chose : c'est *moi* qui voulais vous parler...

– De quoi ?

– De l'espion de la CIA que vous avez rencontré à plusieurs reprises, fit le Cubain prêchant le faux pour savoir le vrai. Qui est à Grenade pour déstabiliser le gouvernement. Il s'approcha d'elle et continua d'un ton menaçant. Vous savez ce que nous faisons aux déstabilisateurs...

Elle n'eut pas le temps de répondre. Il avait saisi un domino sur la table et l'avait abattu violemment sur le bois où il claqua comme un coup de feu.

– Nous les écrasons comme ça !

Le bruit fit sursauter Wendy Howard. Elle réussit à dire d'une voix presque calme :

– Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. La Révolution voit des espions partout. Je ne connais pas d'espion.

– Ah ! lâcha King-Kong Gimenez. Vous ne voulez pas avouer ? Votre ami, Malcolm Siddeley, ne voulait pas non plus me parler... Ça ne lui a pas réussi...

C'était la première fois que quelqu'un admettait que Malcolm Siddeley avait été torturé. D'abord Wendy Howard en fut contente puis aussitôt terrifiée. Si on lui confiait des informations aussi compromettantes, c'était que...

King-Kong Gimenez la fixait d'un air salace. Quand ses yeux se posèrent sur le short, Wendy éclata :

– Salaud ! C'est vous qui l'avez tué ! Laissez-moi partir tout de suite !

Elle se rua vers la porte. L'énorme Cubain fit un pas de côté. Il la souleva par les coudes et la serra contre lui avec un plaisir évident. Wendy sentit à travers le tissu du short comme un morceau de tuyau

le long de la cuisse du Cubain et en eut la nausée. Déjà, Gimenez la reposait à terre. Elle ouvrit la bouche pour protester quand une gifle formidable la projeta contre la table. La bordure métallique lui heurta douloureusement les reins, elle cria. Gimenez était déjà sur elle.

Nouvelle gifle, qui l'étourdit. La tête bourdonnante, elle essaya de contourner la table. Il la rattrapa, la prit par la nuque, puis la jeta de toutes ses forces contre le mur. Son front le heurta et elle glissa à terre, étourdie. Le Cubain la releva comme un paquet de linge sale. La soutenant d'une main, il lui assena un violent coup de poing dans le ventre. Un jet de bile jaillit de la bouche de Wendy Howard. King-Kong recula un peu pour ne pas être éclaboussé, puis saisit Wendy par les cheveux. Méthodiquement, il se mit à la gifler à toute volée jusqu'à ce qu'elle cesse de hurler. Lorsqu'il la lâcha, elle s'écroula à terre.

Il s'approcha, la dominant de toute sa hauteur.

– Tu vas me dire tout ce que tu sais ! ordonna-t-il. Sinon, tu ne sortiras pas d'ici vivante ! Je te briserai tous les os du corps !

À demi évanouie, le visage tuméfié, douloureux, la tête bourdonnante, Wendy ne répondit pas. La terreur lui coupait la voix. King-Kong se pencha, noua son énorme main droite autour de la gorge de la jeune Anglaise et la releva pour l'appuyer au mur, cherchant son regard. Lentement, ses doigts commencèrent à serrer les carotides.

– Tu parles ?

Un voile noir passa devant les yeux de Wendy et elle perdit connaissance, se disant qu'elle mourait.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, le visage brutal de King-Kong Gimenez était penché sur elle. Il l'avait allongée sur la table de fer. Une veine battait sur son cou de taureau. Il emprisonna un sein dans sa paume, ses doigts remontèrent, trouvèrent la pointe et il se mit à serrer. Des larmes jaillirent des yeux de Wendy ; elle hurla, mais le Cubain continua jusqu'à ce qu'elle lui échappe.

– Tu parles ?

Silence. King-Kong se retourna vers la porte et hurla :

– Ernesto ! Le seau.

Cinq minutes plus tard, le Cubain à la voix douce qui avait arrêté Wendy entra, portant un grand baquet plein d'eau, qu'il posa au pied de la table.

King-Kong saisit Wendy par les chevilles et l'arracha de la table, la tenant la tête en bas. Son adjoint lui saisit les bras pour qu'elle ne puisse pas se débattre. Puis King-Kong abaissa la tête et la plongea dans le baquet. Wendy retint son souffle, puis, quand elle commença à suffoquer, laissa échapper l'air qu'elle avait dans les poumons, enfin ouvrit la bouche et avala de l'eau. Ils la laissèrent se débattre un moment, puis la retirèrent de l'eau, crachant, toussant, à demi asphyxiée.

– Tu n'as toujours rien à dire ?

Wendy eut une quinte de toux, mais pas un mot ne sortit de sa bouche.

De nouveau, sa tête plongea sous l'eau, et elle suffoqua. Cette fois, elle s'évanouit. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle était allongée dans un coin. King-Kong la contemplait d'un air furibond.

– Tu es une dure, hein ? fit-il. Eh bien, nous allons passer la soirée ensemble. Nous serons plus tranquilles pour bavarder chez moi.

Wendy sentit une panique viscérale la submerger, devinant facilement ce que le Cubain avait en tête.

Malko avait eu du mal à se frayer un chemin dans le Carénage à cause du marché. Il fallait voir Pisani, lui demander conseil. Depuis l'assassinat du colonel soviétique, il s'attendait à être arrêté à chaque seconde et la disparition de Wendy posait un nouveau problème.

La Moke fit un dernier effort pour se hisser sur la pente de trente degrés. Malko monta en courant les marches menant à la terrasse entourant le premier étage de la villa. Enzo Pisani était là, dans son hamac, une paire de jumelles à la main. Malko contourna le hamac et arriva derrière lui. L'Italien se retourna en l'entendant. Tout de suite, Malko remarqua son expression bizarre. Enzo Pisani posa ses jumelles et annonça avant même de dire bonjour :

– Ils ont arrêté Wendy Howard !

1. Par-ci, par-là, en pidgin.

CHAPITRE XV

Malko eut l'impression qu'une main invisible lui tordait l'estomac. Il avait tenté de chasser cette idée de sa tête depuis le rendez-vous manqué au Shopping Center.

– Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

Enzo Pisani tendit la main vers la colline surmontée des bâtiments à toits verts du QG de la police avec, un peu plus bas, celui du G 2.

– Je les ai vus, dit-il simplement. J'observais le coin à la jumelle comme je le fais souvent. Les hommes de King-Kong l'ont amenée, il y a deux heures environ. Elle se trouve dans le bâtiment du G 2. Il n'y a rien à faire, légalement, pour l'en sortir... Je ne comprends pas pourquoi ils se sont attaqués à elle maintenant.

– Je crois le savoir, dit Malko.

Enzo Pisani fut atterré en apprenant l'assassinat du colonel soviétique. Lorsque Malko eut terminé son récit, les deux hommes demeurèrent silencieux un long moment. Ils savaient ce que signifiait cette arrestation pour Wendy Howard.

– Il faut tenter de la sortir de là, dit Malko. Déjà, relayons-nous pour surveiller ce bâtiment. Il n'y a qu'une seule sortie. Nous saurons quand elle sera transférée et où. Vous ne pouvez rien tenter par le Premier ministre, comme pour Ruth ?

– Rien, dit l'Italien. Pas pour une histoire comme ça. Il faut prévenir l'ambassade de Grande-Bretagne à Trinidad. Je vais essayer de le faire, seulement le téléphone marche très mal. Peut-être cherchent-ils seulement à l'intimider. S'ils ne trouvent rien, ils la relâcheront...

Malko savait très bien que l'Italien ne croyait pas à ce qu'il disait. Il s'installa sur un des bancs entourant la terrasse, prit les jumelles et les braqua sur le petit bâtiment au toit vert perché sur ses pilotis de ciment. Essayant de ne pas penser à ce qui se passait à l'intérieur. Il n'y avait rien à faire. Sauf envoyer un commando sur le G 2 et il n'en avait pas le premier homme. Il ne restait plus qu'à croire au miracle : que Wendy Howard parvienne à s'en sortir toute seule.

Le jour baissait. Dans une heure au plus, on ne verrait plus grand-chose.



Wendy Howard s'était presque endormie, lorsque la porte s'ouvrit sur les deux hommes venus l'arrêter le matin. Ils la forcèrent à se lever. Elle titubait et ils durent la soutenir pour qu'elle marche.

– Où allons-nous ?

– Le chef veut vous interroger.

– Où ?

Ils ne répondirent pas. Elle commença à se débattre, alors ils la soulevèrent du sol et la portèrent littéralement dans la Toyota qui attendait. Elle se mit à hurler et aussitôt un des Noirs la bâillonna de sa main. Il faisait presque nuit. Après avoir traversé Saint-George's, la Toyota s'engagea dans les lacets de Park Lane, montant vers les hauteurs dominant la capitale.

Ils roulèrent plus d'un quart d'heure, avant de stopper devant un muret de pierre percé d'une ouverture, entourant une petite maison noyée dans la verdure. Le chemin se terminait en cul-de-sac un peu plus loin. C'était un endroit totalement isolé dans la jungle couvrant les pentes du Mont Weldale.

On fit descendre Wendy Howard. Au passage, elle aperçut des civils armés, jouant aux cartes, assis par terre, puis un énorme fût plein de boîtes de bière vides. On la poussa à l'intérieur d'une pièce sombre.

– Alors, Miss Howard ? Nous allons pouvoir bavarder...

King-Kong Gimenez était assis sur le lit, torse nu. Ses muscles formaient des boules noires sur ses bras et sa poitrine, son visage couvert de sueur semblait encore plus répugnant qu'à leur première rencontre. Il se leva avec nonchalance, pieds nus, et s'approcha de sa victime. Son short s'arrêtait à mi-cuisses, à demi caché par les bourrelets de son ventre...

– *Put*a, dit-il brusquement, reprenant l'espagnol. Tu vas nous dire tout ce que tu sais sur l'espion de la CIA !

– Je ne sais rien, répliqua Wendy Howard. Je veux être menée à Richmond Hill, vous n'avez aucun droit de me retenir ici...

King-Kong Gimenez secoua la tête en riant.

– Tu n’as rien compris... Je ne t’interroge pas... Nous passons la soirée ensemble. En amis. Devant l’air dégoûté de l’Anglaise, il ajouta : Tu ne vas pas me dire que tu es raciste ? Que tu n’aimes pas les Noirs ? D’abord, je suis cubain.

Wendy Howard regarda autour d’elle. La porte était fermée et les gardes dehors empêchaient toute intervention extérieure.

La panique la prit brutalement et son front se couvrit de sueur froide. King-Kong se rapprocha d’elle.

– Si tu es gentille, fit-il ignoble, tout se passera bien...

Instinctivement, Wendy fit ce qu’il ne fallait pas : elle gifla le Cubain. Il rentra la tête dans les épaules comme une tortue qui a peur, et une lueur dangereuse passa dans ses yeux salaces... Sans un mot, il attrapa le chemisier de Wendy et tira. Le tissu se déchira, révélant la poitrine de la jeune femme. Il continua, la dépouillant des derniers lambeaux du vêtement. Puis, à deux mains, il saisit la ceinture du short et l’arracha, coupant le vêtement en deux.

Wendy hurla, s’enfuit vers la porte. King-Kong la rattrapa et la jeta sur le lit. Elle y resta, en proie à une crise de nerfs. Alors, paisiblement, le Cubain fit glisser son propre short et s’approcha du lit.

Quand la jeune Anglaise le sentit l’effleurer, elle poussa un hurlement, mais d’une poigne de fer, King-Kong la retourna sans effort, une main crochée dans sa nuque, approchant le visage de la jeune Anglaise de sa monstrueuse érection. Avec une intention évidente.

Les dents serrées, Wendy Howard chercha à éviter le contact ignoble. L’odeur musquée du Cubain lui soulevait le cœur. Elle ferma les yeux pour ne pas voir la colonne noire. King-Kong comprit qu’il n’en tirerait rien de cette façon.

Il s’accroupit alors sur le lit, retourna Wendy sur le dos, lui saisit les chevilles, de façon à ce que ses jambes soient de part et d’autre de son corps à lui, et commença à l’attirer implacablement. Wendy voulut résister, mais elle n’avait pas de point d’appui. Lorsqu’elle sentit le membre du Cubain effleurer son ventre, elle poussa un cri dément. Ce qui excita encore plus King-Kong Gimenez. D’un coup sec, il tira Wendy vers lui, l’empalant. Il ne parvint pas à la prendre aussi complètement qu’il l’aurait voulu, à cause de ses dimensions impressionnantes. Wendy hurlait sans discontinuer, le griffant, se débattant, déchirée, humiliée, terrifiée. Agacé, le Cubain réalisa qu’il n’allait pas pouvoir vivre son phantasme.

Il se retira, se leva, et alla à la cuisine. Là, plongeant la main dans une jarre d'huile, il s'enduisit sur toute sa longueur. Puis il revint dans la chambre. Wendy gisait sur le ventre, secouée de sanglots, persuadée qu'il avait renoncé à la violer. Elle ne sentit que trop tard le géant cubain l'assaillir. Déjà un genou énorme écartait brutalement ses cuisses, une main lui clouait la nuque au lit. Elle avait l'impression d'être écrasée par une locomotive.

King-Kong Gimenez ajusta son sexe huilé là où il fallait et cette fois l'enfonça de toute sa longueur d'une poussée violente. La jeune femme crut qu'il la coupait en deux. Aucun de ses nombreux amants n'avait jamais atteint cette dimension. Même folle amoureuse, elle aurait eu du mal à supporter ce mât brûlant enfoncé dans son ventre. La panique la submergea, elle sentait ses muqueuses distendues prêtes à se déchirer ; ses organes comprimés par la masse du Cubain lui semblaient sur le point d'éclater.

– *Stop ! Stop it !* supplia-t-elle.

King-Kong n'entendait plus rien. Il s'agenouilla, tira les hanches de la jeune femme à lui et commença à la besogner avec des « hans » de bûcheron, arrachant à sa victime des cris inhumains. Il en oubliait l'interrogatoire raté, ce qui le guettait s'il échouait dans son enquête. Soudain, en rampant en avant, Wendy lui faussa compagnie. Cela le mit en rage. Avec un grognement furieux, le Cubain la rattrapa par les chevilles, lui faisant de nouveau présenter ses reins. Il avait tout à coup une autre idée en tête.

Lorsqu'elle s'en rendit compte, Wendy regretta d'avoir voulu lui échapper. Déjà, une boule dure et chaude posait sur son sphincter. Ses hurlements de détresse n'arrêtèrent rien, la pression se fit de plus en plus forte, jusqu'à devenir insupportable, puis une douleur atroce l'éblouit, au moment où l'énorme cylindre l'envahissait au plus intime d'elle-même. Elle perdit connaissance. King-Kong Gimenez, regardant son membre fiché dans cette croupe blanche, en eut un vertige de plaisir. Il se retira un peu, puis commença à la sodomiser lentement. Elle saignait mais il n'en avait cure. Il avait oublié ses problèmes, ne pensait qu'à cette femelle qu'il était en train de violer, réalisant un vieux phantasme. Soudain, sans pouvoir se retenir, il explosa dans un orgasme torrentiel qui le laissa pantelant, le cerveau vide.

La dernière vibration de plaisir envolée, il s'arracha de l'étroit fourreau, se leva en titubant et ouvrit une boîte de bière qu'il but d'un trait. Puis il revint s'allonger sur le dos, ravi. Wendy Howard ne bougeait pas, toujours évanouie. Maintenant qu'il était rassasié, King-Kong Gimenez se dit qu'il fallait penser aux choses sérieuses.

– Ernesto ! cria-t-il, viens m’aider.



Enzo Pisani retint fermement Malko par le bras.

– N’y allez pas, cela ne servirait à rien. Il y a plusieurs gardes, tous armés. Sans compter ceux que nous n’avons pas vus...

Malko et l’Italien avaient suivi le départ de Wendy. Pisani connaissant la tanière du Cubain, il leur avait été facile de trouver, dans la jungle couvrant les pentes du Mont Weldale, une position dominant la maison de Santiago Gimenez. Malko n’avait comme arme que le Taurus donné par les Vénézuéliens. La nuit, ils étaient parfaitement invisibles, dissimulés dans l’épaisse végétation.

Les hurlements de l’Anglaise avaient bouleversé les deux hommes. Enzo Pisani était décomposé.

– Écoutez, dit-il, ne restons pas là, c’est du masochisme. Il la viole, mais il ne va sûrement pas la tuer, il doit la faire parler. Il est obligé de la ramener à son QG. Il vaut mieux tenter quelque chose demain matin, lorsqu’il la transférera.

– Vous avez une arme chez vous ?

Enzo Pisani avoua d’un air gêné :

– Un fusil à pompe à répétition Beretta, un « un riot-gun ». Un cadeau dont je ne me suis jamais servi.

Les cris s’étaient tus. Les projecteurs éclairant la maison lui permettaient d’apercevoir, assis sur le mur, un garde, une Kalachnikov sur les genoux. Un autre était installé sur un pliant.

Malko savait que Pisani avait raison.

– Très bien, dit-il, ils ne vont pas bouger avant demain matin. Cette fois, nous ferons quelque chose.

Maintenant, sa mission passait au second plan. Il n’avait plus qu’un but : récupérer Wendy.

Ils repartirent à travers la jungle, faisant un long détour pour retrouver la Mini Moke. L’Italien dit soudain :

– J’ai une idée. Je sais que demain, un paquebot anglais, le *Prince of Wales*, fait escale à Saint-George’s. Je connais le commandant. Il faut que nous arrivions à la libérer et à l’y faire monter, elle serait en sûreté... Mais si nous nous faisons prendre...

– Nous ne nous ferons pas prendre, dit Malko.



Wendy Howard ne résista pas lorsque les deux Noirs la plièrent comme pour lui faire effectuer un mouvement de gymnastique. Avec un système compliqué de nœuds, elle se retrouva les genoux sous le menton, les chevilles et les poignets liés. Elle avait repris connaissance, mais son anus déchiré lui causait une douleur atroce. Elle ne comprenait pas ce que signifiait cette nouvelle humiliation, car elle n'avait aucune chance de s'échapper. Soudain, elle vit King-Kong Gimenez décrocher d'un clou une calebasse de forme vaguement cylindrique, jaunâtre. Il s'approcha en ricanant, trempa ses gros doigts dans un bocal d'huile pimentée et en frotta la surface de la calebasse.

– Tu vas réfléchir toute la nuit avant que je te questionne demain matin, dit-il à Wendy.

Les deux Noirs l'avaient déjà retournée. Elle sentit la calebasse forcer son sphincter puis la brûlure du piment lui arracha un nouveau cri. D'un geste brutal, le Cubain l'enfonça aussi loin qu'il le put, puis se redressa.

– *Good night.*

Wendy n'en pouvait plus. C'était comme un feu liquide qui la rongait. Folle de douleur et de terreur, elle s'évanouit de nouveau.

King-Kong Gimenez se dit qu'après une nuit de ce supplice, elle serait complètement brisée et dirait tout ce qu'elle savait.

Il retourna dans sa chambre et demanda qu'on lui apporte à manger.



Wendy Howard vit se lever les premières lueurs de l'aube avec angoisse. Les ronflements de King-Kong Gimenez lui soulevaient le cœur. Toute la nuit, les gardes avaient joué aux cartes et bu de la bière en écoutant du reggae. Un à un, ils étaient venus la contempler sans un mot, comme un animal curieux.

Elle savait que son calvaire allait continuer. Qu'elle allait être broyée dans une machine trop puissante pour elle. Comme son ami Malcolm Siddeley. Elle allait finir de la même façon.

Il y eut un bruit de l'autre côté de la cloison. Le géant cubain se

réveillait... Retenant son souffle, Wendy entendit le lit craquer, puis elle le vit apparaître pieds nus, le sexe déployé en une érection matinale, les yeux encore embués de sommeil, une machette à la main. D'abord, elle crut qu'il allait la tuer. Mais il prit la calebasse, l'arracha si brutalement qu'elle ne sentit d'abord aucun soulagement. Puis il trancha ses liens et la mit debout. La soutenant par les épaules, il la traîna jusqu'au lit. Puis sans un mot, il recommença à la violer, avec de puissants coups de reins.

Wendy mordait ses lèvres, écrasée sous la masse du Cubain. Heureusement, il explosa rapidement, l'inonda de nouveau, et roula sur le côté. Ce viol l'avait mis de bonne humeur.

– Tu sais faire le café ? demanda-t-il.

Wendy Howard allait s'abstenir de répondre lorsqu'elle eut une idée.

– Oui, souffla-t-elle.

– Alors, va en faire, dit-il, magnanime. Après nous causerons...

Docilement, Wendy se leva et partit en titubant vers la cuisine. Santiago Gimenez la regarda, étonné et ravi, se disant qu'au fond, elle avait peut-être aimé être violée. C'était fou de se faire préparer un café par une femme à qui il venait de faire subir ces horreurs.

Dans la cuisine, Wendy s'activait. Elle alluma le gaz et le mit au maximum. Une glace lui renvoya l'image de son visage ravagé. Elle avait pris dix ans en une nuit...

Elle mit la bassine qu'elle avait remarquée la veille au soir sur le feu et la remplit d'eau. Cela faisait une bonne dizaine de litres. Elle chercha dans les placards et dénicha un paquet de soude caustique qu'elle vida dans la bassine. Ensuite, ce fut le tour d'un pot entier d'huile au piment qui rougit l'eau.

Elle trempa son doigt dans l'eau : elle était à peine tiède. Encore dix minutes au moins. Jamais King-Kong n'allait la laisser si longtemps dans la cuisine... Donc, il fallait l'empêcher d'y entrer. Sa décision était prise : elle s'essuya le visage avec un torchon et rejoignit la chambre.

Le Cubain, allongé sur son lit, la regarda avec surprise.

– *Not ready ?*¹

Wendy secoua la tête.

– *Not yet.*²

En même temps, elle avançait vers le lit. Au regard du Cubain posé sur son ventre, elle comprit qu'il oubliait le petit déjeuner. Il tendit vers elle une grosse main, rose à l'intérieur.

– *Come, come...*

Elle obéit, s'assit sur le lit, puis, prenant son courage à deux mains, se pencha et noua ses doigts autour de la hampe qui l'avait transpercée de toutes les façons. Un sourire ignoble éclaira le visage de King-Kong. Il la prit par la nuque et lui fit pencher la tête, jusqu'à ce que ses lèvres entrent en contact avec lui. Surmontant son dégoût, Wendy engloutit le gland cramoisi, tout en masturbant rapidement le Cubain... Il se laissa aller en arrière avec un soupir d'aise. Ainsi, cette salope était matée ! En plus, elle allait sûrement parler et c'était la fin de ses ennuis...

Wendy, maintenant, lui administrait une fellation du bout des lèvres, les deux mains nouées autour de son membre. Ce qu'elle voulait arriva très vite. Il voulut se retenir, mais les doigts continuaient leur va-et-vient. Wendy écarta vivement son visage comme la semence épaisse jaillissait. King-Kong s'en tordit de plaisir.

– *You get the breakfast*, dit le Cubain. *After we talk...*³

– Que voulez-vous savoir ?

– Le nom, fit-il, le nom de celui qui trahit chez nous... Qui a des contacts avec la CIA.

Elle hocha la tête sans répondre. Ainsi, ils n'avaient pas avancé d'un pas malgré leur férocité. Malko avait encore une chance de mener sa mission à bien.

King-Kong avait fermé les yeux ; Wendy serra le poing et de toutes ses forces assena au Cubain un coup à la racine des testicules !

Il poussa un hurlement sauvage, se recroquevillant instinctivement. Déjà Wendy courait vers la cuisine. L'eau bouillait. Wendy banda ses muscles pour soulever la bassine. Pourvu qu'elle ait le temps. Elle prit son souffle et fonça.

En la voyant déboucher la bassine à la main, le Cubain voulut se lever. Il n'en eut pas le temps.

Wendy venait de lui jeter le contenu de la bassine en plein visage.

L'eau mêlée de soude caustique et de piment dégoulina sur sa tête, puis sur ses épaules massives, sa poitrine, coulant jusqu'au ventre. En

une fraction de seconde, King-Kong devint écarlate. La peau arrachée par le mélange brûlant et acide.

Il poussa un hurlement dément, et se dressa, les mains en avant, aveugle !

Wendy lâcha la bassine, et, nue comme un ver, fila vers la porte.

1. Pas prêt ?
2. Pas encore.
3. Va chercher le petit déjeuner. Après nous causerons...

CHAPITRE XVI

Malko et Enzo Pisani se trouvaient depuis cinq heures du matin, allongés sur un petit monticule dominant la maison de Santiago Gimenez. Malko était retourné au *Spice Island* la veille au soir. Tout le monde parlait encore du mystérieux meurtre de la plage. Luisa, hypernerveuse, n'arrivait pas à rester en place. S'attendant à voir débarquer à chaque seconde les hommes de King-Kong. Malko l'avait déposée chez Pisani, avant de partir à l'aube en compagnie de l'Italien.

Le jour était maintenant levé et ils avaient pu suivre les allées et venues des gardes. Une voiture avait apporté du pain. Aucun signe de Wendy Howard. Malko commençait à se demander si elle n'avait pas été transférée en pleine nuit. À côté de lui, il avait posé le « riot-gun » Beretta à répétition, flambant neuf, une arme redoutable à courte distance. Dans sa ceinture était glissé le Taurus des Vénézuéliens. Enzo Pisani n'avait, lui, qu'une paire de jumelles. La Moke était cachée sur l'autre versant de la colline, à cinq minutes de marche à travers l'épaisse végétation tropicale.

Le hurlement qui jaillit soudain de la maison du Cubain prit les deux hommes totalement par surprise. Malko se dressa instantanément, empoignant le « riot-gun ». Enzo Pisani pesa sur son épaule.

– Attendez ! Ce n'est pas elle...

Tous deux, ils fixèrent la maison en contrebas. Trente secondes plus tard ils virent la porte s'ouvrir violemment sur la silhouette nue de la jeune Anglaise. Avant que les gardes postés à l'extérieur n'aient eu le temps de réagir, Wendy déboulait courant, hélas, dans la mauvaise direction, là où la route se terminait en cul-de-sac dans la montagne.

– *Mein Gott !* s'exclama Malko.

Il s'élança parallèlement à la route, écartant les lianes, les fougères géantes, pataugeant dans le sol glissant. Des cris abominables continuaient à sortir de la maison. Affolés, les gardes avaient sauté sur leurs armes. L'un partit à la poursuite de la fugitive, deux autres se ruèrent à l'intérieur...

Malko dévala la pente en direction de la route. Il atterrit dans un profond fossé, à mi-chemin de la maison et de Wendy. Le garde venait

de la rattraper et l'avait maîtrisée. Bien qu'elle se débattait furieusement, elle n'avait aucune chance de lui échapper.

Malko s'apprêtait à voler à son secours lorsqu'il vit soudain surgir de la maison une apparition de cauchemar : un Noir gigantesque, entièrement nu, encadré et soutenu par les deux gardes, hurlant, gesticulant. Tout le haut de son corps était bicolore, avec des plaques rosâtres. Il semblait souffrir le martyre. Apercevant Wendy à cent mètres de là, il poussa un rugissement, arracha une machette de la ceinture d'un des gardes et se rua dans sa direction. Courant en même temps droit sur Malko, distançant ses gardes.

Celui-ci le laissa approcher. De près, le Noir était encore plus impressionnant, avec des lambeaux de peau qui pendaient de son visage et de ses épaules, comme des morceaux de tissu, les traits déformés par la haine et la douleur. Sa rage était telle que le Cubain ne vit Malko qu'au dernier moment. Celui-ci sortit du fossé, fit un pas sur la route, le « riot-gun » à la hanche. Lorsque King-Kong Gimenez ne fut plus qu'à cinq mètres, il appuya sur la détente.

Le bruit de la détonation fit s'envoler des centaines d'oiseaux. La charge compacte de plomb toucha King-Kong en plein plexus solaire, creusant dans sa chair un trou grand comme une assiette. Il ouvrit la bouche, regarda la tache écarlate sur son ventre, brandit sa machette et fonça sur Malko, les yeux déjà vitreux. Celui-ci tira de nouveau. Au même endroit. Cette fois, le Cubain tomba à genoux sous le choc, leva le bras, planta la machette dans la terre et s'effondra dans un fleuve de sang.

Les deux gardes médusés n'avaient pas encore réagi. L'un d'eux tenta frénétiquement d'armer sa Kalachnikov. Malko avança sur lui, visa et le « riot-gun » cracha un jet de plomb qui lui enleva la moitié de la tête... L'autre eut le temps de faire demi-tour avant que la décharge ne lui arrache l'épaule droite. Ils s'effondrèrent, hurlant de douleur. Malko se retourna. Il restait le troisième, celui qui tenait Wendy. Lui aussi avait une Kalachnikov. Il lâcha l'Anglaise et mit Malko en joue. Mais celui-ci tira une fraction de seconde avant son adversaire. La décharge du « riot-gun » l'atteignit en plein visage et au cou, lui déchirant les carotides. Il s'effondra sur place, sans même un cri. Wendy Howard n'avait pas bougé, tétanisée. Malko courut vers elle. La jeune Anglaise était hagarde, le corps secoué de sanglots, les yeux fous. Il l'entraîna doucement vers le sentier menant à l'endroit où était garée la Moke. Enzo Pisani les rejoignit, livide.

– Vous les avez tous tués, dit-il d'une voix blanche.

L'écho des coups de feu retombé, le silence régnait, absolu, tous les

oiseaux s'étaient enfuis. Malko regarda autour de lui. Les quatre corps sur la route avaient l'immobilité de la mort. Ses tympanes résonnaient encore. Machinalement, Malko remit des cartouches dans le « riot-gun ». Il ne réalisait pas encore tout à fait.

– Il n'y a plus personne dans la maison ?

Wendy fit un effort surhumain et dit un seul mot :

– Non.

C'était surréaliste ce silence, après le fracas du combat. Malko regarda sa Seiko-quartz à double affichage. Sept heures trente. L'endroit était assez désert et encaissé pour qu'on n'ait pas entendu les coups de feu.

Enzo Pisani essuya la sueur qui coulait sur son visage.

– Le *Prince of Wales* commence à débarquer ses passagers à huit heures, dit-il. Il faut partir immédiatement, sinon...

Wendy Howard semblait ailleurs, un zombie, sourde, muette et aveugle.

– Très bien, dit Malko. Je vais partir avec la Toyota, vous, prenez la Moke, passez prendre Luisa et rejoignez-moi sur le Carénage. Si quelque chose m'arrivait, essayez de faire embarquer Luisa. Je vous attendrai devant la poste.

Wendy Howard s'effondra tout à coup sur place. Malko la chargea sur son épaule, remarqua que du sang maculait ses cuisses.

La Toyota était ouverte. Il installa Wendy sur la large banquette, entra dans la maison, trouva une chemise et enroula l'Anglaise dedans. Enzo Pisani s'élança dans le sentier.

– Dépêchez-vous ! cria Malko. Tâchez de lui trouver une robe chez vous.

L'Italien disparut dans la jungle. Malko monta dans la Toyota, cala le « riot-gun » à côté du siège et démarra. La Toyota passerait inaperçue, il y en avait plusieurs de ce type et elle ne portait aucune marque distinctive. Il ne rencontra personne jusqu'à Woolwich Road. Le port de Saint-George's apparut au virage suivant. A un kilomètre environ, un grand paquebot était à l'ancre : le *Prince of Wales*. Sa seule chance de salut. Dans l'immédiat, il fallait sauver sa peau, celle de Wendy et celle de Luisa. Tout cela à cause de ce fou de Ersto.



Malko sentit son cœur battre plus vite. Un policier posté à l'entrée des docks le regarda avec un air bizarre. Il accéléra et se perdit dans la circulation intense du Carénage. Wendy avait repris connaissance et, enveloppée dans la chemise empruntée, essayait de se tenir droite. Ici, à Saint-George's, personne ne semblait se douter du drame qui venait de se dérouler sur les pentes du Mont Weldale. C'était sûrement un répit de courte durée...

Il longea un cargo rouillé et stoppa enfin devant le *Post Office*. Il aperçut alors, à l'entrée du port, une chaloupe du *Prince of Wales* qui s'approchait, chargée de touristes. Malko commençait à trépigner mentalement lorsque la voiture d'Enzo Pisani déboucha de Young Street, Luisa à l'intérieur. L'Italien se gara à côté de la Toyota et en sortit, un paquet à la main. Il le passa à Malko par la glace ouverte.

– Habillez-la, dit-il. Je m'occupe du reste.

L'Italien s'approcha du bord du quai. Wendy était en train d'enfiler une robe. Malko balayait sans cesse le quai du regard. Chaque seconde représentait un danger mortel.

La chaloupe accosta, débarquant son chargement de vieux Anglais, se ruant à l'assaut d'un imaginaire shopping. Tous les taxis de l'île étaient là, se disputant les clients dans un concert de klaxons. Enzo Pisani se fraya un chemin dans la cohue et aborda le jeune enseigne qui commandait la chaloupe.

– Le commandant Foreman est-il à bord ?

– Bien sûr, répondit l'enseigne. Pourquoi ?

– Il faut que je le voie immédiatement pour un problème très grave. Je suis un de ses amis.

L'enseigne, un peu étonné, répondit avec bonne volonté :

– Vous pouvez repartir avec moi. Tout de suite.

Enzo Pisani se retourna. Malko venait de descendre de la Toyota, soutenant de son bras gauche Wendy, pieds nus, et à la main droite un long paquet, enveloppé dans la chemise : le « riot-gun ». Il s'approcha rapidement. L'enseigne était déjà reparti à l'avant de la chaloupe. Lorsqu'il se retourna, Malko, Wendy, Luisa et l'Italien étaient à bord et le marin à l'arrière larguait les amarres !

L'enseigne, furieux, fit signe au marin d'arrêter la manœuvre. Le

marin ne rejeta pas l'amarre qui les reliait encore au quai.

– Désolé, Sir, fit l'enseigne. Je n'ai pas le droit d'embarquer de passagers ici, sauf avec l'autorisation des autorités locales.

Malko s'approcha de lui, posant l'extrémité de son « paquet » sur la belle tenue blanche à la hauteur de l'estomac. Le bout du canon apparaissait discrètement sous le tissu. Wendy s'était laissée tomber sur un des bancs de bois.

– Faites larguer cette amarre tout de suite, dit Malko, sinon...

L'enseigne pâlit, regarda l'arme, les yeux de Malko, hésita quelques secondes, puis lança un ordre d'une voix étranglée.

L'amarre fouetta l'eau sale du port et la chaloupe s'éloigna du quai. L'enseigne tremblait de rage. Ils franchirent la passe, filant vers le large. Malko ne se détendit qu'à la hauteur des balises marquant la fin de la zone portuaire et adressa un sourire froid à l'enseigne.

– Excusez-moi, c'était une question de vie ou de mort pour cette jeune femme. Elle a été arrêtée illégalement et torturée par la police secrète de ce pays. Elle est britannique. Elle risquait sa vie en restant une minute de plus...

– Vous expliquerez cela au commandant, bougonna l'enseigne furibond. C'est de la piraterie.

La silhouette blanche du *Prince of Wales* grandissait. Bientôt ils s'arrimèrent à la passerelle. Malko, Pisani et Luisa aidèrent Wendy à monter sous les regards curieux des passagers qui attendaient la chaloupe pour aller à terre. Sans un mot, l'enseigne les conduisit chez le commandant tandis qu'on emmenait Wendy à l'infirmerie. En voyant Enzo Pisani, le visage de Foreman s'éclaira.

– *My dear friend*, quelle bonne surprise !

L'Italien grimaça un sourire.

– Je ne sais pas si cette fois la surprise est vraiment bonne...
Pouvons-nous vous parler une minute ?

Le commandant referma la porte et Malko prit la parole, révélant qu'il accomplissait une mission pour les Services britanniques et que Wendy Howard risquait sa vie en demeurant une seconde de plus à Grenade. Le commandant l'écouta puis, à l'interphone, demanda l'infirmerie. Le médecin de service lui confirma que la jeune femme était traumatisée, portait des marques de viol anal, et que le peu qu'elle avait eu le temps de raconter faisait dresser les cheveux sur la tête. Foreman raccrocha, l'air bouleversé, et fit face à ses deux

visiteurs.

– C'est épouvantable ! dit-il. Mais je ne peux pas la garder à bord, pas plus que vous. Si les Grenadins s'aperçoivent de votre présence ici, nous perdons les droits d'escale et moi, mes galons. Plusieurs témoins vous ont vu monter dans la chaloupe.

Malko avait prévu l'objection.

– Je comprends, dit-il, contactez par radio l'ambassade de Grande-Bretagne à Trinidad. Le deuxième secrétaire James Harrison. Exposez-lui le cas et demandez lui s'il peut contacter votre armateur. La communication sera interceptée, mais tant pis. Afin de protéger Mr Pisani, précisez que trois personnes l'ont embarqué de force.

– Je veux bien, dit le commandant, mais je doute...

– Ne doutez pas, dit Malko. Et en attendant, donnez-nous une cabine pour nous reposer...



– Le commandant vous demande.

Malko s'éveilla en sursaut, regarda sa Seiko-quartz : trois heures de l'après-midi. Il avait dormi près de six heures ! Luisa était à l'infirmerie, au chevet de Wendy. Malko se rafraîchit et suivit le matelot. Dès qu'ils furent seuls, le commandant lui adressa un sourire ravi.

– Tout est arrangé, annonça-t-il. Vous restez avec nous ! Je ne sais pas ce que le *Foreign Office* a raconté à mon armateur mais j'ai eu le feu vert. Même si les Grenadins protestent...

On frappa à la porte : c'était Enzo Pisani. Le commandant répéta ce qu'il venait de dire. Le soulagement de l'Italien faisait plaisir à voir.

– J'ignore encore si je vais profiter de votre invitation, dit Malko en souriant.

Enzo Pisani le regarda, inquiet pour sa santé mentale.

– Vous avez bien dit à la radio que vous m'emmeniez ? fit préciser Malko.

– Absolument... confirma le commandant Foreman.

– Bien, dit Malko. Les Cubains ont sûrement écouté. Ils vont relayer le message à leur ambassade d'ici. Et sûrement en conclure que j'ai abandonné ma mission. Il faudrait donc que je revienne discrètement

pour la continuer... Cela dépend de Mr Pisani.

– De moi ? fit Pisani, abasourdi.

– Oui, dit Malko. Que comptez-vous faire maintenant, Enzo ?

– Redescendre à terre !

– Vous n’avez pas peur qu’ils vous inquiètent ?

Pisani eut une imperceptible hésitation.

– Je ne crois pas. Ce matin vous n’avez pas laissé de témoins... Même si on m’interroge, je maintiendrai que je vous ai connu sur un strict plan amical. De toute façon, je ne peux abandonner mon poste ainsi.

– Parfait, dit Malko. Le *Prince of Wales* ne peut pas partir avant demain matin. Si vous retournez à terre maintenant, et que vous preniez votre voilier, vous pouvez franchir une centaine de milles marins d’ici demain. Assez pour se donner rendez-vous en pleine mer. Car les Grenadins vont sûrement s’assurer que je ne débarque pas. Là, je quitte le *Prince of Wales* et je vous rejoins.

– Mais après...

– Après, dit Malko, cela me regarde.

Dès le moment où Malko s’était éloigné du quai dans la vedette du *Prince of Wales*, il s’était remis à penser à sa mission. Finalement, le geste insensé du Rasta pouvait avoir des conséquences bénéfiques. En effet, du vendredi soir où il avait rencontré Ronald Bedford, au mercredi suivant, jour où ce dernier devait lui donner le protocole secret, il y avait une période extrêmement dangereuse.

Si Malko ne se trouvait plus officiellement à Grenade, il n’y avait plus de danger. Il lui suffisait de réapparaître à Saint-George’s, juste le temps de récupérer le protocole et de repartir aussitôt. N’étant plus recherché, le risque d’être repéré était minime. Il restait toutefois un point important à résoudre. Il se tourna vers Enzo Pisani :

– Connaissez-vous un endroit où je puisse me cacher pendant trois jours ?

L’Italien s’attendait à la question.

– Oui, dit-il. Une maison qui appartient à un ami américain. Il n’est pas là en ce moment et il n’y a pas de domestiques. Je sais où se

trouvent les clefs. C'est dans Lance aux Épines, à côté de Secret Harbour.

– Dans ce cas, si vous êtes d'accord dit Malko, il n'y a plus que quelques détails à mettre au point.



La vedette grise des Grenadins, minuscule à côté de l'énorme masse du *Prince of Wales*, suivait un cap parallèle à celui du paquebot. Celui-ci avait quitté le port de Saint-George's trois heures plus tôt, et les côtes de Grenade n'étaient plus qu'une ligne grise à l'horizon.

Ils se trouvaient à environ soixante milles nautiques à l'ouest de l'île. Malko, accoudé au bastingage, ne quittait plus les gardes-côtes des yeux, crispé d'angoisse. Encore une heure de route et ils atteindraient le point du rendez-vous avec le voilier d'Enzo Pisani. Si la vedette grenadine ne les lâchait pas, non seulement son plan était à l'eau, mais l'Italien était condamné à ne pas remettre les pieds à Grenade...

Soudain, il lui sembla que le bateau grenadin perdait un peu de vitesse. Le mouvement se précisa et il faillit crier de joie : la vedette changeait de cap, revenant sur Grenade. Il la fixa jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit point sur la mer, puis quitta le bastingage. Il voulait annoncer la bonne nouvelle à Wendy.



Wendy Howard, son visage enflé et tuméfié, plein d'hématomes, ses cheveux blonds séparés par une raie, ses pupilles dilatées par la morphine, se reposait. Malko la regarda avec attendrissement : elle avait fait preuve d'un sang-froid hors du commun. Sa main serra celle de Malko avec force.

– Vous m'avez sauvé la vie...

– Vous aviez déjà fait le principal, remarqua Malko. Sans votre extraordinaire courage, cela aurait été très difficile... Vous avez été fantastique.

– Merci, dit Wendy. Cela n'a pas été totalement inutile. Ils ne connaissent pas le nom de celui que Malcolm « traitait ».

– Vous en êtes certaine ?

– Absolument ! Il m’a torturée pour que je le lui dise...

C’était une information vitale. Donc Malko pouvait se rendre chez le dentiste de Ronald Bedford sans craindre un piège. Il se pencha et posa ses lèvres sur celles de la jeune Anglaise.

– Nous nous reverrons à Londres, dit-il, en souriant. Oubliez tout ça. Wendy lui jeta un regard terrifié.

– Attention ! Ce sont des animaux...

Il lui sourit et elle fixa longuement ses yeux dorés.

– *Take care...*

Malko monta sur le pont. Dans une demi-heure, ils atteindraient l’endroit du rendez-vous. Il fila vers la cabine du commandant. Ce dernier l’accueillit chaleureusement.

– Nous avons repéré au radar un voilier. Ce doit être le *Rovigo*, celui d’Enzo Pisani. Je fais ralentir les machines. Préparez-vous. Vous êtes certain que vous ne voulez pas rester ?

– Certain.

– Et la personne qui vous accompagne ?

– Elle reste, dit Malko.

– Absolument pas, fit derrière lui la voix de Luisa Herrera.

La Vénézuélienne venait d’entrer. Son visage décidé en disait au moins autant que ses paroles. Elle s’approcha de Malko et lui dit froidement :

– J’ai reçu des ordres de mes chefs. Je dois suivre cette mission jusqu’au bout. C’est à eux que j’obéis, pas à vous. De plus je peux encore vous être utile. Il n’est pas impossible que vous rencontriez des difficultés...

Malko et elle se défièrent du regard, puis il céda. Après tout elle avait raison : la mission à Grenade n’était pas terminée. Le Venezuela voulait être sûr qu’on lui communique le protocole secret Grenade-Cuba... Dans ces cas-là, on ne partage pas quand on peut l’éviter...

– Très bien, dit Malko. Nous n’allons pas tarder à quitter ce navire.

Il remonta sur le pont, puis sur la dunette. Le voilier de l’Italien était nettement visible, à deux ou trois milles devant. Les machines du *Prince of Wales* tournaient au ralenti. Malko prit des jumelles et vit le voilier infléchir sa course pour venir couper la route du gros navire. Il

s'en fallait de vingt minutes au plus. Le commandant le rejoignit.

– Nous mettons une chaloupe à la mer, annonça-t-il. Tenez-vous prêts.

Cinq minutes plus tard, Malko et Luisa glissaient le long de la coque dans une chaloupe avec trois marins. Le voilier était stoppé à cinq mètres environ. Quelques passagers, penchés sur le bastingage, regardaient la scène avec curiosité, mais c'était l'heure du déjeuner et la plupart se trouvaient à l'intérieur.

Enzo Pisani était debout à l'arrière de son voilier. La chaloupe s'amarra juste le temps pour Luisa et Malko de sauter à bord, puis repartit vers le *Prince of Wales*. Il y avait peu de mer, à peine un petit clapot. L'Italien fit monter aussitôt son foc et sa grand-voile, avant de rejoindre Luisa et Malko réfugiés dans la petite cabine. Les voiles claquaient, le bateau incliné à trente degrés sur l'eau filait déjà à sept ou huit nœuds.

– Alors ? demanda Malko dès que l'Italien les rejoignit, s'installant à la barre, assis sur le plat-bord arrière.

– Tout va bien, assura Pisani. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour me renseigner, mais on dit en ville que Eric Gairy a débarqué avec deux cents mercenaires et tué tous les Cubains...

– On ne vous a pas inquiété ?

– Pas vraiment. Le *Police Commissioner* est venu me demander pourquoi j'étais monté à bord du *Prince of Wales*. Je lui ai rappelé que je connaissais le capitaine. Et que j'ignorais tout des gens qui étaient invités à bord. Il y a une chaloupe toutes les demi-heures.

– Quand arriverons-nous ? interrogea Malko soulagé.

– Si le vent se maintient, entre minuit et deux heures du matin. Nous nous arrêterons à Secret Harbour pour vous débarquer. Ensuite, j'ai une heure de mer jusqu'à la Marina. J'espère qu'ils ne m'attendent pas, ajouta-t-il en souriant.

Malko regarda les nuages qui défilaient. Le seul bruit venait du chuintement de l'eau et des voiles. Il se sentait étrangement calme. Il avait sauvé Wendy Howard et vengé Malcolm Siddeley. Il restait à réussir sa mission. Tenir un jour et demi à Grenade et récupérer le précieux protocole.

Luisa et lui n'avaient qu'un sac, toutes leurs affaires étaient restées au *Spice Island Inn*. Il avait gardé le Taurus, ses munitions, et le « riot-gun ». Il aurait encore besoin de ce dernier pour s'enfuir de Grenade, sa mission accomplie. Cela aussi faisait partie des risques à courir. Si l'Italien était arrêté, Malko et Luisa se retrouvaient coincés à Grenade.

Le *Rovigo* prit du gîte, les haubans grincèrent. Enzo Pisani pesa sur la barre. Ses yeux bleus avaient la couleur de la mer.

– Le vent est avec nous, dit-il.

Malko souhaita que le Ciel le soit aussi. Il allait en avoir besoin dans sa folle entreprise.

CHAPITRE XVII

Malko, de l'arrière du *Rovigo*, regardait la côte s'approcher. Un superbe clair de lune éclairait la mer. Sur leur gauche la masse noire de Prickly Point semblait prête à les écraser... Il était presque deux heures du matin et ils n'avaient croisé aucun navire, pas même une barque de pêche. Depuis vingt milles, Enzo Pisani naviguait sans feux. Il venait de larguer sa grande voile, ne gardant que son foc.

Un peu d'écume blanche marquait l'entrée de Secret Harbour, là où la mer se brisait sur les roches noires. Soudain, le clapotis des vagues se calma. Ils étaient dans la baie.

Aucune lumière. Pourtant les pentes des collines dominant Secret Harbour fourmillaient de maisons. La plupart maintenant inhabitées... Malko aperçut enfin au fond quelques points lumineux : le *Secret Harbour Hotel*. Le voilier vira à bâbord. Un appontement de bois apparut dans la clarté de la lune. Le voilier vint y accoster avec un grincement léger. Rapidement, l'Italien l'amarra à l'avant et à l'arrière, et sortit du *Rovigo* un sac de vivres.

Luisa et Malko emboîtèrent le pas à Enzo Pisani qui s'engagea dans un sentier grimpant le long de la colline. Dix minutes plus tard, ils arrivaient à une petite villa nichée dans un massif de végétation. L'Italien disparut, puis revint avec un trousseau de clefs. Ils pénétrèrent à l'intérieur. Pisani alluma une lampe éclairant un living avec des meubles entassés dans un coin. Un gros lézard fila entre les jambes de Malko.

– Installez-vous, conseilla l'Italien. Ne mettez pas le nez dehors. Cette maison est isolée et personne n'y vient jamais. Sauf moi qui suis chargé de la surveiller.

Malko inspecta leur domaine. Il y régnait une chaleur lourde et humide, c'était plein d'insectes, mais il s'y sentait en sécurité. Luisa était déjà en train de faire un lit.

– Nous ne bougerons pas jusqu'à après-demain, dit Malko. Comment allons-nous demeurer en contact ?

L'Italien eut un sourire, montrant un téléphone posé à terre.

– La ligne n'est pas coupée. Je sonnerai un coup, je raccrocherai et je referai le numéro. J'appellerai d'une cabine publique. Nous mettrons tout au point de cette façon.

– Pourriez-vous prendre contact avec Gonzalo Campanero à l'ambassade du Venezuela ? demanda soudain Luisa. Lui dire que je viendrai demain, vers minuit. Ce n'est pas loin d'ici.

– C'est indispensable ?

– Oui.

– Bien, fit l'Italien. Je vais vous laisser. Je vous appellerai demain vers midi.

– J'espère que vous n'aurez pas de problème, fit Malko.

– J'espère aussi. D'ici là, pensez à votre plan pour mercredi. Il ne faudra pas traîner.

Ils se serrèrent longuement la main et Malko regarda la silhouette élancée d'Enzo Pisani disparaître dans l'obscurité. Les insectes, dehors, faisaient un vacarme épouvantable. Luisa avait disparu. Lorsqu'il gagna la chambre, il vit qu'elle s'était endormie tout habillée.



Ernesto Piniero, le second de King-Kong Gimenez était plongé dans l'examen de la liste établie par les soins de Jimmy, celle des couples ayant fréquenté l'*Aurora* le vendredi précédent. S'il n'était pas retourné coucher chez lui, il serait mort aussi.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis la mort de Santiago Gimenez et de ses hommes, et la fuite du couple de faux touristes en compagnie de Wendy Howard. Presque rien n'avait filtré dans la population.

A l'intérieur du G2, c'était une autre histoire... Ernesto Piniero en arrivait à bénir la disparition de King-Kong Gimenez qui permettait de mettre sur le dos de feu son chef toutes les erreurs et les bavures de l'enquête. Lui n'était alors que le second. Le mot « fureur » était trop faible pour caractériser la réaction du DGI de La Havane. Ernesto Piniero avait encore froid dans le dos à la lecture des télex que lui transmettait l'ambassade cubaine du Morne Jaloux. Devenu, par la force des choses, le patron du G2 de Grenade, c'est sur lui que retombaient les deux enquêtes prioritaires : trouver le meurtrier du

colonel Porenko et débusquer enfin « l'épine », le traître toujours en activité, celui qui était venu contacter les faux touristes.

Pour la première enquête, il n'avait toujours pas le moindre élément et il avait rédigé un rapport tendant à prouver la culpabilité des « touristes ». Tant pis si cela ne concordait pas avec les observations de Jimmy.

Pour la seconde enquête, il ne pouvait pas s'en tirer de la même façon... Bien sûr, il aurait été fortement tenté d'interroger Enzo Pizani qu'il soupçonnait de savoir beaucoup de choses. Seulement La Havane avait opposé un feu rouge : Grenade était en train d'extorquer quelques millions de dollars aux Nations Unies, ce n'était pas le moment de faire mauvaise impression. Le fait que l'Italien ait eu des contacts avec les espions n'était pas suffisant. Il demeurerait sous surveillance malgré tout. Les écoutes cubaines avaient reconstitué la fuite des deux agents de l'Impérialisme sur le *Prince of Wales* et il semblait bien qu'ils n'aient bénéficié d'aucune complicité à Grenade même.

Il restait « l'épine ». Ernesto Piniero en était convaincu maintenant : c'était sur l'*Aurora* que le « touriste » avait rencontré le traître. Il fallait donc identifier tous ceux qui s'y étaient trouvés cette nuit-là et procéder ensuite par élimination.

Ernesto Piniero, installé dans le grand fauteuil de rotin de feu King-Kong, appela en se forçant la voix :

– Jimmy !

Jimmy plaqua ses dominos et accourut aussitôt, avec un sourire bien servile. Le Cubain le fixa longuement.

– Nous allons tous les deux sur l'*Aurora*. Interroger la fille qui s'occupe des chambres.

– Mais je l'ai déjà fait ! protesta Jimmy. Elle m'a donné des tas de noms.

– Pas tous, fit Ernesto Piniero. *Vamos !*

Durant tout le trajet, Jimmy, vexé, n'ouvrit pas la bouche. Ils se garèrent devant le Yacht-Club. De jour, l'*Aurora*, avec sa coque en bois rafistolée, avait vraiment piteuse allure. Ernesto Piniero monta l'échelle de coupée d'un pas léger, suivi de Jimmy et de trois de ses hommes.

Ingrid, la Suédoise responsable de l'*Aurora*, apparut aussitôt, l'air

bougon.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Ernesto Piniero la fixa longuement, puis, sans rien dire, la gifla à toute volée, la projetant contre le bastingage. Il continua, alternativement des deux mains, comme un tennisman à l'entraînement, de toutes ses forces, la repoussant vers le milieu du bateau. Finalement, d'une bourrade il la fit entrer dans le carré. Ingrid trébucha. Il la releva, la tenant par les cheveux et la colla à la cloison métallique.

– Salope, dit-il de sa voix infiniment douce, tu nous as menti. Je veux tous les noms de ceux qui sont venus vendre*di*. *Tous !*

Ingrid, les yeux pleins de larmes, le visage tuméfié par les gifles, se recroquevilla, terrifiée.

– J'ai tout dit à votre ami, fit-elle d'une voix mal assurée.

Ernesto Piniero se pencha, sortit un poignard de sa botte et l'appuya sur la gorge de la Suédoise.

– Tu en as sûrement oublié.

Il disait cela absolument au hasard. Mais soudain, quelque chose flasha dans la tête d'Ingrid. Ernesto Piniero remarqua son changement d'expression. Il avait l'habitude des interrogatoires. Sans un mot, il la traîna à la table centrale scellée dans le sol, et l'allongea dessus.

– Va chercher un baquet ! dit-il à Jimmy.

Docile, Jimmy sortit et revint avec l'objet. Le Cubain le disposa au-dessous du coin de la table. Il tira Ingrid jusqu'à ce que sa tête soit à l'aplomb du baquet, lui appliqua la joue sur le bois, offrant sa gorge.

– Je vais t'égorger, fit-il. Comme on égorge les porcs, chez nous.

Joignant le geste à la parole, il passa le tranchant du poignard sur sa gorge. Ingrid sentit une brûlure aiguë et vit son sang qui commençait à couler... Elle hurla, Ernesto Piniero s'assit alors carrément sur sa tête et lui péta en plein visage !

– Tu vas crever, puisque tu n'as rien à dire, annonça-t-il de sa voix douce.

Les gouttes de sang s'écrasant au fond du baquet vide faisaient un bruit sinistre. Ingrid était trop affolée pour mesurer la gravité réelle de sa blessure. Elle avait l'impression d'être en train de mourir.

Une panique viscérale la submergea brutalement.

– Je vais vous dire ! cria-t-elle. Je vais vous dire ! Arrêtez !

Ernesto Piniero lui redressa la tête, la tirant par les cheveux.

– Si ?

– Il y a eu un type qui vient rarement. Un membre du Conseil de la Révolution. Bedford, je crois.

Ernesto Piniero eut toutes les peines du monde à ne pas exploser de joie. Il avait touché juste !

– Qui d'autre ? demanda-t-il.

– Personne, jura Ingrid, j'avais oublié celui-là. C'est tout.

– Et l'étranger, insista-t-il, il l'a vu ce Bedford ?

– Je ne sais pas, je ne m'occupe plus des gens une fois qu'ils ont payé.

– Qui fait les cabines ?

– La vieille Cathy.

– Où est-elle ?

– En haut.

Le Cubain lâcha Ingrid et se rua hors du carré, suivi de ses hommes, laissant la Suédoise tamponner sa blessure avec un torchon.

Sur le pont, il avisa une vieille Noire en train de laver des draps. Il s'accroupit près d'elle et lui parla en créole.

– Dis-moi, tu n'as pas vu, vendredi soir, un Blanc qui se promenait dans le bateau ?

La vieille le regarda, étonnée et flattée qu'on s'occupe d'elle.

– Si, fit-elle. Même que la fille avec qui il était gueulait fort. C'est pour ça que j'ai été voir. Ensuite, il est sorti, une autre est venue le chercher et l'a emmené dans une cabine, pour faire d'autres cochonneries.

– Dans quelle cabine ? Tu te souviens ?

La vieille se redressa et trottina jusqu'à la porte d'une cabine.

– Là !

Ernesto Piniero claqua des doigts, fixant Jimmy. Celui-ci partit en courant et revint, traînant Ingrid, le cou entouré de son torchon, à nouveau terrorisée.

– Dans quelle cabine il était ton Bedford ?

– Là, fit-elle.

Désignant la même cabine que la vieille. Ernesto Piniero échangea un regard lourd de sous-entendus avec Jimmy. Ce dernier baissa la tête. Le Cubain s'approcha d'Ingrid et dit de sa belle voix douce :

– Si tu dis un mot à qui que ce soit de notre visite, je reviendrai te couper la gorge moi-même. Pour de bon.

Il dégringola l'échelle de coupée, le cœur en joie. Il avait enfin quelque chose de solide à se mettre sous la dent. Cependant, il fallait être prudent. On ne s'attaquait pas à un membre du Conseil de la Révolution comme à une étrangère sans défense.



La sonnerie du téléphone fit sursauter Malko. Elle s'arrêta aussitôt, puis reprit. Malko attendit la troisième sonnerie pour décrocher.

– C'est moi, fit la voix d'Enzo Pisani. Tout va bien.

Il régnait dans la villa une chaleur moite étouffante. Luisa, allongée en slip sur le lit, rêvait, les yeux au plafond.

– J'ai transmis le message de Luisa, annonça l'Italien. Il attend.

– Pas de remue-ménage en ville ? demanda Malko.

– Non. Tout est calme. On ne m'a même pas interrogé. Je vais racheter des vivres pour le bateau. Nous en aurons besoin.

– Très bien, dit Malko. Vous me rappelez demain matin vers la même heure. Nous mettrons tout au point. J'aurai besoin d'une voiture...

– Je vais y penser, promit l'Italien. Courage.

Lorsqu'il eut raccroché, Malko se sentit soudain très seul. Les heures passaient lentement dans cet espace clos. La tension nerveuse l'empêchait de se reposer vraiment. Encore vingt-quatre heures de cette pression... Il rejoignit Luisa.

– Votre ami vénézuélien vous attend ce soir, annonça-t-il. C'est

quand même imprudent de sortir d'ici. Pourquoi voulez-vous le voir à tout prix ?

– Vous ne le regretterez pas, fit la jeune femme, se fermant comme une huître.

Malko s'allongea à côté d'elle. Guettant les bruits de l'extérieur.



Ernesto Piniero bouillait d'impatience. Un à un, ses hommes revenaient bredouilles. La vie de Ronald Bedford était transparente. C'était une chose de le soupçonner d'être une « épine », une autre de le prouver... Il restait l'attaque frontale. En attendant, les hommes du G 2 ne le quittaient plus d'une semelle, se relayant pour ne pas se faire repérer. Ce qui n'était pas évident dans une petite ville comme Saint-George's.

Un peu plus tôt, les corps du colonel Porenko et de Santiago Gimenez avaient été chargés sur le *Gonzales Lines* pour être ramenés à Cuba. Sans cérémonie. Jimmy entra dans le bureau après avoir frappé un coup timide.

– Chef, proposa-t-il, si on arrêtait la fille qui se trouvait sur l'*Aurora* avec Bedford ?

Le Cubain le regarda d'un air méprisant.

– Pour qu'il sache qu'on le soupçonne ? Trouve autre chose.

– J'ai trouvé, fit triomphalement l'indicateur. Mercredi, il a rendez-vous chez son dentiste...

– Qu'est-ce que tu veux que cela me foute ! gronda le Cubain.

– C'est un ennemi de la Révolution, ajouta suavement Jimmy. Il est membre du Rotary... C'est peut-être le complice de l'autre.

Ernesto Piniero fixa soudain Jimmy, différemment.

– Il va falloir voir ça, fit-il.

CHAPITRE XVIII

Laissant la pièce dans l'obscurité, Malko avait ouvert une fenêtre, guettant les bruits, le Taurus à portée de la main. Luisa était partie depuis une heure déjà. À part les bruissements des insectes et les moustiques, le silence était absolu. Les nerfs de Malko étaient mis à rude épreuve : cette attente dans ce lieu clos, imprégné de chaleur humide, avec l'angoisse au moindre craquement inhabituel était épuisante. Encore douze heures avant qu'ils puissent quitter leur trou. Malko avait mis au point son plan d'opération. Il restait à le communiquer à Enzo Pisani.

Il y eut un imperceptible craquement à l'extérieur. Malko prit le Taurus, retenant son souffle. Puis la silhouette de Luisa se découpa devant la fenêtre, et elle entra.

– Tout s'est bien passé, annonça-t-elle, essoufflée.

– Tout, quoi ? demanda Malko, agacé.

– Si tout va bien, dit-elle, un sous-marin de mon pays croisera en plongée périscopique à la limite des eaux territoriales grenadines, à partir de demain dix-sept heures, afin de nous recueillir.

C'étaient les grands moyens.

– Demain, nous ne prendrons aucun risque, dit Malko. Je vais demander à Enzo de venir nous chercher. Il vous déposera à la Marina, tandis que j'irai au rendez-vous.

Luisa secoua négativement la tête.

– Non. Gonzalo me retrouvera au *Red Crab*. Il doit me donner la position du sous-marin et me dire si c'est d'accord.

C'était idiot de se priver du sous-marin et important de le savoir là. Si le submersible n'était pas au rendez-vous, il valait mieux filer plein nord, en tirant des bordées contre les alizés, et tenter d'atteindre les Grenadines.

Luisa revenue sans encombre, la tension de Malko baissa d'un coup. Il la suivit jusqu'à la chambre. De plus en plus, elle se révélait être une redoutable professionnelle.



Malko émergea d'un rêve bizarre, en sueur. La clarté de l'aube éclairait vaguement la pièce. Il tourna la tête. Luisa, aussi nue que lui, l'observait, appuyée sur un coude. Suivant la direction de son regard, il réalisa que son rêve se prolongeait dans la réalité par une indécente érection.

– C'était à Ruth que vous rêviez ?

La voix de Luisa, parfaitement réveillée, était teintée d'ironie avec une pointe de jalousie. Malko ne savait plus où se mettre. C'était la première fois, depuis qu'il pargageait l'intimité de la Vénézuélienne, qu'il sentait entre eux autre chose qu'une camaraderie neutre.

– Non, je ne crois pas, dit-il.

– C'était un bon coup ? Vous l'avez bien baisée ?

Toujours très factuelle... Comme Malko ne répondait pas, Luisa insista, cette fois, d'une voix plus trouble :

– Dites-moi, racontez-moi.

Très lentement sa bouche s'abaissa vers Malko. Ses lèvres l'effleurèrent, lui envoyant une exquise secousse à travers les reins, puis elle dit avec douceur :

– Tant que vous me parlez, je ne m'arrêterai pas.

Sa bouche l'emprisonna habilement, puis commença à se retirer. Au moment de la perdre, Malko craqua et commença son récit. Aussitôt, la bouche de Luisa s'abaissa de nouveau et n'arrêta plus. À son tour, il se prit au jeu, décrivant avec minutie les réactions de Ruth. Agenouillée, Luisa se caressait, sans cesser de le mener au plaisir. Quand il arriva à sa dernière fantaisie avec Ruth, il vit la poitrine de Luisa se soulever de plus en plus vite et sentit sa bouche s'activer d'une façon désordonnée. Puis, elle poussa une sorte de gémissement, se tordit, la main crispée sur son propre ventre, comme il se déversait dans sa bouche.

Il ne sut jamais ce qui avait déclenché son orgasme. Le fantasme qu'il s'était repassé ou la bouche habile de Luisa. Elle le garda encore un long moment, puis se coucha sur le côté et se rendormit.



Le café avait un goût amer, mais avait l'avantage de secouer Malko. Assis à côté du téléphone, il attendait le coup de fil de Enzo Pisani. Luisa s'était levée comme si de rien n'était et lisait dans la chambre.

La première sonnerie le fit sursauter. Le silence, puis les autres sonneries. Il décrocha. La voix de l'Italien était toujours aussi calme.

– J'ai résolu la question de la voiture, annonça-t-il. Je connais un coopérant français qui travaille au ministère du Plan. Il gare sa voiture tous les jours en face de la poste. Une Moke blanche, comme celle que vous aviez. Les clefs sont sur le plancher... le numéro est 2683.

– Bravo, fit Malko. Voici ce que je vous propose. Ruth vient me chercher avec votre voiture à seize heures. Nous déposons Luisa au *Red Crab* où son ami vénézuélien veillera sur elle. Ruth me laisse devant la poste. Je prends la Moke, je vais à mon rendez-vous. Ensuite je vous rejoins au bateau, en même temps que Luisa, amenée par son ami. Et nous filons aussitôt.

Il avait décidé de ne pas parler du sous-marin, afin de ne pas affoler Enzo Pisani.

– Cela me semble parfait, fit celui-ci. À tout à l'heure.



Jimmy exultait. Il avait enfin de bonnes nouvelles à rapporter à son chef. Depuis le matin, il suivait Ronald Bedford. Le membre du Conseil de la Révolution avait quitté Saint-George's par la route sinueuse et défoncée menant à l'aéroport. Dans la *forest reserve*, sur la hauteur de Grenade Bedford avait quitté la route pour s'engager dans un sentier menant au lac de Grand Étang ! Jimmy l'avait observé de loin. Celui qu'il surveillait s'était arrêté devant une cabane en bois, y avait pénétré et en était ressorti quelques instants plus tard une grosse enveloppe à la main.

Bizarre, bizarre. Cela faisait trois-quarts d'heure de route dans chaque sens...

Ensuite, Ronald Bedford était reparti directement chez lui. Jimmy n'avait même pas pu s'arrêter dire bonjour à une petite institutrice cubaine qu'il honorait de ses faveurs, à Vendôme. Il avait l'intuition que ce déplacement insolite de Bedford était important. Son chef saurait sûrement l'interpréter.



Le docteur John Higgins essuya son front. Il n'y avait pas d'air climatisé dans son cabinet, mais il n'avait jamais souffert de la chaleur comme aujourd' hui... Son patient, un hôtelier noir comme du charbon, le regarda avec inquiétude, la bouche grande ouverte.

– Ça ne va pas, Doc ?

Le dentiste se força à sourire. Il était torse nu sous sa blouse blanche et sentait la sueur dégouliner le long de sa poitrine. Il acheva d'étaler la pâte rose sur sa palette et en remplit délicatement la carie de son patient.

– Si, si. Il va falloir que je m'achète un climatiseur. Mais maintenant, avec toutes ces taxes...

L'autre fit « hon-hon » pour approuver. La vie devenait vraiment hors de prix et Higgins n'avait jamais eu la réputation de faire payer cher ses clients... Un dernier coup de palette et le dentiste redressa le fauteuil.

– Crachez. Revenez dans une semaine.

Il venait de consulter sa montre et de s'apercevoir qu'il était en retard. Son prochain client devait déjà être arrivé. Ronald Bedford, membre du Conseil de la Révolution, mais surtout vieil ami d'enfance. Ils étaient allés ensemble à l'école de Gouyave. Ensuite, Higgins était parti pour Chicago étudier la médecine et Ronald Bedford le droit à Trinidad. Ce qui l'avait mené à la politique. Du temps d'Éric Gairy, aux débuts héroïques du New Jewel, il avait été arrêté plusieurs fois et Higgins l'avait même caché dans une cabane qu'il possédait à côté du Grand Étang. Aussi il n'avait pas pu refuser le service demandé par son vieux copain. Servir d'intermédiaire pour remettre des documents à un étranger. Il ignorait ce qu'étaient ces documents et ne voulait surtout pas le savoir.

Son patient se leva et il le précéda dans le minuscule bureau pour noter son prochain rendez-vous. Il écarta le rideau le séparant de la salle d'attente et y aperçut Ronald Bedford, sagement assis sur un des vieux fauteuils.

Cinq autres clients attendaient déjà.

– Viens, je te prends tout de suite, dit Higgins. Mets-toi dans le fauteuil.

Il raccompagna son client et regagna son cabinet. Dès que la porte se fut refermée, Ronald Bedford défit les boutons de sa chemise et en

sortit une enveloppe pliée en deux.

– Voilà le truc. Il va venir après moi. Il demandera mes radios.

Le docteur Higgins prit l'enveloppe, écarta le rideau séparant le petit cabinet de son bureau encombré. Il fouilla dans un classeur, en tira une enveloppe jaune contenant des radios et glissa le document entre elles. Puis, il rejoignit son patient.

– Tâche de ne pas me faire mal ! dit ce dernier.

Le dentiste ne répondit pas, cherchant à chasser la peur de sa tête. Maintenant, il regrettait d'avoir accepté.

Nerveux, il guettait le moindre bruit, mais chez lui, on ne sonnait pas : les clients entraient directement dans la salle d'attente.

– Je vais te nettoyer les dents, dit-il à Bedford, ça ne fait pas mal...

Il venait de réaliser que son copain était gris de peur et une sourde angoisse commençait à l'envahir. Dans quel guépier s'était-il fourré ?

– Alors, dit-il, le Conseil de la Révolution, c'est amusant ?

Bedford secoua la tête.

– Non, nous sommes en minorité. C'est la faction procubaine qui gagne tous les votes. Comme pour le... Il s'arrêta brutalement, réalisant qu'il allait révéler un secret. Je vais à Trinidad le mois prochain, dit-il, discuter les achats de bananes, tu ne pourrais pas venir ?

– Difficile, fit le dentiste.

Il avait monté un water-pick sur une bouteille d'air comprimé et entreprit de nettoyer les dents de son ami avec le jet d'eau. Le chuintement empêchait toute conversation. Il venait de finir la rangée du bas, lorsque le rideau s'écarta sur la tête ronde de son assistant, qui opérait dans un second cabinet à l'autre extrémité de la salle d'attente.

– Docteur Higgins, vous pouvez venir une seconde ?

Il débutait et avait souvent des hésitations professionnelles. Abandonnant son water-pick, le dentiste passa le rideau et traversa le salon d'attente. Son assistant s'effaça pour le laisser entrer dans son cabinet. Higgins s'arrêta, étonné : il n'y avait personne dans le fauteuil de son assistant. Il n'eut pas le temps de réagir. Quelque chose de froid s'enfonça dans sa nuque et une voix très douce ordonna :

– Ne bougez pas, docteur Higgins !

CHAPITRE XIX

Le Dr Higgins sentit ses jambes se dérober sous lui. Il tourna la tête, son cœur cognant furieusement dans sa poitrine.

Un grand métis était collé au mur, braquant sur lui un pistolet qui lui parut énorme. Son regard était dissimulé derrière des lunettes noires. Un deuxième homme avec un T-shirt orange se trouvait dans une position symétrique en face. Armé lui aussi. Un troisième, un Noir, surgit derrière son assistant, le poussant dans le cabinet. Un des « clients » de la salle d'attente.

– Assis là !

Le métis aux lunettes le poussa dans le fauteuil et se pencha sur lui, enfonçant le canon de son arme dans son oreille. Il n'avait qu'un filet de voix.

– Qui est dans ton cabinet ? demanda-t-il.

Comme John Higgins ne répondait pas, son agresseur, de la main gauche, attrapa ses organes génitaux sous sa blouse blanche et commença à les serrer férocement. Une sueur froide envahit le front du dentiste. Son cerveau lui refusait tout service. Il mit plusieurs secondes à répondre.

– Ronald Bedford. Un... un membre du Conseil de la Révolution.

La précision ne parut pas impressionner le métis aux lunettes.

– Qu'est-ce qu'il est venu faire ?

Le Dr Higgins devait faire un effort pour comprendre à cause du pistolet dans son oreille et puis la voix était si faible, comme si le métis n'osait pas parler.

– Je... je le soigne. C'est un vieux client.

L'autre le fixa, comme un gros insecte méchant.

– C'est tout ? Il ne doit pas rencontrer quelqu'un ?

Le Dr Higgins déglutit difficilement.

– Non.

Le métis décrocha la fraise de son anneau, tâtonna pour trouver la pédale de déclenchement et le ronflement de la « roulette » emplît la pièce. Il la prit de la main gauche, l'approchant avec lenteur du visage du dentiste.

– Tu me dis la vérité ou je te crève un œil, murmura-t-il. Et ensuite, je te perce le cerveau...

John Higgins ne doutait pas une seconde qu'il le fasse. Sa salive ne passait plus. Il était liquéfié. Il ne pouvait plus rien pour Ronald Bedford.

– Non, non répéta-t-il. Je ne sais pas. Il ne m'a rien dit.

Le métis sembla hésiter, puis se redressa, posa la fraise qui s'arrêta et retira le pistolet de l'oreille du dentiste.

– Tu ne bouges pas, tu ne cries pas, dit-il. On va lui demander.

Un des Noirs fit le tour du fauteuil et, brusquement, passa une lanière autour du cou de John Higgins, juste assez pour lui couper un peu la respiration. Le dentiste ne chercha pas à lutter, terrifié, les mains crispées sur le fauteuil. Qu'allait-il arriver ? Celui qui l'avait interrogé sortit avec son acolyte qui n'avait pas dit un mot. Le rideau séparant le cabinet de la salle d'attente retomba sur eux.



Ronald Bedford se détendait, les yeux fermés. Il entendit quelqu'un entrer dans le cabinet et ne bougea pas, persuadé qu'il s'agissait du dentiste. Une main lui prit doucement la mâchoire et lui renversa la tête en arrière, pesant sur son menton pour qu'il ouvre la bouche. Ce qu'il fit docilement. Un ronronnement remplit la pièce. Surpris, il ouvrit les yeux. Juste au moment où au lieu du jet d'eau tiède sous pression, une douleur atroce lui ébranla toute la bouche. D'un sursaut de tout son corps, il se redressa sur le fauteuil, mordant ce qui s'était introduit dans sa bouche, ouvrant les yeux. Il aperçut le visage d'un inconnu au teint clair, avec des lunettes noires, tenant la fraise qui venait de percer l'émail de ses incisives. Son bourreau le fixait en riant. Derrière, il y avait un Noir en T-shirt orange, un pistolet au bout du bras.

– *Good afternoon, Mister Bedford*, dit l'homme d'une voix douce et basse.

Des larmes de douleur obscurcissant sa vue, Ronald Bedford apostropha son agresseur :

– Vous êtes fou ! Je vais vous faire arrêter !

L'autre éclata de rire sans retenue, puis lâcha de la même voix imperceptible :

– Ronald, tu n'es plus rien. Bientôt, tu vas être un tas de viande à crabe, tu sais ça ? Seulement, tu vas d'abord nous donner un coup de main... Tu as entendu parler de King-Kong Gimenez ? Je suis Ernesto Piniero, son adjoint. Les salauds d'impérialistes ont eu sa peau et je dois le venger. Tu vas m'aider, n'est-ce pas ?

Il tendit la main.

– Où est le document que tu es allé chercher ce matin au Grand Étang ?

Comment savaient-ils ? Les pensées s'entrechoquaient dans la tête de Ronald Bedford. Qui l'avait trahi ? Il avait des Cubains devant lui, il ne pouvait faire appel à personne. Et son contact allait arriver d'un moment à l'autre. Il n'y avait qu'une chose à faire.

– Fouillez-moi, dit-il avec toute la conviction dont il était capable. J'ignore de quoi vous parlez. Je veux être transféré tout de suite au quartier général de la police. Je suis innocent. C'est un complot contre-révolutionnaire.

Sans un mot, le métis le força à se lever, puis le palpa sous toutes les coutures. Sans rien trouver, sauf un peu d'argent qu'il empocha. Il le repoussa ensuite dans le fauteuil. Son adjoint passa derrière lui et mit un bras autour de son cou.

Ronald Bedford essaya de lutter, mais déjà l'autre avait décroché la fraise et se penchait sur le visage du membre du Conseil de la Révolution.

– Qu'est-ce que tu es venu faire ici ?

Ronald Bedford secoua la tête sans ouvrir la bouche. Alors, sans hésiter, le Cubain enfonça d'un coup brutal la fraise à travers sa joue, la perçant de part en part, atteignant la gencive et une dent derrière. Il sentait, cette fois, qu'il avait un coupable à portée de la main et il était décidé à aller jusqu'au bout. Quels que soient les risques.

Le hurlement de Ronald Bedford traversa les cloisons et fit sursauter

le Dr Higgins. Il voulut se lever, mais aussitôt la lanière l'étrangla un peu plus. La tête lui tournait. Le Noir qui le maintenait se pencha à son oreille :

– Mon copain n'est pas aussi bon dentiste que toi...

D'autres cris inhumains, mêlés à des imprécations et des bruits de lutte, parvinrent aux oreilles de John Higgins. Il aurait voulu se boucher les oreilles. C'était abominable.

Dans la salle d'attente, les derniers clients venaient de s'enfuir. Tout Church Street avait entendu les cris et les gens se claquemuraient derrière leurs volets, terrorisés.



Ernesto Piniero se redressa, l'air dégoûté. Le visage de Ronald Bedford n'était plus qu'un masque ensanglanté. Les joues percées en une demi-douzaine d'endroits par la fraise. Il était secoué de sursauts, du sang coulait de sa bouche martyrisée, il était brisé. Par pure méchanceté, le Cubain se pencha encore et effleura l'intérieur d'une narine, arrachant un nouveau spasme au supplicié. La douleur l'avait tellement affaibli qu'il ne résistait plus.

Le Cubain tira en arrière la tête de Ronald Bedford, puis effleura avec la fraise une paupière fermée.

Le hurlement dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer.

– Regarde-moi ! ordonna le Cubain.

Ronald Bedford ouvrit des yeux injectés de sang, rendus fixes par la terreur.

– Je vais te percer toutes les dents, une à une, annonça Ernesto Piniero toujours de sa voix douce, ensuite, je te crèverai les yeux et après je te forerai un trou au milieu du front, si tu ne me dis pas ce que tu fais ici.

Bedford rassembla une ombre de raisonnement. S'il parlait du document volé, ils le tueraient, ils étaient obligés de le tuer. Mais en plaidant demi-coupable, le contact avec un étranger suspect, il y avait une chance qu'on ne le tue pas. Même s'il devait encore être torturé, rester des mois dans une cellule, il serait vivant.

– Je dois rencontrer quelqu'un, souffla-t-il. Ici.

Ernesto Piniero était penché sur lui comme un vautour.

– Pourquoi ?

– Il veut des renseignements sur l'économie révolutionnaire.

Le Cubain hésita. L'autre mentait encore. Par omission. Cependant, il venait de lui donner une précieuse information. Bedford avait rendez-vous.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je ne sais pas son nom. Je l'ai rencontré seulement une fois.

– Quand viendra-t-il ?

– Maintenant. Il devrait être là.

Ernesto Piniero comprit l'erreur qu'il venait de commettre. S'il continuait son interrogatoire, le contact de Ronald Bedford pouvait se méfier, être averti par des voisins. Or, il le lui fallait. La seule façon de procéder était d'évacuer le cabinet dentaire, de laisser le piège ouvert, sans aucun signe alarmant, afin que l'inconnu vienne s'y jeter. Plus tard, il aurait tout le temps de compléter son interrogatoire, en confrontant les deux hommes. Il se demanda qui était le contact de Bedford. Pisani ?

– Très bien, dit Ernesto Piniero. On t'emmène.

Le Cubain arracha Bedford du fauteuil, lui jetant une serviette pour éponger le sang de son visage. Il eut un vertige et faillit tomber. Ernesto Piniero le poussa dans la salle d'attente.

– Dépêche-toi !

Ronald Bedford aperçut soudain son ami le Dr Higgins, les mains liées derrière le dos. Pendant son supplice, il l'avait oublié. Les deux hommes, ne sachant que dire, se regardèrent avec une horreur réciproque.

– Ne parlez pas entre vous ! intima le Cubain.

Déjà on les poussait dehors, puis dans la Toyota qui démarra.

Ernesto Piniero était resté sur place, avec deux de ses hommes. Il avait d'autres dispositions à prendre. D'abord rendre un peu de vie à Church Street. Il traversa la chaussée et frappa à un volet. La face effrayée d'un vieux Noir apparut, avec un sourire figé. Gentiment, le Cubain demanda :

– Pourquoi tu n’es pas dehors, comme tous les jours ? C’est moi qui te fais peur ?

L’autre secoua la tête, incapable de répondre, puis se hâta de reprendre sa place sur son pliant, appelant sa femme à haute voix.

Peu à peu, les volets se rouvraient, les gosses recommençaient à jouer dans la rue en pente. Le Cubain revint en courant dans le cabinet dentaire, vérifia que rien n’était en désordre. Puis, utilisant un émetteur radio accroché à sa ceinture, il appela son QG, mettant des hommes en place à l’autre bout de Church Street. Il ressortit, rejoignit ses deux hommes et ils remontèrent cinquante mètres plus haut, à la hauteur de la vieille église en brique rouge : De là, il surveillait l’entrée du cabinet dentaire. Si le contact de Bedford était en voiture, il ne pourrait s’enfuir que vers le bas, Church Street étant en sens unique. Le dispositif mis en place par Piniero l’attendait. S’il tentait de remonter à pied, le Cubain et ses deux hommes l’intercepteraient.

Le piège était bouclé.

CHAPITRE XX

Malko arrêta sa Moke en face du cabinet du Dr Higgins, indiqué par une plaque en cuivre... Les trottoirs de Church Street étaient presque aussi hauts que la voiture et la rue descendait en pente raide jusqu' au croisement avec Young Street. Il regarda autour de lui. Il éprouvait une curieuse impression à se retrouver à Saint-George's. Depuis le moment où Ruth était venue les chercher à la villa, tout s'était déroulé conformément à son plan. Ils avaient déposé Luisa au *Red Crab* et Ruth l'avait lâché sur le Carénage, rejoignant ensuite Enzo Pisani qui se trouvait déjà sur le *Rovigo*. Elle avait insisté pour faire partie de la balade.

Voler la Moke garée devant la poste avait été un jeu d'enfant. Apparemment, Dieu était avec lui.

Après avoir traversé le Sendall Tunnel, il avait suivi l'Esplanade pour reprendre Church Street du bon côté.

Des gosses vinrent aussitôt s'agglutiner autour de la voiture et il traversa. La porte du cabinet dentaire était ouverte. Il pénétra dans le salon d'attente, le cœur battant. Pourvu que Ronald Bedford n'ait pas été effrayé par ce qui s'était passé depuis leur rencontre.



La salle d'attente du Dr Higgins était vide. Il la traversa, écarta le rideau du petit cabinet au fond. Une radio pendait, accrochée à un fil, encore humide. Intrigué, Malko revint vers le premier cabinet. Un diplôme de l'Université de Chicago au nom de John Higgins était pendu au mur. Il était également inoccupé. Intrigué, Malko s'immobilisa. Que signifiait cet étrange abandon ? Soudain, il aperçut une tache sombre sur le carrelage sale, près du fauteuil. Il y passa son index et l'examina.

Du sang !

Une vague de panique balaya tous ses autres sentiments. Il sut instantanément qu'il était en danger de mort. Réprimant son envie de se ruer hors du cabinet, il regarda autour de lui. Où était le précieux document que Ronald Bedford devait amener ?

Chaque seconde de plus passée là représentait un danger mortel. Il se souvint de ce que lui avait dit Bedford. Demander ses radios au dentiste... Il se rua dans le petit bureau attenant au cabinet du Dr Higgins. Il y avait deux grands classeurs avec les fiches de ses clients, des radios, des factures, tout un fatras de papiers, qui s'empilaient dans une armoire métallique.

Un gros tas d'enveloppes jaunes de grand format attira son regard. Des radios. Classées par ordre alphabétique... Il trouva la lettre B. Il n'y avait que trois enveloppes : Balby, Ball et Bedford. Il ouvrit celle marquée Bedford. Entre deux radios, il aperçut un document d'une douzaine de pages. Il l'ouvrit, aperçut le titre en capitales d'imprimerie, sur la première page. « Protocole of Agreement. Democratic Republic of Cuba and Free Grenada. »

Le cœur battant, il le replia, le glissa dans sa ceinture sous sa chemise, s'assura que le Taurus était bien à sa place et fonça vers la porte.

Tout de suite, il vit que Church Street était déserte. Plus de badauds, plus d'enfants. Il regarda vers la droite et son estomac se contracta brutalement. Trois hommes venaient de déboucher du coin de l'église et avançaient, déployés, vers lui. Un d'eux arborait un superbe T-shirt orange. Quand ils l'aperçurent, ils se mirent à courir dans sa direction.

D'un bond, Malko traversa Church Street, sauta dans la Moke et démarra. Il s'attendait à une grêle de coups de feu, mais, dans le rétroviseur, il vit seulement un des hommes parlant dans une radio et entendit un coup de sifflet strident. Donc, ils le voulaient vivant. Ils avaient dû être surpris par la brièveté de son passage dans le cabinet dentaire. Sinon, ils le coinçaient à l'intérieur.

Cent mètres plus bas, Church Street croisait Young Street. Il y avait toujours un policier pour faire respecter le stop. Malko arriva sur le croisement à toute vitesse, ayant un peu distancé ses poursuivants à pied. Le policier, devant lui, leva le bras, lui intimant l'ordre de s'arrêter à la ligne blanche coupant Church Street. Au même moment, Malko aperçut deux Toyota dévalant de front la partie de Church Street qui se trouvait en face de lui.

L'une d'elles arriva au carrefour et s'immobilisa en travers de Young Street descendant en sens unique vers le port. Malko photographia la scène en une fraction de seconde. Devant, Church Street était un cul-de-sac, menant au QG de la police et au repaire des Cubains. Derrière, les trois hommes le bloquaient. Le policier en uniforme se précipitait déjà dans sa direction et la seconde Toyota venait de stopper.

Malko, au lieu d'arrêter, accéléra, déboula dans le carrefour et donna un violent coup de volant vers la droite. L'aile avant gauche de la Moke heurta le policier qui roula sur la chaussée. Du coin de l'œil, Malko aperçut plusieurs hommes sautant de la seconde Toyota. Devant lui, Young Street montait en pente raide, bloquée par un gros bus jaune citron qui descendait majestueusement vers le port. Son conducteur donna un coup de Klaxon furieux, voyant Malko engagé dans le sens interdit. Celui-ci . appuya à droite, montant sur le trottoir, bouscula un étalage, frôlant plusieurs passants et se faufila de justesse entre les maisons et le bus.

Un Noir s'accrocha à la Moke, mais dut lâcher prise comme Malko accélérât.

Tout de suite après, il reprit à droite une rue descendant vers le Sendall Tunnel, arriva sur ce dernier et l'enfila en sens unique. Dieu merci, aucun véhicule n'arrivait en face. Émergeant derrière le *Post Office*, il atteignit enfin le port, passant en trombe devant Young Street toujours bloquée par la Toyota deux cents mètres plus haut. Il accéléra, contournant le petit port encombré de véhicules.

Il se retourna : personne encore, mais cela n'allait pas tarder. À la sortie du Carénage, il dut patienter longuement. Un camion de ciment était en panne. Il réussit enfin à se dégager, montant vers la route de Grand Anse.

Un kilomètre plus loin, après la station Esso, se trouvait l'embranchement pour la Marina. Il avait le temps d'atteindre le *Rovigo*. Seulement, il condamnait Luisa qui l'attendait au *Red Crab*. De plus, vu le peu d'avance dont il allait disposer, l'aide du sous-marin vénézuélien devenait vitale.

Le carrefour se rapprochait. Malko continua vers Grand Anse.

Les dés étaient jetés.

Surveillant sans cesse son rétroviseur, il conduisait à tombeau ouvert sur la route sinueuse et défoncée, faisant hurler la boîte de la Moke. Enfin, il tourna dans le chemin du *Red Crab*. Le parking du restaurant était plein et il dut se mettre en double file. Il entra en courant. La salle était pleine. D'abord, il ne vit pas Luisa. Elle était assise dans un box, protégée des regards par un haut panneau de bois au fond du bar. Il se faufila rapidement jusqu'à elle.

– Venez vite ! dit-il. Ça s'est mal passé.

La Vénézuélienne se leva aussitôt, très pâle.

– Attendez, fit-elle, Gonzalo est reparti. Il n'avait pas encore

l'information. Je l'attends.

– Impossible, dit Malko. Filons.

Elle le suivit. Passant devant le jeu de fléchettes, il aperçut Shayne Lockheart. Ce dernier se précipita sur Malko, plus débile et ravi que jamais !

– Où étiez-vous ? demanda-t-il.

– Je n'ai pas le temps de vous expliquer, fit Malko. Je suis poursuivi par les Cubains. Ne restez pas avec moi.

– Je veux venir avec vous, fit le Noir.

– Trop dangereux ! fit Malko.

L'autre eut un rire de fou.

– Qu'est-ce que ça fait ? Rien ne peut m'arriver !

Malko n'eut pas le temps de lui répondre. Trois hommes venaient de faire irruption dans la salle, arme au poing. Malko prit Luisa par le bras, la tirant vers la sortie latérale donnant sur un petit parking. Il émergea dehors et s'arrêta net. Deux soldats armés de Kalachnikovs bloquaient sa Mini Moke.

– *Scheisse !* explosa Malko.

Il rentra à l'intérieur. Les trois policiers avançaient sans se presser, sûrs de leur coup. L'un d'eux balaya du canon de son pistolet un consommateur qui essayait de sortir. Puis il leva son arme vers le plafond et tira un coup de feu.

– Personne ne bouge ! cria-t-il. Nous venons arrêter des espions impérialistes...

Un silence de mort lui répondit. Tétanisés, les consommateurs n'osaient même pas respirer.

Le plus grand des policiers n'était plus qu'à trois mètres de Malko. Un Cubain, d'après sa peau, armé d'un gros « 45 » automatique, un T-shirt vert moulant des pectoraux imposants. Malko regarda autour de lui. Aucune chance de s'échapper. Il réalisa qu'une voiture des Cubains avait dû le suivre depuis le Carénage sans qu'il l'identifie.

Le Noir fit encore un pas vers lui et s'immobilisa brusquement.

Une fléchette venait de se planter dans son œil droit ! Il poussa un hurlement horrible, porta la main à son visage, lâchant son pistolet, tournoyant sur lui-même comme un derviche.

Stupéfait, Malko se retourna.

La silhouette squelettique de Shayne Lockheart s'encadrait à la porte du jeu de fléchettes. Il souriait, de son sourire de fou. Son bras se détendit d'un geste sec et gracieux et le second policier tressauta sous l'impact de la fléchette qui s'enfonça dans son œil gauche... Lui aussi, fou de douleur, lâcha son arme, tentant d'arracher la pointe qui l'aveuglait.

Shayne Lockheart fit un pas en avant vers le troisième. Ce dernier, terrifié, reculait vers la porte. Il leva son colt et appuya sur la détente, arrosant le bar et ses alentours. La troisième fléchette était déjà partie. Elle se planta avec une précision remarquable dans son œil droit, et il se mit à tourner à son tour, pris d'une macabre danse de Saint-Guy, envoyant son pistolet à travers une vitre... Shayne titubait, appuyé au bar, la poitrine pleine de sang, les yeux déjà vitreux. Ses doigts lâchèrent la quatrième fléchette et il s'effondra.

Malko tirait déjà Luisa par la main, serrant le Taurus dans l'autre.

Ils atteignirent la porte de devant quand un soldat arriva par celle de côté. Les trois policiers hurlaient toujours, le visage en sang. Une rafale de Kalachnikov claqua dans le dos des fuyards. Malko sentit Luisa trébucher, sa main qui lâchait la sienne. Il se retourna. Un des soldats venait de vider son chargeur. Luisa avait pris la moitié de la rafale dans le dos. Sa robe claire se tachait déjà, de l'omoplate à la chute des reins. Tombée sur le ventre, elle eut un soubresaut puis ne bougea plus. À côté d'elle, un Noir inconnu était effondré. Mort. Involontairement, il avait protégé Malko de son corps. Malko n'hésita qu'un quart de seconde. Même dans le meilleur des hôpitaux, il n'y aurait pas eu une chance sur un million de sauver la jeune femme. Derrière lui, les gens paniqués hurlaient, se bousculaient pour s'enfuir.

Malko tira trois fois en direction du soldat. Ce dernier, touché en plein front, tomba en arrière, lâchant sa Kalachnikov. Malko émergea dehors. La Mini-Moke était encore bloquée par le second soldat.

Il aperçut alors une moto qui s'arrêtait devant le Red Crab. Un étudiant, sac au dos, qui n'avait pas encore coupé son moteur. Malko fonça sur lui et, pistolet au poing, l'écarta. L'autre, médusé, ne résista même pas. Malko enfourchait déjà la machine. Il fit demi-tour vers Saint-George's, entendit des cris, des coups de feu et accéléra à fond, bientôt protégé par le virage. Il n'avait pas piloté de moto depuis longtemps et zigzaguait un peu, mais il allait vite... Contre sa poitrine, il sentait le précieux protocole.

Il arriva sans encombre au rond-point, en face de la discothèque

Sugar Mill. Ensuite, la route était meilleure. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'il ne trouverait plus de barrage jusqu'à la Marina.

À la hauteur du Shopping Center, son sang se glaça. Une Range-Rover bleue de la police venait dans sa direction ! Le conducteur le vit, tenta de le renverser, puis fit demi-tour et se lança à sa poursuite. Apparemment, l'alerte générale était donnée. Le petit nombre d'étrangers à Grenade rendait le travail de la police aisé. Dans un pays de Noirs, Malko ne passait pas inaperçu !

Qu'allait-il se passer à la Marina ? Il restait trois cartouches dans le Taurus. Après ce qu'il avait fait, il ne tenait pas à tomber vivant entre les mains des Cubains... ils le jetteraient dans l'huile bouillante... Une sirène se mit à hurler derrière lui. La voiture de police tentait de le rejoindre. Heureusement, il y avait plusieurs véhicules entre elle et lui et l'étroitesse de la route rendait le dépassement super dangereux.

Il accéléra encore, cahotant dans les énormes trous. La voiture bleue réussit à doubler un camion. Ils n'étaient plus séparés que par deux voitures. Malko dut ralentir, bloqué par un énorme camion de sacs de ciment, laissant derrière lui une traînée de poussière. Il se retourna, inquiet. La voiture bleue gagnait du terrain. Il tenta de doubler le camion, dut se rabattre précipitamment pour ne pas être laminé entre un bus qui venait en face et le lourd véhicule. Encore cinq kilomètres. S'il arrivait avec les policiers collés à lui, il n'aurait pas le temps de gagner le bateau de Pisani : cela allait tourner à la catastrophe. Il eut une pensée pour Luisa et son cœur se serra.

Vroom ! La voiture bleue prit des risques insensés et doubla un taxi en plein virage.

Il n'y avait plus qu'une vieille guimbarde entre Malko et elle. Les Cubains pourraient ouvrir le feu, dès qu'ils auraient franchi ce dernier obstacle. Le camion ronflait toujours devant lui. Il essaya de se remémorer la route. Un peu plus loin, il y avait une ligne droite, juste avant l'embranchement de Woburn. Là, il pourrait peut-être passer. S'il était encore vivant à ce moment-là.

Il se retourna et fut glacé d'horreur. La voiture bleue était en train de doubler la vieille voiture. Un des policiers, pistolet au poing, faisait des signes frénétiques au chauffeur pour qu'il se range. Ce dernier, terrorisé, donna un violent coup de volant et versa dans le fossé, laissant la place libre à la voiture de police.

Malko eut un moment de panique. Impossible de doubler le camion, un bus arrivait en face...

Soudain, il eut une idée. Plongeant la main dans sa chemise, il sortit le Taurus. Inutile de tirer sur la voiture, il n'avait pas assez de munitions. Il tendit le bras, visant les sacs de ciment sur le camion et pressa sur la détente. Son projectile frappa les sacs à l'arrière, en séton. Deux d'entre eux se déchirèrent, lâchant aussitôt un flot de poussière blanche !

En même temps, Malko se rua pour doubler. La poussière de ciment atterrit juste sur le pare-brise de la voiture de police qui s'apprêtait à coincer Malko aveuglant complètement, le conducteur, qui donna un coup de frein brutal et se rangea. Lorsque son pare-brise redevint transparent, Malko avait déjà trois cents mètres d'avance !

Penché sur sa moto, il fonçait au maximum. Il savait que son sort se jouait à quelques secondes. S'il n'arrivait pas à embarquer, il n'avait plus qu'à se tirer une balle dans la tête.

Le protocole secret Cuba-Grenade, glissé sous sa chemise, lui tenait chaud. C'était tellement bête de ne pas arriver à le faire sortir de l'île, après tous ces morts... Sans compter Ronald Bedford, le Dr Higgins, qui risquaient de payer très cher leur aide.

La voiture de police n'était plus en vue. Il restait deux kilomètres avant la Marina.

CHAPITRE XXI

La roue de la moto plongea dans un énorme nid-de-poule et Malko faillit perdre le contrôle de sa machine. Il se rattrapa de justesse, crispé d'angoisse. Encore quelques centaines de mètres avant le Yacht-Club. Il apercevait déjà les superstructures de l'*Aurora*. Il se retourna : la voiture de police ne s'était pas encore engagée dans le chemin en pente.

Un groupe de Noirs, campant en face de la Marina, le regardèrent avec surprise, comme il sautait de la moto et se ruait vers l'entrée, le cœur cognant dans sa poitrine. Une image flasha dans sa tête. James Harrisson, l'agent du MI 6 qui l'avait envoyé à Grenade, tirant paisiblement sur son cigare, tout en l'expédiant à la mort... Vérifiant machinalement que la précieuse enveloppe était toujours entre sa chemise et sa peau, il déboucha en courant sur le ponton de bois.

Son regard accrocha aussitôt Enzo Pisani debout à côté de son voilier.

L'Italien l'aperçut aussi. D'un bond, il sauta dans le *Rovigo*, se pencha et fit démarrer le moteur auxiliaire. Au moment où Malko bondissait à bord, il largua l'amarre avant. Le voilier commença à reculer doucement.

– Vite ! dit Malko, ils sont à ma poursuite ! Luisa est morte !

Il se laissa tomber à l'arrière, essoufflé, fit basculer le barillet du Taurus et le compléta avec les cartouches qu'il avait dans sa poche. Il leva les yeux : deux policiers couraient sur le ponton, brandissant des armes. Le *Rovigo* s'en était éloigné d'une quinzaine de mètres, dans un « teuf-teuf » discret. Assis à la barre, très pâle, mais calme, Enzo Pisani avait l'air de partir en régate. La tête effrayée de Ruth apparut, émergeant de la petite cabine.

– Rentrez, dit Malko, cela risque d'être dangereux.

Elle avait eu une bonne idée de vouloir venir... Un des policiers, tenant son revolver à deux mains, visa le voilier. Malko et l'Italien s'aplatirent. Malko, à bras tendus, riposta et le Taurus tonna deux fois. Un éclat de bois jaillit près d'un des policiers. Affolé, celui-ci sauta dans l'eau ! Déjà le *Rovigo* était pratiquement hors de portée. D'autres policiers, en civil ceux-là, rejoignirent les premiers. Ils se désignèrent

le voilier avec de grands gestes, puis se mirent à courir vers un cabin-cruiser amarré au bout de la jetée, en train de se préparer au départ. Malko ne les quittait pas des yeux, muet d'angoisse.

Un bateau comme celui-là était infiniment plus rapide que le *Rovigo*. Ils n'auraient même pas le temps de sortir de la Marina. Un coup de feu claqua encore, comme un salut ironique. Malko s'assit à côté de Pisani, le revolver à bout de bras.

– On ne peut pas aller plus vite ?

L'Italien secoua la tête.

– Non. Pas tant que je n'aurai pas hissé les voiles...

Malko tourna la tête vers la jetée : les policiers montaient à bord du cabin-cruiser, après en avoir chassé le propriétaire. Dans trente secondes, ils commenceraient la chasse... Enzo Pisani et Ruth risquaient leur peau dans l'aventure. Malko réalisa soudain qu'au lieu de piquer directement vers la sortie de la Marina, le voilier la traversait en biais, en direction d'un cargo cubain ancré à l'entrée du port.

Un grondement lui fit tourner la tête : le cabin-cruiser venait de s'arracher de la jetée et manœuvrait pour la contourner. Le voilier avait traversé presque toute la Marina. Enzo Pisani infléchit enfin sa course, mettant le cap sur le large. À l'allure où ils allaient, il leur faudrait encore dix bonnes minutes pour gagner les deux bouées marquant l'entrée du port. Le rugissement du cabin-cruiser s'amplifia. Il fonçait vers eux, dans un sillage d'écume blanche. Un des policiers était debout à l'avant. En quelques minutes, ils les auraient rattrapés.

– Montez le foc, je m'occupe de la grand-voile ! cria l'Italien.

Comme si de rien n'était. Malko le fixa, abasourdi : le vieil Italien était devenu fou. Le cabin-cruiser n'était plus qu'à cinquante mètres. Même avec les voiles, leur bateau n'avait aucune chance.

– Ils vont nous rejoindre ! cria Malko.

– Regardez, dit Enzo Pisani. Regardez bien !

Malko ne quittait pas des yeux le bateau rapide. Il eut soudain l'impression qu'il allait beaucoup moins vite. Le moteur rugit furieusement, à plusieurs reprises. Le cabin-cruiser ralentit encore, tangua, recula, tourna sur lui-même avec des sifflements aigus d'hélice à grand régime, puis demeura immobile, un peu incliné sur le côté !

– Si on ne connaît pas la passe, remarqua paisiblement Enzo Pisani, c'est impossible d'en sortir. Ils se sont jetés à vingt nœuds sur un sec. Il faudra une grue pour les dégager...

Maintenant, le voilier filait plus vite. Les premiers clapotis de la haute mer frappèrent la coque. Malko prit la barre tandis que l'Italien achevait de monter sa voile principale, puis son foc. Le voilier prit de la gîte et commença à filer rapidement le long de l'hôpital niché au pied de Saint-George's Hill. Le cabin-cruiser n'était plus qu'un petit point au milieu de la Marina. Aucun autre bâtiment en vue. Malko se dit que, pour la première fois depuis le début de cette poursuite, il avait peut-être une chance de s'en sortir. Ruth émergea de la cabine, pieds nus, en maillot et acheva d'armer le bateau. Enzo Pisani, à la barre, regardait le ciel.

– Les alizés soufflent du nord-est, dit-il. En allant vers l'ouest, nous aurons vent arrière.

Malko se remémora mentalement la carte de l'île.

– Vers l'ouest, dit-il, nous nous éloignons de la côte ?

– Oui, fit l'Italien.

– À quelle vitesse irons-nous ?

Pisani jeta un coup d'œil au loch. Celui-ci indiquait huit nœuds.

– Quand nous serons en pleine mer, dit-il, je pense que nous ferons sept nœuds. On va perdre un peu. Mon bateau n'a que vingt-sept pieds. Maintenant, nous pourrions aussi tirer des bordées en remontant vers le nord, pour essayer d'atteindre Gouyave et nous cacher dans une crique. J'ai des amis par là-bas. Nous pourrions abandonner le *Rovigo* et descendre à terre.

Malko fit un calcul rapide. Si le sous-marin vénézuélien venait, il s'approcherait des côtes, à la limite des eaux territoriales, donc à environ douze milles. Il leur faudrait deux heures à l'allure du *Rovigo* pour atteindre la zone où il était susceptible de croiser. Malheureusement, il ignorait le lieu du rendez-vous... En pleine mer, le *Rovigo* passait facilement inaperçu. Cependant, c'était la meilleure chance à tenter !

Malko se souvenait de la vedette grise qui avait suivi le *Prince of Wales*. Les Cubains n'allaient pas lâcher prise aussi facilement.

– Nous recevrons probablement une aide extérieure en allant vers l'ouest, dit-il. Si nous restons à proximité de Grenade, ils nous

reprindront inmanquablement.

– Parfait, dit l’Italien.

Il maintint la barre dans la même position. Le *Rovigo* se coucha un peu plus sous la pression des alizés. Ruth avait regagné la cabine. La peur lui coupait la voix. Malko tira de sa chemise le protocole et le déplia. Sous le gros titre, il déchiffra en plus petites lettres, toujours en anglais :

*« There is an understanding that the following agreement must not be made public, under no circumstances, in the mutual interest of the parties. »*¹

La colonne de gauche était en anglais, celle de droite en espagnol. Le protocole comprenait des tas de clauses économiques, une assistance militaire, mais il dut attendre le paragraphe 15 pour trouver ce qu’il cherchait. L’accord donnant à Cuba le droit d’installer des missiles sol-sol d’une portée maximale de 1 500 kilomètres, en un point de l’île déterminé par les deux parties.

Autre paragraphe : l’armée cubaine gardait le contrôle de ces missiles « défensifs » destinés à empêcher une éventuelle contre-révolution venue de l’extérieur.

Dernier paragraphe, enfin : les missiles pourraient être munis de têtes nucléaires par l’armée cubaine si elle le jugeait nécessaire. En contrepartie, Cuba s’engageait à fournir toutes les troupes indispensables à la défense de Grenade, aussi bien contre les menaces extérieures qu’intérieures...

Absorbé par sa lecture, Malko en oubliait où il était. Un paquet d’embruns le rappela à la réalité et il replia vivement le précieux document.

Le silence était troublé seulement par les cris des mouettes et les claquements de voiles. Enzo Pisani ne semblait pas plus tendu qu’au cours d’une promenade. Malko se demanda s’il réalisait le risque couru.

Peu à peu, Grenade devenait une ligne bleutée à l’horizon. Pas un bateau en vue. Le chuintement des vagues était soporifique, cependant Malko conservait le regard fixé vers l’est, à la hauteur de Saint-George’s. Chaque minute qui passait lui redonnait de l’espoir...

– Vous avez soif ? demanda Pisani.

– Je veux bien une bière.

Ruth ouvrit la glacière et la lui tendit. Mais déjà Malko n’avait plus

soif. Plissant les yeux, il distinguait entre la côte et eux, encore très loin, un petit point... D'abord, il chercha à se convaincre qu'il s'agissait d'une illusion d'optique. Il ferma les yeux, les rouvrit. Le point était toujours là. Il avait même un peu grossi.

– Vous avez des jumelles ? demanda-t-il.

Ruth farfouilla et lui en donna une paire. Quelques secondes pour les régler à sa vue et le choc dans la poitrine : grâce au grossissement, on voyait nettement la masse grise d'un petit navire filant très vite. Une des vedettes de la marine grenadine.

Même sans jumelles, Enzo Pisani l'avait aperçue. Ses traits ne changèrent pas. Il consulta le cadran du loch et dit simplement :

– Ils nous auront rattrapés dans une demi-heure au maximum. Sauf si je change de cap. Ils ne s'en rendront pas compte tout de suite. Il y a une chance de rejoindre la côte et de débarquer. Évidemment, après, il faudra sortir de Grenade... Mais je connais bien le pays. L'île de Cariacon n'est qu'à trente milles marins. Plus tard, nous pourrions voler un bateau de pêche et y parvenir.

Malko ne répondit pas immédiatement, pesant le pour et le contre. Les Grenadins allaient surveiller leur côte jour et nuit. Il avait une décision très difficile à prendre, mettant en jeu sa vie, celles de l'Italien et de Ruth.

– Si vous êtes d'accord, dit-il enfin, nous gardons le même cap.

Enzo Pisani eut un geste fataliste.

– J'ai soixante-deux ans et je me suis bien amusé.

Malko reprit les jumelles : la vedette grenadine se rapprochait. Il pouvait distinguer sur la plage avant le tube d'une mitrailleuse lourde. De quoi hacher menu le *Rovigo*. Il regarda l'enveloppe contenant le protocole Cuba-Grenade, qu'il avait posé sur la table du cockpit. Au dernier moment, il le jetterait à l'eau. La mer était désespérément vide devant eux.

Le loch indiquait sept nœuds. On ne pouvait pas espérer plus. La vedette grise se rapprochait à toute vitesse. Des éclairs rouges jaillirent soudain sur l'avant et presque aussitôt, des geysers d'écume encadrèrent le voilier. Les Grenadins venaient de tirer une rafale de semonce...

– Qu'est-ce qu'on fait ? cria Pisani.

Malko regarda l'étrave qui fendait la mer des Caraïbes. C'était désespérant d'échouer après tant de sacrifices et de ténacité.

– Carguez la voile ! dit-il. Cela ne sert à rien, ils vont nous couler.

Enzo Pisani s'élança jusqu'à l'avant et commença à amener le foc. Le bateau perdit aussitôt de la vitesse. Malko ne quittait pas des yeux la vedette, encore à cinq cents mètres. Elle aussi ralentissait, voyant que le voilier ne cherchait plus à s'échapper. Soudain, la mer se mit à bouillonner entre le voilier et la vedette ! L'Italien tourna la tête.

– Un cachalot !

La mer bouillonnait de plus en plus. Une forme longue et noire émergea lentement, surmontée d'un gros cylindre. Malko faillit crier de joie : ce n'était pas un cachalot, mais un sous-marin !

Enzo Pisani regardait avec stupéfaction le submersible achevant de faire surface. Le kiosque noir s'élevait de plusieurs mètres au-dessus de la mer et un canon était arrimé sur la plage avant.

La masse du submersible dissimulait maintenant totalement la vedette. Le haut du kiosque s'ouvrit, une tête apparut, puis une autre et plusieurs marins dégringolèrent de l'échelle menant à la plage avant mettre en batterie le canon de « 37 ». À présent, le sous-marin était totalement émergé, immobile, impressionnant. Plusieurs membres de l'équipage étaient accoudés à la rambarde au sommet du kiosque.

– Je crois que nous sommes sauvés, dit Malko, la voix enrouée par l'émotion.

Les Vénézuéliens avaient tenu leur promesse.

– Dirigez-vous vers le sous-marin, conseilla Malko.

Pisani lança d'un coup de pied le moteur auxiliaire. On les observait à la jumelle. De nouveau, la vedette apparut, avançant beaucoup plus lentement... Le canon de « 37 » pivota, il y eut une explosion suivie d'une fumée blanche et un geyser jaillit devant l'étrave de la vedette, minuscule à côté du sous-marin.

L'avertissement était clair. D'autres marins s'affairaient autour d'un dinghy sur la plage arrière du submersible. Ils le mirent à l'eau et aussitôt, il fonça sur le voilier. La vedette s'était arrêtée. Des hommes gesticulaient à l'avant, mais personne ne s'occupait de la mitrailleuse. En deux coups de canon, le sous-marin pouvait les envoyer par le fond... Le dinghy approchait à toute vitesse avec deux marins et un officier. Armés de pistolets mitrailleurs. Le canot pneumatique approcha le *Rovigo* par l'arrière et vint se coller à lui.

– *Vamos ! Vamos !* cria l'officier.

Malko se tourna vers Pisani et Ruth.

– Je crois que vous allez être obligé de quitter votre bateau. Je vous garantis qu'on vous le remplacera. Le mieux serait de le couler, pour ne pas laisser de traces.

– Le couler ?

– Dépêchez-vous ! cria l'officier vénézuélien.

La mer était encore vide, mais un navire ou un avion pouvait surgir.

– Très bien, dit Pisani. Allez-y, je vous rejoins.

Malko descendit dans le dinghy suivi de Ruth, serrant la précieuse enveloppe contenant le protocole secret, Enzo Pisani s'affaira autour de la barre et des voiles, faisant pivoter son étrave. Il n'eut que le temps de sauter dans le canot : le *Rovigo* incliné à trente degrés, la barre bloquée, s'élançait plein ouest, sans personne à bord. Accroupi à côté de Malko, l'Italien regarda la coque blanche fendre les vagues...

– Il risque d'aller très loin, remarqua-t-il. Il est insubmersible. La première terre dans cette direction est à plus de 1 200 milles...

Le dinghy repartit à fond vers le sous-marin. Ils se hissèrent le long de l'échelle métallique du kiosque. De là, à l'intérieur du sous-marin, grâce au boyau installé dans le kiosque. Malko atterrit dans le poste de commandement. Un officier vénézuélien l'étreignit et demanda, surpris de voir Ruth :

– Il devait y avoir une Vénézuélienne ? Où est-elle ?

– Abattue par les Cubains, dit Malko.

Le Vénézuélien hocha la tête, mais ce n'était pas le moment de s'attendrir, des sirènes hurlaient, des marins couraient dans tous les sens, on refermait le panneau du kiosque. Le commandant criait des ordres sans arrêt. Malko et Pisani s'installèrent dans le minuscule carré, décoré d'une superbe pin-up.

– Nous nous mettons en plongée périscopique, annonça le commandant à Malko. Si vous voulez voir...

Malko rejoignit le périscope, prit les deux poignées et colla son visage au prisme. D'abord, il ne distingua que la mer vide. Puis, faisant pivoter l'engin, il aperçut la vedette grenadine qui s'éloignait vers la côte, laissant derrière elle un rageur sillage blanc. Il continua son tour d'horizon. À cent quatre-vingts degrés, il aperçut un point blanc, caché parfois par les vagues. Le voilier d'Enzo Pisani, nouveau vaisseau fantôme de la mer des Caraïbes.

Il ne restait plus aucune trace de l'abordage. Seuls les satellites américains et soviétiques en avaient peut-être été témoins. Malko rejoignit l'Italien et Ruth. Le grondement des diesels faisait trembler le sous-marin tout entier.

Malko sortit le protocole Cuba-Grenade de son enveloppe et le fixa pensivement. Huit personnes étaient mortes à cause de ces quelques feuillets. Plus le Dr Higgins et Ronald Bedford qui commençaient leur calvaire. Il leva les yeux et croisa le regard d'Enzo Pisani.

– J'espère qu'ils vont en faire bon usage, dit l'Italien d'une voix grave.

1. Il est entendu que le présent protocole ne doit être rendu public sous aucun prétexte dans l'intérêt mutuel des deux parties.